LA ROUE DE FORTUNE

L'intraitable manie qui consiste à ramener l'inconnu au connu, au classable, berce les cerveaux.

André BRETON.

Dans le *Cycle du Graal* il ne faut jamais prendre à la lettre ce qui est rapporté.

Jean MARKALE.

… over the world — if this *is* the world at all, you know. Oh, what fun it is ! How I *wish* I was one of them ! I wouldn't mind being a Pawn, if only I might join.

Lewis CARROLL.

MUTABILITÉ I

Ils ont bâti d'invisibles murailles
autour de moi, afin que la troupe muette
des éternels sauveurs ne me puissent,
chétif, tirer de la prison où je suis retenu.

Hermann STEHR.

1

Flotté par le courant, le banc motorisé s'étire, fermement canalisé en direction du Sud, pour la grande migration saisonnière, si démesurément allongé que nul n'en connaît le début ni la fin.

À quoi bon de tels repères ? L'univers ne se clôt-il pas là où cesse le rassemblement et ne doit-il pas suffire d'être plongé au cœur de la vie foisonnante ? Car nous sommes unis, mes frères, par le courant qui nous porte et guide nos mouvements, bien qu'isolés chacun dans nos carapaces. Il arrive que l'un de nous, poussé par une brusque impatience, frétille soudain et remonte notre file, au risque de quelques froissements ; ce sont écarts involontaires, agitations impromptues de molécules : bien vite, cette fièvre se calme et la colonne se reforme sagement selon les lois infrangibles qui président au tropisme méridional des déplacements estivaux.

Qu'importe notre isolement dans la multitude ! Le même regard atone et sélectif, fixant l'extrémité caudale du spécimen qui le précède, commande les mêmes réflexes, annule si bien les distinctions que nous ne sommes, malgré certaines différences apparentes de détail, que les exemplaires répétés d'un mystérieux archétype initial. Mise en scène spectaculaire de nos rapports quotidiens. Les seules rencontres se font ainsi qu'il sied dans les profondeurs marines : par collision ; heurts purement accidentels entre écailles de carrosseries.

Hélas ! La béatifique vacuité du bercement uniforme est troublée, à intervalles atrocement irréguliers par de douloureuses ruptures dans le rythme de notre mouvement. Des goulets d'étranglement nous projettent les uns sur les autres et déclenchent ces émotions violentes et pénibles qui accompagnent les réveils trop brutaux.

Alors s'ébauche la pensée.

Avec elle la mémoire, les souvenirs.

2

N'eût été la fille nue qui pêchait la crevette — elle m'avait salué en agitant le bras et j'avais compris qu'elle me souriait sans pourtant la voir distinctement, trop éloignée, de l'autre côté de la sombre lagune — j'aurais cru inhabité ce pays plat, d'eau et de terre détrempée, où les cabanes, s'il en existait, s'enfouissaient si profondément dans les grands roseaux coupants qu'elles m'étaient aussi invisibles qu'inaccessibles. Pourtant cette fille dont je ne voyais que le torse pincé à la taille au-dessus de l'évasement des hanches n'avait pas pu surgir de nulle part pour m'envoyer ce salut silencieux. Un geste que, peut-être, j'aurais dû déchiffrer comme une invite, à me lancer à travers l'eau sûrement peu profonde pour la rejoindre et l'entraîner sur la berge de sable noir — décomposition de mégalithes en magnétite aux particules indéfiniment divisées — et l'aimer sans parler sous les vols de courlis, et je l'aurais préférée ainsi, impérieusement distante par son mutisme, comme l'étaient ces cabanes pressenties auxquelles on ne pouvait accéder que par voie d'eau depuis la mer qui chatoyait sur l'horizon plat. Chenaux étroits dont il fallait connaître les méandres à travers les herbes aquatiques sous peine de s'égarer dans le fouillis vertical qui m'aurait immobilisé mieux encore qu'un banc d'algues serpentines enroulées autour du gouvernail.

Mais je ne pouvais pas m'attarder sur ce corps jailli des eaux qui l'entouraient jusqu'à mi-cuisses. Le soleil qui unifiait d'une fine granulation le delta salé, pâlissait à l'approche du soir et il me fallait regagner l'univers minéral de la ville pour m'asseoir à mon bureau le lendemain après cette journée de fuite dans ma vieille MG décapotée. Fuite désespérée, confuse, au long de chemins vicinaux qui m'avaient conduit jusqu'à cette région amphibie au-delà de laquelle c'était la mer, et, par-delà, l'Angleterre.

Je me reprochais d'esquiver l'évasion qui m'était proposée mais je n'avais pas le choix, à moins de rompre les amarres, et je me savais incapable d'une pareille rupture. Je redoutais trop les guenilles des baladins pour me mêler à eux, rejeté dans leur univers informe. Or je crains fort que ç'ait été une invite à m'immerger dans le flot des errants, aux démarches indécises quand ils descendent de leurs tréteaux ou des fils tendus sur lesquels ils s'exhibent, abandon de l'avance vers les fermes structures où j'étais appelé, ce geste de la fille qui avait soulevé son sein découpé de profil sur l'horizon.

Il me fallait rester étranger à l'horizontalité marine qu'elle s'offrait à me faire partager en m'introduisant à travers elle au profond des calmes flaques où dormaient les oiseaux.

Il était assis derrière un long bureau vide et la fenêtre, dans son dos, me gênait pour distinguer ses traits. Je ne voyais que des masses : une tête lourde, un buste vêtu de noir où éclatait le rouge de la boutonnière ; il avait posé sur le plateau deux mains tramées de veines saillant en cordons.

Les nuages déferlaient en vagues sur la vaste baie vitrée, et son visage se fondait dans leur écume, les contours n'apparaissant clairement que par intervalles.

La semonce était dure mais je la comprenais mal. Les vibrations des marteaux-piqueurs et le grondement des excavatrices qui montaient de la cour, mêlés au bruit sourd des moteurs de machines, m'empêchaient de bien saisir le sens des mots et je n'osais pas demander à un supérieur hiérarchique de son rang de répéter ses phrases. Sa voix grommelait avec impatience, je tendais l'oreille mais les sons se perdaient dans l'indistinction générale. Sous le ciel qui se violaçait il s'est emporté, et ses yeux en ont acquis une tonalité de sel gemme accordée au sifflement de ses lèvres pâles. J'aurais dû baisser la tête ; je ne le pouvais pas ; je me sentais écarquiller les yeux, embrumé par l'éclat marin qui engloutissait la pièce.

Un geste du bras, quelques paroles glacées me signifient que je peux disposer, et je rejoins sur le palier le gnome médaillé qui fait office d'huissier.

Il ricane et sa bouche énorme s'élargit encore. Il sent mon anxiété et s'en amuse à sa façon. Par feinte maladresse il laisse tomber sa béquille sur mon pied, à la naissance des orteils, pour faire mal, et je me mords les lèvres. Mon impassibilité, qu'il prend pour de l'insouciance, le rend d'humeur maussade et, j'espère, gâtera une partie de son plaisir. Il tourne ses jambes bancales et négligeant l'ascenseur, me précède, appuyé sur sa béquille, pour descendre le grand escalier en courbe, qu'il s'efforce de retarder autant qu'il le peut, car je ne suis pas dupe de ses contorsions et le devine capable d'une grande agilité quand il le désire.

Il est vrai que je suis inquiet ; j'ai cessé d'être intégré, inséré ; dorénavant je vais vivre un avenir incertain, redoutant une mutation d'office dans une morne sous-préfecture au pesant ennui.

Chaque matin je monte les trois marches ; trois marches de bon grès dont pourtant la tranche commence à s'user sous le flot des semelles, car ce couloir aux murs noircis et dégoulinant de formes confuses engendrées par la suie et la crasse, non repeint en raison du caractère provisoire de notre localisation, est un détroit inévitable entre les Bureaux de l'Ouest, où je travaille, et ceux du Nord. Le transvasement continuel se poursuit, jeu pro-

fond des marées qui s'équilibrent pour des raisons ne concernant que les hiérarques.

Les marches sont monolithes, larges et bien taillées. Creusées inégalement bien sûr, davantage au centre, en une rigole qui va s'accentuant d'année en année car le nouveau complexe monumental qui doit regrouper dans ses tours babyloniennes l'ensemble des Services tarde à s'élever. Aussi une usure à peine perceptible s'annonce de chaque côté, futures rigoles subsidiaires qui gravent dans la pierre le respect des petits clercs porteurs de dossiers s'effaçant pour laisser place aux gens d'importance ou présumés tels.

Bien que la prolifération administrative ait conduit à cloisonner hâtivement les salles pour y loger plusieurs bureaux, la noblesse des hauts plafonds aère, dans une certaine mesure, l'atmosphère confinée. Pourtant le cloisonnement a provoqué un étrange déséquilibre. Jamais je n'ai ressenti une impression d'élévation, ce qui aurait pu être le cas si le rejet du plafond avait crée une aspiration ascensionnelle. Bien au contraire il pèse, et nous devons supporter tout le poids de ce vide, misérables atlantes penchés à ordonner, dans le tintamarre, d'inutiles assemblages de lettres censées s'organiser en phrases significatives, lourdes de sens pour l'avenir d'une nation lointaine et abstraite. J'ai pourtant essayé — avec bonne foi je crois, au début — de m'assimiler à cet espace rétréci, et d'y découvrir la chaleur d'un contact, en cherchant à me persuader que sécurité signifiait sérénité. En vain.

Dans la vitrine de l'antiquaire la chasse évolue sous les frondaisons aux verts passés de la tapisserie. En arrière-plan d'aimables oisifs aux capes élégantes courtisent de jolies femmes sous le regard bienveillant du dieu de la source et, tout au fond, un château dresse ses tourelles et ses pignons reflétés par une pièce d'eau. Je m'apprête à rejoindre la jeune femme savamment coiffée pour nous promener dans le jardin matinal, tout proche, juste en dehors du cadre.

Qu'importent l'horloge et ses aiguilles, ou pire, ses chiffres lumineux ! Les promesses de l'aube nous guident.

Mais je n'ai droit qu'à l'évangile du travail.

Par bonheur la femme de chair s'en est allée. Elle est partie voici une semaine, guère plus, et je ne revois qu'une image brouillée, confuse, une moule géante, un de ces coquillages bivalves tapis dans une fissure entre deux roches au milieu des algues, qui s'ouvrent pour aspirer le plancton et le digérer de leurs muscles longs, apparemment mous et gluants, en fait effroyablement puissants et suceurs dans leurs contractions. Image paradoxale pour une créature aussi mouvante !

Hier soir je suis allé chez ma vieille amie Madame Sésostris, dans l'espoir de m'alléger quelque peu. La *fameuse clairvoyante* m'a reçu avec un large sourire qui faisait trembler ses bajoues et m'a offert une tasse de café en m'abritant de sa commisération maternelle. À elle seule je pouvais dire mon inquiétude. Derrière son bureau Empire elle m'examinait en battant machinalement un jeu de Tarots. Elle a soupiré :

— Tu sais fort bien ce qui t'est reproché, mon petit : une ponctualité douteuse, délit assez grave, et surtout de ne pas adhérer à ton rôle du fond du cœur. Je n'ai pas besoin des cartes pour le savoir.

Soudain tranchante :

— Tu n'étais pas fait pour l'Administration.

— Pour quoi étais-je fait ?

Elle soupire à nouveau :

— Je te l'ai dit plus d'une fois ; tu aurais été un bon astrologue. Il y a du médium en toi, tu vois plus loin que la surface, mais tu n'as jamais voulu en convenir.

Je souris au rappel de ce vieux thème de discorde amicale entre nous. Elle se plaît à m'imaginer beaucoup moins ordinaire que je ne suis, peut-être parce que je me réfère volontiers à une culture apprise. Elle a étalé quelques arcanes devant elle sans répondre, puis, sympathisante :

— Où pars-tu en vacances ?

J'ai haussé les épaules. Mes projets ne m'intéressaient plus : le Midi, la Côte où me perdre dans la foule, dans les filles…

— Je ne te le conseille pas ; l'excès d'eau t'est périlleux en ce moment.

J'ai souri.

— Vous croyez à vos Tarots ?

Elle aussi a souri, de ses yeux très noirs, d'une vivacité que la graisse n'entame pas :

— Hé, hé, qu'en penses-tu, Hermès ?

Le chat s'est étiré en baillant et ses griffes ont accroché le paquet de cartes. Madame Sésostris le grondait doucement. Je m'étais levé et regardais sans y rien découvrir le square vide sur lequel donne la fenêtre. Quand je me suis retourné, surpris par le silence, elle me fixait avec une expression inconnue qui voyait à travers moi depuis des prunelles minéralisées. De ses deux mains elle tenait la carte reprise au chat, et son nez busqué me parut d'une étonnante fermeté, un bec d'oiseau sacré capable d'organiser l'univers liquéfié dans lequel je me mouvais.

La carte tirée par le chat était encore à plat sur la table. Elle s'intitulait : *La Roue de Fortune*. Sur la Roue montaient et descendaient des animaux bariolés, caricatures d'êtres humains. J'ai ressenti une certaine amertume. Cette lame correspondait trop

bien à ma situation actuelle : dans quel coin perdu allais-je être muté ? J'ai murmuré :

— Les vicissitudes de la vie humaine, n'est-ce pas ?

Madame Sésostris a laissé tomber un acquiescement réservé :

— Oui, bien sûr ! Mais les Tarots ne sont pas si simples à déchiffrer mon petit Horatio.

Ma vieille amie se voulait rassurante, je lui ai adressé un sourire de gratitude. Mais elle continuait, autant pour elle-même que pour moi :

— Mais aussi les morts et renaissances à travers le Cosmos.

Cette fois, par-delà l'inquiétude, l'ironie l'emporta :

— Le Cosmos ! Quel terme pompeux pour une carrière administrative !

Madame Sésostris ne s'est pas vexée ; elle s'est tue un moment ; elle hésitait visiblement à en dire davantage. Elle a quand même ajouté :

— Il peut arriver que la Roue prenne de la vitesse pour certains et qu'un humain soit emporté dans le tournoiement accéléré du cercle zodiacal. Une évolution concentrée.

Aussi cultivée soit-elle, et versée dans la symbolique, une tireuse de cartes ne peut décidément pas s'empêcher de recourir au langage abscons qui impressionne le consultant. J'ai préféré ne pas insister ; elle en a fait autant. Ses yeux ont repris leur gentillesse bonhomme et après avoir allumé une Gauloise, elle m'a demandé quand je partais.

(« Et l'Inconnu ? ricane le physicien avec qui je converse de temps à autre. Trente pour cent de matière noire dont on ne sait rien, et soixante-cinq pour cent d'énergie noire encore plus énigmatique, si c'est possible. »

Non-sens ; l'Administration ignore l'Inconnu.)

— Sois attentif à la route ; même sans Tarots je peux prédire des bouchons et des accidents. Repose-toi bien cette nuit ; surtout, méfie-toi des coups de tête, efforce-toi de toujours garder un regard lucide, même en face du chaos… et fais confiance aux dieux.

Ce soir-là ces banalités bienveillantes ne m'ont pas procuré de réconfort.

Un mois libéré du flux et du reflux des marées dont l'heure ne varie jamais, mais, cette fois, un mois pour imaginer le retour et craindre.

Et si j'avais suivi l'appel de la fille nue… La barrière des herbes affûtées parallèle au bandeau de sable noir, paravent végétal au long duquel se lamentent les suivantes de Proserpine que le char du dieu enfonce dans les abîmes scorpionaux, l'aurais-je longée avec elle là où s'ouvrait un passage sur les coquillages flottés de la mer nordique, réfugié en ce lieu encore inexpugnable ? Ou aurait-elle disparu dans l'impénétrable lagune, nage filée entre deux eaux, familière des courants qui barrent les profondeurs de ce liquide sans ride, m'abandonnant désemparé sur les hauts-fonds déserts, proie des murènes cendrées échappées des piscines à esclaves ?

3

Déviée pour une raison inconnue, la colonne ralentit son allure ; les haies défilent plus lentement ; je passe en seconde, puis en première ; et c'est l'arrêt. La procession s'est figée entre le bitume qui fond par plaques et le ciel d'un bleu cru. Les tuyaux d'échappement continuent pourtant à fumer et le silence morne s'emplit du bruit des moteurs tournant au ralenti. Des têtes se penchent ; nous espérons tous, vaguement, sans y croire, qu'un accident a obstrué la route, un fait anormal, très temporaire, qui ne concerne pas notre banc. L'immobilité nous gêne, créatrice de malaise. Par moments l'un de nous appuie sur la pédale d'accélérateur pour appeler magiquement le mouvement libérateur qui nous plongera de nouveau dans notre bercement rassuré. Mon moteur chauffe. Je coupe le contact, acceptation morose du fatidique.

Nous repartons, très doucement. Il suffit de ce glissement pour que l'espoir renaisse et que le corps se détende. Mais, après quelques mètres, les molécules s'immobilisent de nouveau, et cette stupeur torpide aux limites de la conscience crépusculaire nous envahit de nouveau. Je tambourine du pied puis me laisse engourdir par la chaleur lourde.

Un clackson désespéré et rageur se plaint avec angoisse de cet injuste affaissement. Les mécaniques s'abîment, les batteries se vident et nous en souffrons dans la sympathie de nos natures. Nous sentons tous que nous nous épuisons dans la succession de ces brefs coups de nageoires au ralenti et sommes pleins de haine à l'égard de la puissance qui, trahissant son rôle tutélaire, n'a pas su dégager le lit du courant et nous permettre d'y dériver béatement vers le but de notre migration.

PREMIÈRE SPIRALE

Que le soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion…

Charles BAUDELAIRE.

I

1

On ne gagne jamais à s'écarter des grands axes balisés pour les migrations collectives, en quête de sa propre exploration, même quand ils s'encombrent et s'obstruent sous la poussée du banc ; et l'impatience de l'élan vers un raccourci prometteur, course interdite parallèle à la longue colonne, est trompeuse, inductrice d'hésitations sans nombre, de dérives imprévisibles dont l'issue ne peut être que retour, un peu plus fatigué, pour rejoindre la station initiale que les autres ont depuis longtemps quittée, si loin déjà qu'il ne sera plus possible de les rattraper là où le flot a peut-être retrouvé largeur et ampleur.

Mirage, ces ruelles ombragées et désertes, brouillées par la brume de chaleur qui recouvrait le vaste champ de foire vide. Mais j'étais arrêté au long d'un bateau d'accès et l'aiguille du cadran de température d'eau s'inclinait d'un mouvement continu vers la zone rouge. Alors, sur un coup de tête, j'ai quitté la colonne, dans l'intention initiale de faire refroidir le moteur. Mais je n'ai pas pu stopper tant je retrouvais vie dans le déplacement et j'ai poursuivi, à l'estime, à travers un lacis de venelles, sans poteaux indicateurs, quartier semi-rural, réserve de sédentaires fixés à leurs jardins ; et les méandres n'ont cessé de m'éloigner de la grande travée, trop complexes pour que j'y puisse opérer un demi-tour, incapable de rassembler en plan ordonné la multiplicité de ces ruelles bordées de murets ; j'ai poursuivi, dans l'attente d'une large voie transversale, et je n'ai rien trouvé, propulsé malgré moi sur ce pont qui n'en finissait pas de traverser le fleuve aux eaux sales, allongé jusqu'à une autre rive qui débordait les limites de mes cartes routières.

Bourgade confuse aux embranchements mal signalisés. Croyant suivre la rive droite par une route de second ordre qui, plus au sud, me permettrait de rallier la grande voie, j'ai fait erreur puisque je gravis une étroite sinuosité dont les lacets rapprochés n'autorisent aucune manœuvre. Il me faut monter et la côte se poursuit avec une irritante régularité vers le plateau où je pourrai m'orienter enfin.

Soudain au sommet, sur un large bas-côté de terre pierreuse je me retourne.

Plus rien.

Une nappe blanchâtre uniforme dissimule la vallée. À peine des îles imprécises émergent-elles çà et là de ce lac cotonneux. Pourtant le regard porte très loin, jusqu'aux contreforts des montagnes, jusqu'à la calotte étincelante d'une masse triangulaire surgie de la plaine.

Et, au couchant, des sommets déchiquetés par l'éclaboussement du soleil.

Les effluves de thym et de lavande montent du sol. Garrigue rocailleuse sans habitation nulle part, à la végétation buissonnante envahie de lumière.

J'aspire l'air sec.

La longue file au sein de laquelle je me traînais s'est noyée, engloutie dans les courants sous-marins qui m'ont expulsé.

L'enveloppe humide a desserré son étreinte : mes mains sont sèches, et sec est mon front, chaud déjà de lumière. Les feuilles poisseuses du bourgeon se fendillent, se déploient. Le passé se dissout en ombres effilochées dont les lambeaux s'accrochent aux plaques de ciment qui signalent la descente vers la dépression.

Depuis l'éminence où je me suis arrêté s'ouvre devant moi le vide d'un air transparent, et ce vide m'aspire, qui dissoudra les fumées des pots d'échappement.

Mais, en abaissant mon regard, à ras de terre, bien au centre de la route étroite, un triangle métallique affiche un X impératif, accompagné d'un panneau : *Route barrée à 200 mètres.* Je n'attendais rien de ces lieux, et pourtant je ressens ce barrage comme une punition. Sensation confuse d'un départ qui, encore une fois, s'achèvera en impasse ; jusqu'à ce que je distingue, avec soulagement, une plaque de bois où est peinte une flèche décolorée qui semble indiquer une déviation possible sur ma gauche. Possible seulement car la flèche est dirigée vers une espèce de piste cahoteuse qui a tout l'air d'être réservée aux seuls initiés. Bah ! J'en ai vu d'autres sur les pistes d'Anatolie, et la pensée de revenir en arrière, de m'encrasser de nouveau dans la file me serre la gorge. Répugnance profonde, assortie d'une impression d'impossibilité, comme si j'entreprenais de remonter le courant du temps.

Et je suis entré dans ce monde tourmenté, aux failles soudaines à franchir sur d'antiques ponts de pierre aux parapets à moitié écroulés, très authentiques ponts du diable. J'ai continué ce chemin tortillonnant où deux véhicules ne peuvent se croiser qu'à de rares intervalles, bordé de pentes brutales d'un côté, de falaises aux rochers menaçants de l'autre ; ces lieux perdus

abandonnés aux chênes pubescents, oubliés par les hommes qui n'ont laissé çà et là que des murs à demi éboulés qui se distinguent mal du sol. J'ai continué sans savoir vers où je me dirigeais et sans m'en soucier, léger d'une irresponsabilité retrouvée. Conducteur sifflotant sur cette piste de terre vide de tout engin motorisé, jusqu'à ce ravin où…

… où la Mercury s'est aplatie contre un genévrier après des rebonds successifs sur les pentes presque à pic, à l'orée du terre-plein qui domine la rivière.

Misérable amas dont la brillante peinture grise a éclaté, balafrée par les dents des plaques schisteuses. Une portière pend, là-haut, empêtrée dans les broussailles, accoudoir saillant. Le toit s'est plissé, ondulé, cabossé. Le capot embouti, les montants tordus ont disloqué l'armature de ce qui fut voiture de luxe…

C'est sur ce pont au-delà d'Izmir que la Porsche a dérapé. Elle a défoncé la rambarde et plongé dans le vide. Et ses deux portières se sont ouvertes, grand ouvertes. Deux ailes grises qui tournoyaient en ralentissant la chute sur les dalles du torrent à sec, un oiseau de proie d'un gris qui se fonçait à mesure qu'il tombait, qui n'en finissait pas de tomber dans le noir.

Et me voilà, planté comme un poteau à la lisière d'un bosquet de chênes verts, à examiner, perplexe, ce cabanon cubique en pierres sèches où je suis censé récupérer un sac bourré de livres Sterling. Le temps s'est déformé, contracté ou étiré je ne saurais dire, il ne suit plus son cours régulier et le contour des choses en est affecté, perd de sa netteté.

Je suis là, perplexe, personnage de comédie dépassé par les événements, à m'efforcer de remettre en place les morceaux décalés d'un passé, très proche pourtant, où j'ai fait un pas de côté et pénétré dans un univers de fiction, que je revois brumeux en dépit de la limpidité de l'air.

Cette histoire d'un truand victime d'un accident d'auto, qui demande à un inconnu d'aller chercher pour lui un objet convoité par une autre bande, je la connais pour l'avoir lue… ou vue dans un film… De toute façon elle appartient à l'univers de la pellicule ou du papier, et ce monde ne m'a jamais paru aussi étranger que maintenant où il joue à m'absorber.

Par l'ouverture d'une vitre émiettée j'avais glissé le torse à l'intérieur du magma de métal convulsé qu'il faudra découper à la scie, au chalumeau peut-être, pour en extraire l'homme aux cheveux grisonnants.

Rien qu'un profil inentamé, pâle au point de s'être minéralisé, un visage aux traits durs qui convenait au rôle. Tout était cohérent, comme il se doit dans la fiction ; les détails incongrus,

les dissonances de nos vies ordinaires s'étaient effacés.

Sa voix contribuait à encore accentuer le caractère théâtral de la scène. Les découpes précises du visage ne se mouvaient pas, ni les lèvres ; les sons me parvenaient, nettement articulés, d'une gorge aux résonances de bronze. Fasciné je me laissais ligoter par eux et quand il m'a proposé cinquante mille francs si je rapportais le sac à la clinique où je devais le retrouver, mes lèvres ont articulé d'elles-mêmes leur acceptation.

Et me voilà, encore embrumé, sur un chemin qui serpente entre deux champs de pierraille parsemés d'arbustes gris-vert et de découpes calcaires, devant un cabanon en pierres sèches où je suis censé récupérer un sac au contenu précieux. Quelques tronçons de chevrons pourris subsistent de ce qui fut toiture et, au fond d'un appentis, a poussé un chêne vert. Un assemblage de planches gauchies fait office de porte. Par malheur cette fermeture élémentaire est munie d'un cadenas de bonne taille, et je n'ai aucun talent de cambrioleur.

Il y a bien, sur un mur latéral, une grande lucarne par où je pourrais me glisser mais elle est munie de deux fers en diagonale qui interdisent le passage. Deux tiges de fer rouillé, suffisantes pour me rappeler que je me trompais en me croyant dans un film. Je suis bien dans la vie. Un scénario ou une intrigue de roman évite soigneusement ce genre d'empêchements mineurs, dénués de signification qui ne peuvent qu'endormir l'intérêt. L'œuvre d'art présente une cohérence constante qui remet en ordre les éclats discontinus de nos vies. Belle philosophie qui, en dépit de sa banalité, a au moins l'avantage de me justifier si je reste prudemment à l'écart du jeu qu'on me propose.

Oui, sans doute ; mais, par acquit de conscience, j'ai empoigné une des barres et j'ai tiré ; légèrement, sans forcer, pour la forme, et cette faible traction a suffi. Le barreau s'est arraché, presque de lui-même, et le mortier qui le scellait s'est effrité en petits morceaux. Même chose pour l'autre barreau. Plus d'excuse bienvenue pour retraiter la conscience en paix. Et je suis passé sans difficulté, et sans enthousiasme non plus, à travers l'ouverture.

Le manteau de la haute cheminée de pierre n'est plus qu'un amas informe troué de quelques ouvertures. C'est dans ce labyrinthe que je me suis engagé à glisser une main précautionneuse ; dédale où risquent de se dissimuler des aspics, qu'il serait fâcheux d'irriter en m'introduisant dans leur domaine. Il est peut-être encore temps de tout arrêter, de renoncer à pénétrer dans des méandres prolongés par des perspectives inconnues. J'hésite.

Effacer l'éclaboussement du soleil ? Me retirer par peur de la brèche soudaine dans ma vie bien ordonnée ?… Et traîner un regret latent ? Assez réfléchi ! Les héros homériques se fiaient à

la voix mystérieuse qui leur insufflait élan et courage. Je ne suis pas un héros de l'*Iliade* et ma position ressortit davantage au genre comique et aux parodies d'Aristophane qu'à l'épopée, mais pourquoi ne pas suivre quand même cette vénérable tradition ?

Ma main glisse, doigts joints, dans une fissure aux parois rapprochées et, quand elle devine une cavité, s'étale, dépliant précautionneusement les phalanges. Elle tâte du bout des doigts les surfaces qui interrompent en tout sens son incursion : arêtes granitiques froides au toucher ou empilements de gravillons. La main repliée avance dans une ouverture étroite devant laquelle, soudain, s'ouvre un puits qui laisse présager l'existence d'un plan plus profond. Doigts racornis, elle pénètre par une torsion du poignet à l'intérieur d'un tunnel ; lente et délicate progression car les parois sont de pierres coupantes qui contraignent à une reptation sur la tranche pour éviter les entailles, et de chaque côté de la galerie dépassent des pointes hostiles. Une barrière lisse et abrupte obstrue le passage, mais elle se révèle de faible hauteur, et se poursuit horizontalement, après un angle arrondi, par une surface plane de texture grenue, peu épaisse puisqu'un léger tambourinement y fait tout aussitôt deviner le vide. Sans doute est-ce l'objet à remonter des profondeurs. Fermement saisi dans la pince du pouce et de l'index il se déplace ; mais à l'endroit où le boyau s'étrécit il convient de le basculer et de le faire avancer par à-coups successifs du seul auriculaire, tant est restreint l'espace qui le surplombe. C'est une manœuvre lente et trompeuse car, à plusieurs reprises, au moment où il était sur le point de déboucher au fond du puits central, il échappe, retenu par une bosse imprévue au-dessus de laquelle il faut le faire glisser. Je l'extirpe enfin et le ramène, plaqué contre une paroi verticale, trop sûr de moi au dernier instant de sorte que la poignée glisse et m'oblige à reposer l'objet pour reprendre l'ascension avec un soin plus rigoureux.

Je tiens le sac en cuir noir.

— Pourrais-je apprendre de quel droit vous vous introduisez chez moi ?

Respiration coupée, replié sur moi-même, les ondes de la voix féminine m'enlacent. Je me retourne.

En contre-jour, dans un poudroiement de lumière, se dessine une silhouette sombre. Je me sais poussiéreux, dépeigné, ce sac incongru à la main. Et je ne réponds pas. J'oublie de répondre. Je l'ai rencontrée déjà, j'en suis assuré… mais plus je la considère, plus le souvenir se défait ; impression fugitive d'un moment fiévreux.

Il me faut parler et ma voix est rauque pour lancer une absurdité :

— Vous habitez ici ?

Elle ne bouge pas.

— Peu importe ! Vous êtes sur mes terres et je vous pose à nouveau la question.

Le ton plus amusé qu'irrité achève de m'amenuiser.

Elle rit franchement de ses dents de pierre.

— Sachez-moi gré d'être de bonne humeur et indifférente aux affaires d'autrui.

Par-dessus la satisfaction initiale le congé dédaigneux me blesse et mes mâchoires se serrent. Je lève un regard d'affrontement. Ses yeux devinés noirs percent l'ombre, plongent sur moi, inexpressifs soudain, anfractuosités de mica blanc dans une géode basaltique, et ils se divisent en lamelles tournoyantes dont les spirales m'encerclent, paillettes voltigeantes dont je ne peux englober la totalité, qui ne cessent de se multiplier par dislocation indéfiniment poursuivie, éclats de luminescence nocturne dont les reflets m'éblouissent, particules fulgurantes de lumière incolore, insaisissable, insupportable, qui me contraignent à cligner mes paupières brûlantes…

Elle sourit.

— Soyez sans crainte ; je n'ai rien vu. Ciao.

Et elle s'éloigne nonchalamment en balançant une carabine surgie je ne sais d'où.

Un fragment de réalité s'est enfoncé dans le ballon de mon excitation subitement dégonflé. Les autres existent, épais et denses, et se manifestent à l'improviste pour rappeler qu'une course sans entraves finit par se heurter à une résistance. Je n'ai même pas entendu le cadenas s'ouvrir ni la porte grincer. Qu'auraient fait des hommes de main ? Eux que j'imaginais ombres faciles à dissoudre acquièrent un corps d'une menaçante pesanteur. Le paysage alentour m'était apparu vide parce que je le voulais vide ; tout glissait si facilement que ce déroulement dans un univers limbique, mélange de fiction et de réalité, m'était devenu naturel. Une voix ironique m'a invité à reprendre pied dans le monde du quotidien, mais le regard qui l'accompagnait était trop improbable pour que je puisse échapper à une sensation de flou généralisé.

2

À la clinique j'ai retrouvé le blessé, qui prétend s'appeler Faure. Il souffre d'être lié à plat, allongé sur une planche, plus encore que de ses vertèbres brisées ou déplacées par la chute. Labilité ligotée, exilé en terre de statisme où est prohibé le jeu des ailes. Les traits s'en crispent par accès fugitifs d'une faiblesse dont il se défend. Et certes elle ne sied guère à son masque de

médaille florentine, dont la devise est absente, ce que je regrette vivement car elle serait direction pour atteindre ce personnage qui m'enserre de sa parole persuasive.

Les années ont maquillé la surface du visage dont la douleur ne modifie pas le pli moqueur aux commissures des lèvres. Aussi ne sais-je s'il s'amuse de moi ou m'utilise avec indifférence.

— Ai-je besoin d'un discours qui me fatiguera, car n'oublie pas que le calme n'est qu'effet transitoire de la morphine et que bientôt va renaître l'âpre douleur ? Je t'ai remis la somme promise, et comme tu l'extrayais de la poche de ma serviette, tu as vu à l'intérieur beaucoup d'autres liasses, billets bien réels et palpables.

» Tu ne peux croire à ta chance et j'aurai peine à te la faire saisir tant il me faut lutter contre un ennemi multiforme. Il serait plus facile que me soit opposé un Eschine ou un Marcus Tullius, en dépit de leur talent ; mais, en fait d'adversaire, il n'est que le Grand Courbe des services administratifs qui t'enserre de son filet, maintenant encore que tu as échappé, te semble-t-il, à son emprise géographique.

» Or cette méfiance a-t-elle d'autre effet que te paralyser ? Que crains-tu de moi qui te confie ce sac, quand ce serait bien plutôt à moi de redouter que tu changes l'argent et, gardant le tout, cherches à disparaître ? Sans doute serait-ce folie et te retrouverais-je pour te faire payer le prix de la trahison. Mais qu'y aurais-je gagné sinon de perdre beaucoup de temps afin de récupérer peu de chose, ce que tu n'aurais pas dilapidé ? Aussi est-ce pour d'autres raisons que je t'accorde ma confiance.

Le jeu se poursuit. Pourtant la réalité, la vie vécue, est censée être chose connue, dans l'ensemble prévisible, obéissant à des règles au moins implicites. Et voici qu'un malfrat, mêlé à une affaire de fausse monnaie, m'entortille dans un pastiche d'orateur de la Grèce antique, et que je me laisse séduire par son boniment.

Imperturbablement, il développe son argumentation rhétorique : il me propose un marché, à moi faute de choix, évidemment ; mais en outre il est visible pour quiconque a l'expérience des hommes que je suis né loyal. Tout le révèle, le front aussi bien que les yeux ou le pli de la bouche (un éclat dans ses yeux s'amuse de ma naïveté). Inconnu de la police et des voyous, je ne cours aucun risque. Il me suffit de porter ce sac à Londres, d'échanger les fausses livres Sterling contre des vraies et je gagnerai huit cent mille francs.

Enfin vient la péroraison digne de l'exorde :

— Il t'a suffi que je sois immobilisé pour conquérir ta liberté. Car c'est de liberté qu'il s'agit. Cette somme, quelque médiocre

qu'elle soit, en combien d'années te serait-elle distillée goutte à goutte, te prostituant semaine après semaine en un écœurement envahissant ? J'emploie à dessein le terme de prostitution car tu vends ton corps enchaîné à heures fixes pour des besognes déterminées, touché, sali par les papiers qui te tripotent. Saisis donc l'occasion qui t'est proposée d'accéder à la liberté, elle ne se renouvellera pas.

3

Je peux partir si je le désire. Les billets promis épaississent mon portefeuille, je les sens contre ma poitrine. J'aimerais les regarder mais il faudrait pour cela être assis ailleurs qu'à une terrasse de café, sur un mail méridional paisible, sans couleur d'illégalité, où les platanes se noircissent sur la nuit bleutée. Incapable de reconnaître si une livre est authentique ou contrefaite, les chiffres m'émeuvent cependant tant ils dépassent ceux des sommes dont j'ai disposé jusqu'à présent.

Je me complais à prolonger ce moment où le choix n'est pas encore définitif, où l'on se trompe soi-même en imaginant réalisables tous les possibles. Mais les jeux sont faits, en dépit de la peur d'une dérive inconnue. Je cherche des raisons pour justifier l'acceptation profonde qui monte en moi et calmer les débris de scrupules qui subsistent de mon dressage moral. Plus encore, pour me croire maître de mes propres actions, car je m'irrite de sentir cet élan primitif de la vie, auquel pourtant j'adhère, comme une force étrangère dont l'origine m'échappe, dont les mystérieuses implications se perdent à mes yeux de myope.

Les rêves perdus d'action et de liberté qui jamais n'ont débouché sur aucune réalisation resurgissent en flammes au moment où je voudrais sauver le regard froid de l'esprit afin de tout peser équitablement. Mais, même en négligeant la promesse de passer la nuit sur le balcon, que je me suis laissé arracher et ne suis sans doute pas contraint de tenir, je sais trop bien que je ne pourrai me retrouver qu'en agissant.

Mieux vaut y aller.

La gouttière qui conduit au balcon dont les volets sont entrebâillés est assez solide pour permettre une ascension facile. Dans la chambre Faure dort paisiblement. La lumière adoucie d'une veilleuse accentue son visage de héros grec ou de condottiere.

J'examine les lieux. Le balcon déborde de chaque côté de la porte-fenêtre. Adossé au mur je suis invisible. Je vérifie que le revolver, qu'il m'a imposé — par principe, a-t-il précisé — est chargé, contrôle le système d'éjection et m'assieds dehors, jambes croisées.

Je regarde ma montre : 0 h 30. Je ne suis pas inquiet. Qu'y a-t-il à redouter dans une clinique, protégé par des couloirs, des gardes de nuit, une organisation ? Et comment des tueurs éventuels attaqueraient-ils par le balcon quand ils ignorent la disposition des lieux ?

Le vieux pirate me plaît ; violent et impassible.

Je somnole. Il y faut prendre garde ; les règles du jeu l'interdisent. Je tiens à bien jouer mon rôle de protagoniste d'un roman d'aventures et à profiter de ce passage dans la puérilité.

Depuis le parc les odeurs de la nuit montent des pelouses et des arbres, entêtantes ; et mon désir de fumer décroît tandis que je m'efforce, en me servant du misérable odorat d'un citadin, d'isoler les éléments constitutifs de ce lourd parfum. J'y flaire des sentes, tubulaires ou rubanées, qui s'étirent, s'enroulent, s'interpénètrent dans un espace plein. Les bêtes de la nuit les connaissent, ces sentiers mouvants, et s'y faufilent avec une adresse dont nous fait douter le battement sourd de leurs ailes que nous imaginons maladroites.

Lentement, des images à demi effacées remontent à la surface…

Les chiens errants hurlaient encore et le vautour à plumes de fer descendait en tournoyant avec prudence vers une charogne que je devinais sur l'autre versant de la crête pelée qui barrait la ravine. Un trait précis d'hématite avait coupé le ciel blanchâtre d'une balafre rouge sang, dépourvue d'amorce et de prolongement.

Je m'étais perdu sur ces pistes d'Anatolie dont le souvenir de la mer étincelante m'avait fait oublier les traîtrises, et je ne parvenais pas à localiser dans ma mémoire l'endroit où je m'étais trompé de direction, bien que l'itinéraire tracé par l'archéologue m'eût paru très clair. Il avait pourtant insisté, me mettant en garde contre les pièges de ce réseau primitif où des chemins rudimentaires persistaient à s'inscrire sur le terrain pierreux alors qu'ils n'étaient plus en usage depuis des années, des siècles parfois, et ne conduisaient qu'à d'autres voies, illusoires elles aussi, qui, en définitive, se perdaient dans les ondulations montagneuses. Il m'avait même donné une boussole dont j'avais négligé de me servir ; et je commençais à me préoccuper de mon isolement à l'intérieur de ce pays inconnu, après cette nuit dans ma 2 CV délabrée, par crainte des chiens dont le cercle inquiet s'était refermé et rapproché à mesure que la nuit rougeâtre leur donnait plus d'assurance, au point que j'en étais venu à regretter de n'être pas armé.

Privé de cartes et d'expérience je m'étais témérairement introduit dans un monde très antique où mes habitudes de vie et de jugement perdaient leur validité. Je n'y avais pas de souvenirs et l'espace était encombré de tant de balises nouvelles qu'elles me semblaient innombrables.

Les dieux qui m'étaient apparus objets d'études savantes lorsque l'archéologue m'en parlait avec le détachement de l'érudit s'épaississaient en présences indiscernables, et j'avais senti la nuit, avec appréhension, s'agglomérer des formes indistinctes qui se poursuivaient en confusion à première vue chaotique, redoutable en tout cas pour nos yeux d'hommes.

Je sursaute.

Effet menteur d'un bruissement rêvé dans la somnolence.

La nuit coule en silence.

Dans la chambre la veilleuse s'est éteinte.

J'écoute.

Rien.

Le doigt va se relâcher sur la détente quand quelque chose glisse dans la zone nocturne où je sais la porte fermée. Accroupi à l'extrémité du balcon, je guette, concentré vers les sons, crosse serrée.

Frôlement feutré de fauve qui se déplace, que je m'efforce de croire ordinaire surveillance.

Brutal le rayon d'une torche s'allume, se balance avant de se fixer sur le lit. Je retiens mon souffle.

Une voix d'homme articule, très bas, et chaque son me parvient avec une précision ralentie :

— C'est lui ; on y va.

Sans plus penser j'appuie sur la détente.

Une explosion tonitruante fracasse le silence de la nuit.

Simultanément la torche tombe sans s'éteindre et deux détonations étouffées éclatent dans mes oreilles. Juste au-dessus de ma tête une balle s'est écrasée contre le mur.

Abrité derrière le mur, oreilles bourdonnantes, sans regarder, je tends le bras et j'appuie ; le revolver saute dans une main qui ne peut arrêter ses crispations spasmodiques sur la languette de métal.

À l'intérieur de cette pièce chaque déflagration détone comme une mine, et je tire, ignorant si les autres ripostent.

Le chien percute une douille vide ; je fais basculer le barillet et sors une poignée de cartouches.

Des cris s'élèvent de partout, on court dans les couloirs.

Je hasarde un œil ; la pièce sent la poudre ; la torche éclaire la moquette.

Je bondis et la ramasse. Pas de réaction.

Les bruits se rapprochent.

Au centre du cône lumineux une grosse tache rouge boursoufle le front de Faure et le sang coule en filet sur la paupière.

Découvert un revolver fumant à la main, jamais je ne pourrai rien expliquer. Je lance le sac par-dessus la rambarde. Quatre mètres sont peu de chose. Je saute, pieds joints et jambes sou-

ples. Je ne trouve plus le sac, m'énerve, tâte avec les mains, le récupère et détale vers le fond du parc.

Les fenêtres s'allument, des cris hystériques dominent le brouhaha. Un homme, sorti de l'ombre, me barre le chemin en gesticulant. Je me courbe et lui lance ma tête dans l'estomac ; un choc mou, il s'étale. Je ne me retourne pas. Voici le mur. D'une paume je prends appui sur un rebord.

Je retombe dans un préau d'école ou de couvent, enfile une galerie couverte, tire une porte.

Fermée.

Une seconde.

Fermée.

La troisième cède. Je grimpe un escalier en bois, avance en équilibre au long d'un auvent et descends dans un verger.

Le sac m'encombre. Un chien, tout proche, aboie.

La peur monte dans le diaphragme.

Je franchis une palissade. Loin derrière, les sirènes de la police hululent. Je m'essouffle à courir dans ce lacis instructuré.

Rétablissement sans grâce par-dessus un mur de clôture. J'échoue dans une ruelle silencieuse entre de hauts bâtiments gris. Respiration saccadée, je m'adosse au grand mur de pierre d'où vont sûrement surgir, me surplombant, des têtes inquisitrices.

Peu à peu je reprends mon souffle, repars en rasant les murailles ; aucun volet ne s'entrebâille.

J'enfile plusieurs venelles au hasard en m'appliquant à ne pas courir, et débouche soudain sur le champ de foire, à dix mètres de la voiture.

Envol
Envol triomphant de novice téméraire
Rouler avec sage respect de prudent promeneur
Très entraînés, trop
Attaquant par le parc je l'aurais sauvé
Victoire pourtant
Sur les tueurs bredouilles,
Battus par Scaramouche ou Arlequin
Je tiens les billets
Il était sous hypnotique, narcotique
Inconscient
MG camouflée toujours inaperçue
Calais Douvres Londres
Essuyer la crosse et jeter le revolver dans la rivière
La nuit reflet de lac
La chasseresse aux cheveux noirs
Les yeux innombrables ont enregistré le numéro
Demain les journaux

Manchettes barrant la une
Blessé achevé dans une clinique
Sans elle tomberaient les obstacles
On recherche l'homme au sac noir
Je refuse d'interrompre ma trajectoire
Lancée par les étoiles dans un ciel de nuit
La retrouverai, lui raconterai, la convaincrai
Proche du chemin
« *Ivre d'un rêve héroïque et brutal.* »
La nuit est lumineuse, je n'ai pas sommeil.

Le nomade se déplace mais il est toujours au centre de la steppe.

Gaston BACHELARD.

II

1

J'ai pourtant dû m'endormir puisque je peine à écarquiller les yeux, front appuyé contre mes deux bras croisés sur le volant. La lumière fine, encore piquetée d'une grisaille sentie plutôt que distinguée, emplit la voiture. Je me redresse péniblement, me passe la main dans les cheveux. La nuque est raide et douloureuse. J'ai oublié de remonter la vitre sans prendre garde à la fraîcheur de la nuit. Je peste et fourrage dans ma poche pour chercher un paquet de cigarettes.

La cataracte se déverse, m'engloutit : accident, meurtre, faux billets… Le choc m'assomme, me dissocie, plus rien ne coïncide ; fiction absurde ! Mais les preuves sont là, palpables, évidentes, et même elles acquièrent une surprenante densité.

Ce sac de voyage gonflé, en cuir noir au grain un peu gros, trapézoïdal, avec sa poignée légèrement écorchée, son fermoir en métal doré, ses soufflets fatigués et creusés à l'emplacement des plis, il ne m'appartient pas. Il occupe tout l'espace libre à côté de moi, pesamment installé sur le siège, indifférent. Je n'ai pas l'audace de l'ouvrir mais je le sais bourré de faux billets, ces faux billets que des tueurs recherchent.

Je me sens chanceler, submergé par un courant qui me dirige vers l'abandon et l'aveu.

Je ne bouge pas. Le scepticisme des inspecteurs, l'interrogatoire, les contradictions dans lesquelles je m'enferrerais, et, au bout, la prison. J'interromps avec peine le déroulement des images.

Il est moins fou de me laisser porter par la lente coulée nocturne. Je devine, vaguement suggérée à travers des indices mineurs que je ne saurais préciser, une dramaturgie qui m'échappe encore, d'un modèle inconnu — de moi en tout cas — et probablement non dénuée d'un certain comique. Elle m'annexe pourtant, peut-être afin de tenir un rôle de figurant, m'enferme dans un labyrinthe où ce serait démence de courir au hasard, dépourvu de plan directeur, pour me briser la tête contre un mur.

La carte IGN indique trois maisons isolées possibles. Pas d'être humain en vue dans ce désert rocailleux parsemé de genévriers piquants et de quelques chênes verts rabougris, où les murets de pierres sèches dessinent un quadrillage indéchiffrable. Rien ne mène nulle part. La terre et le roc, blanc dans le petit jour, m'entourent, inamovibles.

C'est la même terre, dure, pierreuse, à l'étendue indéfinie, que celle du plateau anatolien dont le souvenir s'impose depuis hier. J'y avais méandré sur les traces de la colonne de mercenaires que Xénophon a immortalisés en héroïsant leur retraite loqueteuse. Eux, au moins, avaient fini par retrouver la mer étincelante qu'ils cherchaient pour s'évader. Mais je n'avais rien trouvé. Tout au plus le sentiment imprécis de passer à côté d'une quête, de ne pas même distinguer dans la brume des lointains les contours du Château Aventureux, où, de toute façon, je n'aurais pas su quelle question poser. Impression tenace d'un échec. Échec de ma jeunesse, qui aspirait à je ne sais quoi, en ignorant l'amorce de l'itinéraire à emprunter. Rien que de très banal en vérité. Alors, à quoi bon la résurgence de ces images si je suis seulement appelé à recommencer une errance sans but, à peine pimentée par une histoire, probablement sans lendemain, de fausse monnaie ?

La terre, sur laquelle j'appuie le pied pour avancer, est aussi lieu de sortilèges qui m'enserrent pour m'immobiliser et me faire tourner en rond dans un cercle magique. Et il me faut accomplir un effort démesuré — qu'est-ce donc qu'un effort qui consiste simplement à faire un pas, puis un autre ? — pour m'arracher au piège. Et c'est lentement, presque douloureusement que renaît l'énergie des heures passées et, avec elle, le refus de me soustraire à une entreprise tout juste entamée, qu'il me faut conduire à son terme, obstinément.

2

Les buissons épineux s'enchevêtrent contre le ciel pâle et silencieux. Sur le sol sec les schistes éclatés tracent des allées incertaines qui se perdent, se croisent, se divisent en un dédale indéfini.. La lumière uniforme et transparente, sans ride, sans résistance, ne projette aucune ombre.

J'aspire l'air frais, nu, et me guide à chaque instant sur la montagne aplatie au-dessus de laquelle l'horizon vire au safran. Une bande d'un rose léger s'étend maintenant à l'est ; il est l'heure de retrouver la végétation verdoyante là où le plateau doit s'infléchir en une cuvette au fond de laquelle la carte indique la maison recherchée. Je marche plus rapidement, mais, alors que je croyais facile de couper au plus court quand je le voudrais, je

me trouve constamment confronté à des obstacles qui me contraignent à me détourner légèrement, tas de pierrailles, arbustes assez nombreux pour dresser des barrières sur quelques mètres, touffes raides à ras de terre, et je suis sans cesse obligé de m'arrêter afin de m'orienter à nouveau, fourvoyé par ce terrain qui résiste subtilement.

Bientôt il va faire grand jour et j'imagine avec un brusque sentiment de panique que j'arriverai trop tard, que je ne rencontrerai plus personne, dupé par cette somme de petites erreurs accumulées, sans qu'aucune soit décisive, mais qui suffiront pour composer les quelques précieuses minutes qui peuvent tout changer. J'essaye de combattre en accélérant l'allure, puis en courant, en sautant par-dessus les buissons ; et la pensée que j'ai fait erreur sur la position de mon point de départ et que j'avance dans la mauvaise direction s'impose insidieusement.

Essoufflé je fais halte, parcours d'un regard circulaire le plateau alentour où la répétition du même motif interdit toute orientation à l'estime et me réfère à la carte sur laquelle j'ai marqué la maison d'une croix rouge.

La limite du plateau est proche, mon affolement sans objet, et je me reprends avec la sensation déplaisante de m'être laissé aller à une peur injustifiée. Quelques minutes plus tard le terrain qui descend vers un vallon parsemé de vieux châtaigniers me délivre d'un filet indéfinissable.

3

Mais dans le creux du vallon est-ce une maison, ce quadrilatère approximatif dont l'étendue fait plutôt songer à un hameau tout entier regroupé, amassé, tassé sous le même toit ? Ainsi se présentent ces agglomérats indiens dont les terrasses plates communiquent avec les pièces d'autres logis, dédale dans les trois dimensions et non pas seulement étalé comme celui que Minos fit construire en Crète. Étrange emmêlement, juxtaposition invertébrée, assemblage géométrique de cubes et de parallélépipèdes qui se sont ajoutés au cours des âges, par apports successifs, par extension, par collages ; pleins de décrochements de toute sorte, murs formant des redans inattendus, dallages impromptus qui interrompent brutalement la pente des toitures, escaliers extérieurs aux marches de pierres moussues et disjointes, courettes injustifiables comblées par la luxuriance des ronces et des buis.

Une fois que l'œil s'est accoutumé à cette masse gris beige, il découvre la décrépitude. Les tuiles sont tombées par plaques et laissent à nu des chevrons mangés par le temps, des escaliers coupés dans leur envol débouchent sur le vide, des murs écrou-

lés emplissent de décombres ce qui fut pièces d'habitation, ou étables, ou hangars, casiers irréguliers auxquels il est impossible d'affecter un usage déterminé. Des balustrades s'effondrent et les fenêtres mal fermées par des volets dégondés me font douter que quiconque habite cette demeure qui lentement se mêle au sol dont elle est sortie.

Maquette de notre passé. Qu'est-ce que l'histoire des hommes, et la mienne, sinon une succession d'impasses, de marches effondrées soudain, de tentatives anéanties par le hasard des ouragans, où nous nous efforçons désespérément de découvrir une voie impériale, au tracé défini, grande voie romaine ou actuelle autoroute… qui ne cesse de se dérober ?

Perplexe, attentif, je regarde.

De soudaines sonorités glissent vers moi, semblables à des accords de guitare.

Je tends l'oreille ; sans nul doute le guitariste joue un air du folklore américain.

Je contourne la bâtisse. L'autre face est éclairée par le soleil levant qui teinte les vieilles pierres d'ocre rosé. Au pied d'un escalier extérieur d'où jaillissent des valérianes blanches, un être indéfini gratte une guitare. Comme il me tourne le dos je ne peux déterminer son sexe ; en tout cas les cheveux, longs mais crasseux, l'affaissement des épaules, m'interdisent de l'assimiler à celle que je recherche.

Il ne m'a pas remarqué. J'approche en écrasant lourdement la pierraille. L'androgyne ne tressaille pas. Absorbé par son instrument il ne voit ni n'entend rien.

Je l'examine.

À en juger par les poils roussâtres qui pendent de son menton ce doit être un individu de sexe masculin. Mon ombre tombe sur lui sans éveiller la moindre réaction, et je ne désire pas le toucher pour le tirer de son rêve. Trop sale.

Il me faut pourtant agir ; sinon cette attente s'éternisera. De deux doigts je tape sur la caisse de la guitare. Il lève la tête et ses yeux confus aux longs cils flottent vers moi ; des yeux de fille soûle voilés par un brouillard permanent.

Je détache soigneusement les mots :

— Qui habite ici ?

Le regard brumeux ne s'éveille pas. Je répète la question mais il s'affale sous l'effort et se penche sur sa guitare. Dans ce désert, à côté de ce bâtiment presque écroulé, il ne ressemble même pas au traditionnel innocent.

Espérant que la langue nous sépare, je reprends en anglais :

— Who's living down here ?

Une lueur d'intelligence avive les yeux marron, momentanément un peu moins noyés dans l'alcool ou le LSD, mais il continue à gratter mécaniquement les cordes.

Agacement croissant, une fois de plus je répète.

Il ploie un bras avachi dans la direction de l'escalier et murmure d'une voix pâteuse :

— Diana's up there.

Épuisé il se laisse tomber sur sa guitare, mais je l'ai oublié, enchanté par le nom de celle dont j'attends la rencontre.

La légèreté n'est créée que si elle est conjonction avec la pesanteur, et la pesanteur ne se produit que si elle se prolonge dans la légèreté.

Léonard de VINCI.

III

1

En haut de l'escalier deux jambages de pierre calcaire dont les cannelures s'érodent, reliés par un linteau horizontal, sorte de portique élémentaire et campagnard, donnent sur un vestibule en avancée. La porte est ouverte. Je frappe sur les caissons de chêne. Pas de réponse ; j'avance jusqu'à une vaste pièce dont la porte est elle aussi ouverte.

Derrière ces murs rongés par le passé je n'attendais pas ce mobilier très pur en acier et cuir fauve… rigueur vite réchauffée par les coloris de grands tableaux non figuratifs et de tapis d'Orient… C'est l'inverse de la profusion, l'air circule librement. Esthétique inattendue en ces lieux reculés, sans doute, mais qui ne me surprend pas, qui ne me surprend plus. Le monde autour de moi s'est disloqué, les repères accoutumés se sont évanouis et les ruptures brutales me deviennent familières.

« *Down in the valley*… » La mélopée mélancolique monte les marches de pierre. « *Tout au fond de la vallée… penche la tête par-dessus le rebord, écoute le vent qui souffle…* » Pour tomber sur une Mercury défoncée ou un agglomérat ruiné en pierres sèches ? Et, plus avant, pour m'enfoncer dans quelle crevasse, dans quel vallon où le vent qui souffle deviendra tempête ?

Alors, redescendre dans la dépression où dérivent les bancs de harengs, franchir en sens inverse la ouate bleutée et retrouver ma place dans la grande indistinction ? Par malheur, ou par bonheur, je ne le peux plus. Il est des murailles vaporeuses qui se referment après le passage et ne se laissent même plus retrouver. Que l'histoire se déroule comme il lui plaira, à moi de me diriger dans un univers qui m'échappe !

Mais comment y tenir mon rôle depuis que j'ai cessé de maîtriser les événements et, pire encore, que je ne coïncide plus avec moi-même ? Le présent se déroule trop vite, brouille le regard, ne prend corps qu'une fois recomposé, plus tard, trop tard peut-être. Et les interrogations s'accumulent.

Interrogations sans réponse. Pourquoi, au lieu de me préparer à une entrevue délicate, ai-je été aimanté par la bibliothèque, au point de l'ouvrir avec désinvolture comme si je me trouvais dans un cadre familier ? Effraction qui ne m'est pourtant pas coutumière. La curiosité en face de ces belles reliures anciennes effaçait tout ; elle invitait à une plongée dans le temps et j'ai sorti un lourd folio : *Livre des Femmes Célèbres* par Jacques-Philippe Bergomensis, publié à Lyon, à l'enseigne du *Chariot d'Argent*, en l'an de grâce 1494.

J'ai feuilleté respectueusement le papier chiffon orné de bois aux reliefs puissants. Hippolyté reine des Amazones, casquée, caracole sabre au clair. Quelques pages plus loin, la Papesse Jeanne est assise de face sur une sorte de trône, coiffée d'une tiare, tenant d'une main un gros livre, de l'autre la triple croix. De longs cheveux tombent sur ses épaules.

J'ai reposé avec soin l'incunable. À son flanc un volume couvert d'un parchemin jauni, sans titre, qui s'est ouvert sur le frontispice.

Inquiétante, j'en suis sûr, cette figure indécise dont le buste et la tête, qui sont de femme, émergent d'un fouillis serpentiforme ; un ophidien gigantesque dont les replis se multiplient, lovés sur eux-mêmes ; à moins qu'ils ne soient prolongement de son siège, forgé dans un matériau mystérieux conçu par un lac souterrain.

Elle attend, magicienne immobile et terrible. La fausse ouverture derrière elle et son éclat cendré l'enrobent d'une brume d'argent où les contours se perdent et interdisent l'identification.

J'ai préféré ne pas poursuivre et j'ai tiré du rayon une somptueuse reliure en maroquin du XVIII^{e} siècle.

Surprise, mais cette fois aimable.

Une gravure sur cuivre en pleine page, de belle venue, expose avec maint détail comment une très jeune fille, dans son boudoir, dévoile ses charmes les plus secrets dont elle use avec talent sous l'effet d'une lecture émouvante.

Comment ne pas être sensible à ce chef-d'œuvre galant d'une époque qui se voulut libertine ?

Les hachures qui modèlent la délicate finesse du doigt évoquent une dextérité agile et une aptitude expérimentée à jouer des lèvres de la volupté. Publié en 1766 le livre a donc juste deux cents ans, mais la grâce et la sensualité sont toujours aussi jeunes et le charme aussi prenant.

Un charme bien étranger au hiératisme des statuettes sacrées d'Asie Mineure dont une main se tend vers le triangle à la pilosité accentuée. Pourtant, au creux de ce pays de calcaires et de schistes, je ne sais quelle parenté insidieuse s'imposait à moi entre cette figure gravée pour la délectation des voyeurs et les effigies de la déesse.

Le labyrinthe du plateau m'a conduit dans l'antichambre de la Villa des Mystères. Mais je ne sais pas davantage lire les signes que déchiffrer les runes porteuses de magie. Quatre figures de femmes, sans lien, que je pressens être, pour un initié, quatre aspects de la même femme. Et je suis là, désinvolte, ensorcelé par les images de jadis, à m'interroger confusément, sous je ne sais quelle influence hypnotique. Peut-être est-ce cela que le scénario attend de moi.

— Décidément vous tenez à vous introduire chez moi.

J'ai tout de suite reconnu ces inflexions ironiques et ne sais que faire, pris au dépourvu encore une fois. Soulagé du moins que l'effet produit par la charmante donzelle du siècle des Lumières se soit atténué suffisamment pour m'autoriser un demi-tour sans sombrer dans le ridicule.

Silhouette immobile qu'allonge encore la robe de chambre cramoisie, elle a jeté sur ses épaules un châle bleu sombre dont une croix de Saint-André agrafe les deux pointes sous le cou. Le tissu s'approfondit de plis nocturnes qui font couler jusqu'aux pieds sa chevelure noire. Je l'ai déjà vue, j'en suis assuré, mais je ne sais où, je ne sais quand. Pommettes hautes et saillantes, sourire ambigu, sa beauté est celle d'une statue archaïque minoenne qui aurait dépouillé son immobilité pour la souplesse du vivant.

Imperturbable elle poursuit :

— Puisque vous êtes ici, asseyez-vous et dites-moi ce que vous y faites.

Indécis funambule au pied incertain je balbutie des excuses. Les yeux pailletés de lune m'examinent avec un éclat rieur. La certitude s'impose qu'il serait vain de lui raconter des fables.

Elle écoute attentivement sans que se rompe l'harmonie du visage et des longs yeux en amande.

Peut-être sont-ce ces yeux qui m'ont fait croire l'avoir déjà vue, pareils à ceux des fresques égyptiennes éclatant d'un noir de suie sur l'ocre délavé des murs. Ou bien lointaine image de la jeune femme sur la terrasse palatiale au-dessous de laquelle s'étendait, sombre et lisse, le bassin bordé de marbre, dans une bande dessinée de mon enfance.

— Donnez-moi le sac.

Elle l'ouvre, y glisse la main, froisse des billets, le referme.

— Quelles sont vos intentions ?

Le ton est neutre, dénué de sympathie ou d'hostilité.

— Je ne sais ; le porter en Angleterre.

Elle fronce les sourcils et cette gravité lui sied, se lève, va songeusement jusqu'à la fenêtre. Je la vois de dos, en contre-jour, très droite, immobile. Elle se retourne avec lenteur.

— Je n'aime guère cette histoire. Vous n'avez aucune expérience du milieu auquel vous allez vous mêler et n'atteindrez jamais Londres. Vous feriez mieux de tout raconter à la police.

— Sinon vous avez l'intention de me dénoncer ?

— Non, mais de partir avec vous. Nous partagerons par moitié les gains éventuels.

Pourquoi m'étonnerais-je ? Chaque mouvement en déclenche un autre suivant la logique inattendue qui régit les règles du jeu où je me suis engagé. Sur un sol qui fut ferme en des temps reculés s'ouvrent des trappes pour accéder à des doubles-fonds, à leur tour annonciateurs de nouveaux enfoncements. Mais rien, nulle part, pour indiquer à quel niveau je me trouve au moment présent. Et c'est d'un autre étage de ce labyrinthe souterrain aussi déroutant qu'un parking vide, que me parvient, ouatée, assourdie, la voix de Diana.

Et pourtant le vocabulaire technique, les modalités bien concrètes et pratiques qu'elle énumère sur un ton objectif et sans passion, la façon dont elle examine en détail l'itinéraire à adopter, la conduite à tenir pour dépister les tueurs font peu à peu, à mesure qu'elle parle, entrer l'affaire dans une sorte de banalité. Le nuage qui m'entourait se dissout par plaques. Et puis, au fond, je suis prêt à accepter avec reconnaissance tout ce qui se proposera comme un guide pour m'orienter, une aide contre la solitude que l'inexpérience rend angoissante. Son détachement, sa précision me rassérènent peu à peu…

2

La pièce contiguë, presque nue, est blanchie à la chaux. Au long d'un mur un divan recouvert d'un filet de pêcheur à mailles serrées.

Diana ouvre un placard. Bien rangés verticalement s'alignent une dizaine de fusils parmi lesquels je reconnais une Winchester à lunette pour la chasse au gros gibier.

Elle fait glisser un tiroir et l'entassement imprévu de revolvers tout à coup dévoilés s'anime de reflets sourds. Le tiroir est si profond que plusieurs armes sont enfouies dans l'ombre de l'encastrement. Elles sont posées tête-bêche masquant presque le feutre sur lequel elles s'allongent, trop nombreuses pour que mon regard fasciné les puisse examiner une à une.

Je distingue des petits revolvers à crosse de nacre et canon nickelé, un énorme colt 45 à barillet, cet engin terrible dont on se sert en Alaska contre les ours mangeurs d'hommes, des automatiques à crosses en bois, en plastique, en métal. Dans un coin les rudes volumes d'un P. 38 et, au centre, à côté d'un romanti-

que Luger, un modèle que je ne connais pas, dont le canon est aussi long que celui d'un 22.

Tueurs de tout calibre, enfermés dans le sac de crocodile avec le rouge à lèvres et les tubes de fard, pendus au ceinturon sous l'anorak fourré, invisibles dans l'étui attaché sous le bras ; forces réprouvées par le code des morales et qui me sont ainsi offertes.

Elle a refermé le tiroir dont le puzzle ordonné s'attarde sur ma rétine. Je baisse les yeux pour examiner le Beretta 9 que Diana a sorti pour moi. La crosse, aisée à caler au creux de la paume, se réchauffe sous le contact de la main. J'enfile le chargeur. Et en même temps que le petit bruit sec du rectangle métallique qui s'emboîte, la question resurgit, se précise : comment une jeune femme, vivant sur ce plateau reculé, peut-elle considérer avec autant de sang-froid, comme un événement ordinaire, l'intrusion d'un inconnu porteur d'un sac de fausses livres Sterling ? Comment est-il possible qu'une semblable ermite accorde du crédit à une histoire aussi bizarre, sache sur-le-champ comment se comporter ? Et comment se fait-il que le sac ait été dissimulé précisément dans une masure qui lui appartient ? Les gestes préludant à l'action m'ont réveillé, ont dissipé l'emprise engourdissante diffusée par ces murs de forteresse…

Je me ressaisis. Il est dangereux de lâcher la bride à l'imagination. Je peux maintenant penser assez clairement pour percevoir que je suis à la merci de mon hôtesse et que mieux vaut, pour le moment, ne pas montrer trop de curiosité et attendre que les choses s'éclaircissent.

Placard clos la pièce est nue hormis, face à l'étroite fenêtre, une pierre lisse pendue au mur dont l'éclat incolore me séduit. Le béryl, aussi large qu'un gros galet, a été taillé en forme de miroir convexe et enchâssé dans une garniture d'argent. Parfaitement polie la surface réfléchit la chambre entière et, par-delà, les arbres du vallon ployés en ellipse.

— C'était jadis un miroir divinatoire. Un rideau de brume s'interposait entre lui et le devin, et sur ce rideau se dessinaient les formes qu'il désirait distinguer.

Ses longs cheveux noirs aux chatoiements bleutés y diffusent un rayonnement sombre. Je m'attarde en ce tourbillon de corneille. Au fond de la spirale éclate un point brillant de lumière et, sous la fixité de mon regard, la boule s'organise à la manière d'un granit orbiculaire en cristallisations concentriques dont les anneaux se noircissent depuis la bordure, s'effrangent pour laisser place à une large bande presque blanche, rompue par un cercle de jais qui entoure le noyau, très ancienne roche fragmentée en réflexions kaléidoscopiques d'un monde brisé en minuscules carrés décalés. Dans l'œil central Diana s'est éloignée à une distance incommensurable, si nette pourtant que je la vois reje-

ter sa robe cramoisie, corps nu, dense et lumineuse natrolithe qu'un mouvement des bras lance en éventail, perçant de sa pureté mate la brume des Féroé confondues avec l'Océan.

Un mouvement de tête suffirait, et je m'abstiens, freiné par une prudence incertaine, attaché par la brillance minérale au centre d'un univers courbe.

La pierraille indéfinie, étendue, étirée jusqu'aux moutonnements blanchâtres de nuages peut-être poussés par une brise à l'origine ignorée. Le sol sec et dur où résonne encore le galop des cavaliers hittites. Et juste, sur un arrondi à peine discernable dans la plaine minérale, ce cube en pierres dont le ciment ou le mortier s'est désagrégé au fil des siècles ; rien qu'un cube à peine plus haut que moi, signal géodésique qui impose un centre à la planéité répétitive qui nous encercle. S'il a porté des inscriptions le temps les a effacées et c'est seulement dans mon regard que s'ébauche sur une paroi un cheval ailé martelé au burin. Rien. Rien que la densité de cette structure élémentaire silencieuse, qui accepte toutes les significations. Elle est plongée, comme moi, dans l'air pur, sans ride, qui nous baigne, où le son le plus léger se répercute à l'infini. L'air sans épaisseur, sans salissure, de ce plateau anatolien, qui revient avec obstination. Images sans éclat pourtant, tellement plus ternes que d'autres rapportées de pays au pittoresque éprouvé. Mais dans ma vision persiste à se dessiner la silhouette dont je ne sais si elle est de déesse.

Le canon du Beretta est froid sous mon doigt. Je ferme les yeux et les protège un instant dans le creux de ma main gauche.

— Si vous désirez vous familiariser avec ce modèle je suis à votre disposition.

Diana est debout, son Colt 38 à la main. Elle a enfilé des jeans noirs et un chandail grège.

3

Un escalier, raide échelle de pierre creusée dans l'épaisseur d'un mur, monte droit vers une trappe que Diana soulève. Nous traversons un long grenier à charpente de châtaignier et nous glissons par une étroite ouverture d'où il faut sauter sur la terrasse, passage en contrebas bordé de fenêtres vides. Le dallage déchaussé de la galerie m'oblige à marcher avec prudence pour ne pas me tordre une cheville. Une courte échelle nous introduit dans une salle vide à la vaste cheminée, montants sculptés l'un d'un homme sauvage, main posée sur sa massue, l'autre d'une femme que son immense chevelure cache tout entière ; la chaîne forgée d'anneaux, de fer hélicoïdal et de crochets, pend encore

du conduit ; le plancher se pourrit sous les ouvertures déchiquetées du plafond. Un couloir étroit, obscur, en arc de cercle ; quelques marches de nouveau et, adossée aux bâtiments, une autre terrasse quadrangulaire autour du puits de ce qui fut peut-être un patio. Le côté qui nous fait face est recouvert d'un auvent et c'est le seul qui ait conservé une balustrade surmontée dans toute sa longueur de quilles élémentaires.

Dominant l'impression première de vertige je m'avance sur les tomettes défoncées et hasarde un regard dans la fosse intérieure envahie par les ronces qui s'y tordent en cordons emmêlés, s'enfouissent au creux des lézardes où elles prennent appui pour s'élever vers nous. Des fragments d'un blanc délavé m'y paraissent composer une forme cohérente en dépit des nœuds qui les recouvrent et bientôt je les rassemble en un squelette d'homme bras en croix, image décharnée que me renvoie le puits miroir.

Je ne peux m'attarder à dégager le message de ce nouveau double-fond qui craquelle la surface du quotidien. Au-dessus de moi, sur la terrasse, Diana est déjà prête.

Sans prêter apparemment d'attention à son geste, elle lève le colt à hauteur de sa hanche et tire. Trois détonations presque simultanées se répercutent de mur en mur et trois quilles bondissent en arrière

À mon tour. Je fus un tireur passable et je m'efforce de raviver le souvenir, de détendre des muscles et des articulations que je sens crispés. Je tends le bras.

Les gestes instinctifs s'inscrivent, remontés du passé, dans mes mains, mes épaules. Je tire au jugé. Par le canon de l'automatique mon bras se prolonge jusqu'à la cible, et la moitié des quilles visées se renversent.

— Acceptable, commente Diana.

Observation dérangeante par sa neutralité, sans chaleur ni dédain. La nudité d'un constat.

Le carré vide au-dessus de nous est déjà d'un bleu cru.

— Où avez-vous laissé votre voiture ?

— Près de la cabane où j'ai eu le privilège de faire votre connaissance.

L'incongruité de cette formule d'une courtoisie désuète, lancée à tout hasard, lui fait esquisser une amorce de sourire. Ouf ! Diana n'est pas inaccessible, bien qu'elle se borne à commenter froidement :

— Assez imprudent. Êtes-vous prêt ?

Comment ne le serais-je pas ? Plus rien ne me pèse et cette liberté nouvelle me déconcerte.

— Alors, allons-y.

Dans l'eau dorment les mêmes puissances latentes que dans l'âme des hommes.

E. SEILLIÈRE.

IV

1

Notre vitesse médiocre, sur des routes secondaires peu fréquentées — prudence oblige — me laisse le loisir de réfléchir. À mesure que s'additionnent les kilomètres, les moments que je viens de vivre me paraissent de moins en moins crédibles ; ma méfiance à l'égard des rêves d'adolescence que je laisse remonter en moi se fait plus aiguë. À les analyser froidement, les événements font montre d'une ambiguïté troublante. Je ne suis même pas sûr que Faure ait été réellement tué. Je l'ai à peine entrevu, à la lueur fugitive de la torche, dans un état d'excitation peu propice au regard lucide. Tout cet enchaînement me paraît bien n'être qu'une sorte de jeu biscornu où je me suis introduit par accident, où je suis juste toléré… provisoirement. Il pourrait même être dangereux de m'y incruster.

Et si ce n'est pas le cas pourquoi irais-je me mêler d'une machination compliquée dont chaque détour peut cacher un tueur invisible ?

Les images de grisaille où se dissimulent des ombres impitoyables se détachent de l'écran, prennent corps, se déroulent en séquences ; et l'évidence de mon incapacité à leur faire face s'impose. En fait j'ai la frousse, la peur viscérale qui s'étale dans le ventre, remonte vers le plexus et, plus haut encore, atteint la gorge qu'elle contracte en boule.

La peur océanique
Aux vagues de fond écrasantes.
Elle étale son emprise.
M'expulse de moi-même.
Ce qui reste de moi est emporté dans les tourbillons du gouffre spiralé.
Je la reconnais cette angoisse en face des tentacules
Venus des cavernes abyssales de la mer et de la nuit,
Cette angoisse étouffante
Ventouses dissolvantes partout infiltrées.
Je le connais bien
Ce retrait terrifié devant l'immensité marine,

Qui m'a toujours empêché de larguer les amarres.
Encore une fois je me cramponne à la jetée,
Aux balustres de granit,
Minérales, denses où m'agripper,
Retrouver la stabilité.

Je respire mieux. Inhaler profondément, régulièrement. Ça va, je ne crois pas avoir rien montré de ce moment de panique. Diana conduit en fixant la route.

Autant m'avouer la réalité ; peu exaltante, tant pis ! Je ne suis pas un aventurier. Sans aucun doute le monde des hommes est boiteux, sans doute, mais il est réglé, vaille que vaille, par des règles que dicte la raison ; il ne ménage pas à chaque instant des trappes imprévues toujours renouvelées, aux messages incertains et probablement imaginaires. Ce n'est pas pour les pistes cahoteuses de Phrygie que je ressens de la nostalgie, bien plutôt pour cette grotte où j'avais découvert un abri contre le soleil.

Je m'y trouvais bien. N'eût été la traction des gestes réguliers et obligatoires dont le rythme s'était imprimé dans mes muscles comme dans mon cerveau et qui me halait vers les villes où existent la division du travail et les échanges qu'elle suppose, j'y serais peut-être resté. Pourquoi pas ? J'y étais à l'abri, à l'abri de tout, et c'était une sensation infiniment douce et reposante ; nulle agression à redouter ; pas même de rupture dans la continuité lisse du calcaire à grain fin qui s'élevait en coupole ovoïde. Quelles eaux dissimulées, quel lac immémorial avaient déposé sur le sol plan cette couche unie de minuscules graviers qu'un courant puissant avait polis jusqu'à une finesse qui laissait à la plante du pied un agrément si moelleux que j'avais ôté mes sandales à l'entrée pour en goûter le contact sur la peau nue ? Les eaux ne devaient pas être éloignées, à peine souterraines, puisque, au fond de la grotte, un peu plus bas que le niveau du sol s'arrondissait un bassin de faible circonférence dont l'eau très claire se renouvelait sans doute constamment car, en la scrutant, j'y pouvais discerner une sorte de vibration infime qui suggérait un écoulement ininterrompu.

La nuance jaunâtre de l'enveloppe intérieure était tout aussi apaisante, adoucie encore par la pénombre et il avait fallu que mes yeux s'accoutument à cette demi-obscurité pour en jouir pleinement. J'attendais que les heures chaudes refluent au-dehors, par-delà l'étroit couloir au long duquel j'avais rampé. Ici la tiédeur était accueillante et l'épaisseur du calcaire semblait assurer une isothermie inaltérable. Tête appuyée sur les genoux repliés je somnolais, heureux d'échapper aux couleurs brutales des montagnes que les coulées d'oxyde cassaient avec violence. J'étais fatigué de cette recherche interminable de pistes vers l'ouest, en direction de la mer. Je ne pensais plus, tout mon corps lourd et crispé se dissol-

vait dans le milieu ambiant dont la caresse humide détendait les muscles et assouplissait les articulations. Les parois incurvées m'enveloppaient de leur sollicitude uniforme et, au creux du demi-sommeil où le bien-être s'infiltrait dans chacun de mes membres, elles me paraissaient très proches, reliées à moi plutôt qu'éloignées par l'atmosphère impalpable qui me baignait.

Je n'ai pas tant besoin d'argent. Même un blâme, même inscrit au dossier, n'est pas fatal pour une carrière administrative. J'apprendrai à m'adapter au lieu de regimber, à trouver mes aises à l'intérieur de la carapace protectrice. Puisque les journaux m'ignorent, quand nous traverserons une ville je dirai adieu à Diana et monterai dans un train. Je récupérerai la MG plus tard. Que Diana garde le tout et rallie seule Ostende et Londres. Elle sera beaucoup plus à l'aise sans moi ; je ne ferais que l'encombrer d'un poids inutile. J'effacerai cette journée absurde. Elle réintégrera les deux dimensions d'un écran dont elle n'aurait jamais dû sortir. Elle restera du domaine de la fiction. Rien ne se prolongera, rien n'aura eu lieu.

Nous franchissons une région lacustre. De vastes étangs aux limites indécises sous la luxuriance des roseaux, couverts de plaques de nénuphars, s'étalent de chaque côté de la route.

Je ralentis pour ne pas traverser trop rapidement cette étendue illimitée prolongée par le ciel nuageux. Une poule d'eau s'envole dans un battement d'ailes précipité, pattes frôlant la surface du lac. À peine ai-je eu le temps de l'apercevoir, elle s'est déjà réfugiée dans les grandes herbes aquatiques.

— Vous aimez l'eau.

La voix de Diana participe de la fluidité des étangs. J'avance très lentement et je parle sans plus réfléchir :

— D'ici nous ne voyons rien. Il faut s'enfoncer à pied, explorer un tout petit espace de cette terre imbibée d'eau ; y venir quand la brume s'effiloche dans les roseaux ; le soir, la nuit quand la lune éclate en traînées ou en points scintillants. Dans mon village une tradition affirme que jadis les habitants ont voulu capturer la lune pour que cette magie ne les quitte pas.

Diana fume calmement.

— Comment s'y sont-ils pris ?

— Ils ont voulu la faire avaler par une truie pendant qu'elle se mirait dans la mare du forgeron. Mais l'eau s'est brouillée et la lune leur a échappé.

Le pli des lèvres juste esquissé ne se moque pas.

— C'était bien présomptueux de leur part.

— Sans doute étaient-ils fous, mais être abandonnés les angoissait.

Diana interroge fort sérieusement :

— En fut-elle irritée ?

— Je ne crois pas puisque sur le chemin de la rivière, la nuit, auprès d'une source on rencontrait une fileuse nue.

Diana m'a écouté, un sourire léger dans les yeux.

Son profil se fond dans les roseaux.

Elle parle des berges foisonnantes où nul ne s'aventure, des remous et des zones mortes, d'un monde d'au-delà du décor où les interrogations changent de nature, de la magie qui mène à un univers plein, homogène en même temps que regorgeant de richesses, de l'effrangement de nos actes s'ils n'y conduisent, et sa voix liquide se déroule comme le fil de la quenouille.

Tant pis ! Je ne pourrai pas la quitter. Peu importe la part d'elle-même qu'elle dissimule. Je stoppe et lui passe le volant. Je vais essayer de dormir.

À Ostende, où nous laisserons la MG — peut-être le choix de ce port dépistera-t-il les tueurs éventuels — la tempête balaie la nuit, mais le visage de Diana garde la pureté d'une opale taillée.

2

Le vent s'engouffre dans mon trench-coat, me repousse, me rabat les paupières, me plaque des paquets d'eau salée sur le visage. Un violent coup de roulis me lance en travers du pont gras et glissant, rejeté contre un hauban ; main serrée je m'y agrippe.

Les forces originelles se heurtent en chocs hurleurs et craquants, chuintent, tournoient, sifflent quand les filins les scient. Une nuit d'un bleu profond, presque noir, s'entaille de traînées d'écume phosphorescentes gonflées jusqu'au bastingage.

Je ceinture vigoureusement le hauban qui vibre dans la paume.

Le blanc lumineux décroît, s'effondre, disparaît, surgit à nouveau, troue le fond noir, s'étale, s'amenuise, éclate en gerbes. Éclairs, éclairs transitoires qui illuminent brutalement la bulle de violence qui m'enveloppe. L'eau ruisselle le long des joues, dépose son sel aux commissures des lèvres.

Les masses d'air cognent sourdement contre les superstructures qui trépident ; le bateau tape, s'incline, fend des lames épaisses effritées en jaillissements scintillant sur l'obscurité mate.

Depuis que j'ai quitté la file bien canalisée où je dérivais avec mes pareils il me semble que les puissances primitives se sont rapprochées, que je les éprouve avec des sens neufs ; elles

m'enveloppent dans un réseau serré d'élan et de freinage, tissé de violence et de pétrification, dédale à angles brusques, à l'ambiguïté toujours renouvelée, où il me faut constamment réadapter ma conduite. Elles se densifient en se révélant, m'imposent leur présence contraignante, me ballottent et je me débats, avec des gestes saccadés de pantin, pour garder une marge d'initiative qu'il serait grandiloquent d'appeler liberté. Si l'eau qui me trempe le visage est baptismale c'est d'un baptême rageur qu'il s'agit.

Un objet dur contre les reins interrompt mes interrogations fumeuses. Je tourne la tête.

Mon estomac se dérobe. Une lampe invisible diffuse des flaques jaunâtres intermittentes où se modèle une silhouette sombre, massive, trapue sur ses courtes pattes, qui appuie dans mon dos le canon d'un revolver. La bouche s'ouvre, sons emportés par les beuglements de la tempête. Peu importe que j'aie ou non entendu. Le visage simiesque est impitoyable.

Un visage de gorille, d'une férocité sans appel, qui n'écoutera rien… C'est dans une comédie grinçante que le hasard m'a poussé !

Anesthésié je m'efforce de rassembler assez d'énergie pour mourir correctement, cramponné à mon effort ; sinon je vais être capable de toute trahison, j'en suis sûr.

Avec dextérité il entr'ouvre mon trench, s'empare du Beretta qu'il envoie par-dessus bord. Il abat ses pattes sur mes épaules, me traîne dans la partie couverte de l'entrepont. Je me laisse haler, impuissant, jambes pendantes, conscient de l'insignifiance de mon poids.

Nous avons roulé tous deux sur le toboggan. Le creux a été profond. Sauvé par ma légèreté je m'accroche aux montants d'un banc ; le singe disparaît dans la nuit. Hébété je me dresse sur les genoux mais le voici qui surgit à quatre pattes. Il ne tient plus le revolver.

Nous le voyons en même temps, coincé à la base du bastingage, et nous plongeons ensemble, mais il a déjà franchi toute la largeur du pont.

L'acier bruni virevolte en tous sens, s'immobilise brièvement par intervalles, arme qui sauvera le gagnant de cette loterie, et nous la poursuivons dans un chassé-croisé incohérent. Je n'essaye plus de me relever ; je glisse sur les fesses ou tête en avant, cheveux dans les yeux, et le gorille fonce derrière moi. Les rafales me déportent brusquement ; je tente de feinter pour éviter d'être écrasé par ce bloc d'une densité meurtrière.

Les paquets de mer s'effondrent sur nous, m'aveuglent. Je ceinture le bastingage ; je ne sais plus où s'est niché le revolver ; narines obstruées par l'eau, clown d'angoisse, j'étouffe.

Je lâche la rambarde et repars sur le dos.

Une équerre luisante dérape devant mon nez. Je tends le bras. Trop tard.

Basculé par un changement d'inclinaison de la patinoire je m'enfonce à plat ventre dans l'obscurité. Le singe gigotant les pattes en l'air me dépasse et percute une cloison qui résonne. Mes pieds trouvent un appui et d'une détente je m'éloigne.

Le canon du revolver heurte mes doigts ; je serre ; il glisse et le cylindre de métal lubrifié par les embruns m'échappe.

Je hoquette ; poumons suffoquant, membres inertes, je me laisse plaquer en soufflant et crachant contre la porte au fond de l'entrepont. Le plancher oscille un peu moins.

Le gorille est debout, face à moi. Il recharge son arme en me surveillant, pattes écartées.

Dégoulinant, yeux écarquillés, je halète, incapable de crier ; d'ailleurs un hurlement serait vain, je n'entends même plus la tempête. Je ne pense pas. Simplement, qu'il en finisse, vite.

Le bateau pique brutalement mais l'autre, bien agrippé, chancelle à peine. D'un coup dans les côtes il me renvoie dans mon coin ; ma tête cogne contre la tôle mais je n'y prends pas garde : j'ai entrevu la silhouette de chasseresse qui se glissait au long de la paroi.

Il a presque fini de recharger son revolver. Je respire mieux, me ramasse. Je profite d'un nouveau coup de tangage, me précipite dans ses pattes. Il frappe contre la poitrine. Souffle coupé, plié en deux, je suis rejeté en arrière.

Peu importe ! Je l'ai empêché de se retourner.

Et sur le crâne du singe s'abat un anneau blafard qui s'immobilise à hauteur des tempes. Paralysé il ne sursaute pas. Les petits yeux brillants se dilatent, s'élargissent, grossissent démesurément, se bombent comme s'ils allaient sortir de leurs orbites en éclatant. Le revolver bascule lentement dans la patte. Au milieu du vacarme la tresse blanchâtre luit doucement d'un rayonnement pâle, encercle la tête sans violence, sans mouvement. Le gorille s'incline en avant et, dans une chute ralentie, s'affaisse.

Diana tient à bout de bras sa torsade d'argent.

Le roulis nous aide à balancer la masse noire par-dessus bord. Après mes glissades sur toboggan j'aimerais rentrer au sec mais Diana me pousse dans une zone d'ombre et me tend le revolver, un gros calibre. Elle hurle à mon oreille :

— Il y en a un autre.

La rage déferle, haine, hâte d'écraser les primates stupides et féroces.

La porte se rabat derrière un homme en gabardine beige, qui tente convulsivement de serrer un automatique dans une main gantée. Mais, agité de violents soubresauts, il chancelle, trébuche, et sur un fort coup de roulis lâche son point d'appui, bat des

bras et s'affale contre le bastingage, fouetté par les paquets d'embruns. Flasque, tout à son mal de mer, il nous tourne le dos et, à en juger par les secousses, vomit spasmodiquement.

J'hésite. J'attendais un combat, non une exécution grotesque.

Diana hausse les épaules. Une déchirure dans le ciel fait luire sa torsade. Mon bras droit décrit un large arc de cercle et la crosse du revolver frappe l'occiput. Au même instant Diana soulève l'homme par les pieds. Il plonge comme un sac.

Diana détache la torsade du poignet où elle l'avait enroulée et la remet à son cou.

3

Sur notre canapé un petit homme barbichu est assis, bien droit, kippa sur les cheveux argentés, rabbin au visage osseux et anguleux. Il se lève courtoisement à notre approche, insensible aux oscillations. Sa redingote grise, aussi impeccable qu'archaïque, n'a pas un pli. Diana s'installe face à lui dans un fauteuil solidement arrimé ; il se rassied en relevant avec soin les pans de sa redingote et débute cérémonieusement :

— Je suis bien heureux, Mademoiselle, que vous ayez pu ramener sain et sauf de cette affreuse tempête votre sympathique compagnon.

Il hoche la tête à plusieurs reprises.

— Sympathique mais bien imprudent, oui, bien imprudent.

Il se frotte les mains qu'il a belles et fines.

Diana le regarde et ses lèvres s'allongent en son sourire de statue archaïque :

— Votre démarche, Monsieur, m'intrigue toutefois quelque peu.

Le rabbin esquisse une mimique d'étonnement et, toujours se frottant les mains :

— Mais chère Mademoiselle, si vous permettez que je m'exprime avec une pareille familiarité, c'est tout simple, tout simple.

Il sourit paternellement.

— Sans doute Monsieur, au sein de votre propre cohérence, mais vous conviendrez que, pour qui ne s'y meut pas, il en puisse aller différemment.

— Vos paroles sont marquées par la vérité, Mademoiselle, et je me réjouis que vous joigniez la fermeté du jugement à la beauté du corps, car, ainsi que le dit le Prophète Isaïe…

Diana l'interrompt :

— Croyez-vous, Monsieur, qu'il soit indispensable de faire intervenir Isaïe ?

Le rabbin adopte une mine interloquée, lèvres entr'ouvertes, sourcils haussés.

— Indispensable, non ; mais utile… oui, utile.

Le jeu d'esquive se poursuit. Deux félins aux mouvements complices s'observent et se jaugent.

Enfin le rabbin, sur un ton d'excuse :

— Vous serez frappés par la simplicité des faits. Les éléments déchaînés troublaient ma réflexion sur les correspondances cachées et l'harmonie profonde de la création, tant la pensée est touchée par de misérables contingences. Je mis donc l'occasion à profit, afin de ne pas me perdre en vanités, pour exercer mes infimes facultés d'observation. C'est ainsi que, dans ce navire que pluie et tourmente ont privé de passagers, vous, Mademoiselle…

Il se tourne vers moi avec une légère inclinaison de menton :

— … et vous, Monsieur, m'avez frappé. Il était facile de constater que vous n'étiez pas mariés. Vos relations n'étaient pas non plus celles d'amoureux cherchant le romantisme d'une traversée nocturne. Vous ressembliez plutôt à deux associés, et les regards que vous, Monsieur, jetiez fréquemment sur ce sac dont vous ne sortiez rien, indiquaient qu'il s'y trouvait un contenu pour vous précieux.

» Quand je vous ai vu gagner le pont, j'ai pensé, veuillez pardonner la rudesse de mes propos, que vous aviez bien tort de plonger dans la furie des éléments alors qu'il était déjà si ardu de concentrer sa pensée dans le calme relatif de ce lieu couvert, et j'en ai déduit que cette hâte pouvait être signe de nervosité.

» Mais lorsque j'ai aperçu un autre passager, à la poche intérieure curieusement gonflée, se lever peu après et se diriger vers le même escalier, de façon toutefois à ne pouvoir être vu de Mademoiselle, il m'est apparu qu'il y avait plusieurs personnages nerveux sur ce bateau, et que la rencontre de deux créatures qui oublieraient que la grandeur de l'homme réside, non dans l'asservissement à l'orgueil générateur de fausseté, mais dans la pensée, pourrait conduire à la violence, qui est mauvaise car impie ; et je me suis résolu, en dépit de ma répugnance à m'immiscer dans les affaires d'autrui, à dire quelques mots à Mademoiselle. C'est tout et, comme vous pouvez en juger, c'est bien simple.

— Et vous m'avez prévenue de la présence d'un second individu de semblable acabit, en faisant mine de m'offrir des bonbons.

— Vous en pouviez désirer pour vous rafraîchir, commente le rabbin en se frottant les mains, mais je n'ai pas vu reparaître les deux autres passagers nerveux. Sans doute ont-ils préféré un lieu plus reposant.

— Sans doute, fait Diana en écho.

J'interviens :

— Mais pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

— Certainement, Monsieur, quoique je me permette de vous faire remarquer que moi-même…

Et, comme je vais me présenter, sous un faux nom naturellement…

— Mais non, je ne vous demande rien. J'ai agi de la sorte parce que j'aime la jeunesse et la beauté, surtout lorsque s'y ajoute l'intelligence.

L'éloge est destiné à Diana et je n'apprécie guère d'être ainsi oublié. Le rabbin sort d'un immense portefeuille une carte de visite.

— Voyez : Salomon Lévy. J'exerce le bien vieux métier de brocanteur à Pimlico, au *Lion de David* ; c'est le nom de ma modeste échoppe. Si vous avez quelque chose à vendre, acheter, échanger aussi, je serai toujours ravi de vous revoir.

— Ma foi, je vous avais pris pour un rabbin.

Le visage se plisse de satisfaction.

— Vous me faites là un beau compliment, cher Monsieur, mais je ne suis qu'un humble étudiant de la Thora et du Talmud.

Il se lève pour prendre congé.

— Vous avez pourtant, Monsieur, un masque qui évoque les Docteurs de l'Ancien Testament.

Lévy s'assombrit.

— Hélas, cher Monsieur, j'aimerais mériter cet hommage. En fait mes parents suivaient à Chester la doctrine de cet Essénien solaire que l'on nomme Jésus. J'ai pris le nom de Lévy par respect pour la Sainte Tribu, et eu grand mal à me faire accepter au sein du Peuple Élu. Mais est-il si surprenant que l'étude attentive de la Kabbale pendant des décennies modèle un visage ? Au revoir Mademoiselle, au revoir Monsieur. Je serai toujours heureux de vous revoir.

Il s'incline avec une courtoisie désuète et se retire discrètement.

Dans cette corne étaient gravées, rouges de sang, des runes de toute espèce, que je ne savais pas déchiffrer.
Saga des Völsungar.

V

1

C'est donc au fond de cette arrière-cour que je suis censé rencontrer Barber pour prendre contact avant l'échange des billets. Je suis trop engagé maintenant pour pouvoir reculer. D'ailleurs je ne le désire plus. Je me suis rendu compte que, professionnels ou non, les tueurs n'étaient pas invincibles et je ne suis pas disposé à leur céder. Et puis, je voudrais montrer à Diana que moi aussi je suis capable de combattre.

Dans ce quadrilatère poussiéreux aux murs uniformément gris j'examine les portes balafrées de graffitis qui donnent sur des escaliers peu engageants.

Une jeune frappe, mains sur les hanches, me regarde avec mépris. Il s'approche de moi, se poste bien en face, et crache délibérément. Le jet de salive gicle et s'écrase sur le pavage inégal, devant ma chaussure.

Le choix ne m'est plus laissé ; puisque la comédie est définitivement remisée, le contact réitéré avec la brutalité m'impose une conduite neuve. Mon poing, trajectoire tendue, vrillé en bout de course à la japonaise.

Le petit voyou s'appuie du dos et des mains écartées contre le plâtre écaillé du mur, yeux opacifiés de haine mal contenue.

Dans la cour tranchée par l'ombre, garde basse, je l'attends. Un peu de sang tache le coin de la lèvre gauche.

Il grommelle d'inaudibles injures et s'éloigne vers le porche sale qui donne sur la première cour en traînant insolemment les pieds.

J'ai presque atteint le premier étage de l'escalier crasseux quand des pas lourds descendent vers moi. Enfoncé dans l'encoignure je serre la crosse.

Il ne peut être périlleux, ce personnage corpulent des années édouardiennes, melon rejeté sur la nuque, qui s'approche, jouant de la main droite avec une courte canne à pommeau d'argent, tenant de la gauche une grosse montre de gousset dont la chaîne barre le gilet aux rayures grises. Le visage élastique, un peu couperosé, me regarde avec cordialité.

Un long cigare a remplacé la montre, échange si rapide qu'il me semble y avoir eu soudaine métamorphose.

Bookmaker, prestidigitateur, agent d'assurances, bateleur en tout cas, aux gestes fascinants pour un public ébahi.

Deux doigts potelés d'où la canne a disparu effleurent le bord du melon.

— Faites excuse, inspecteur, vous n'auriez pas du feu ?

Crispé, sans lâcher le revolver dans la poche du trench, je tends mon briquet à bout de bras ; l'accent me trahira si je parle.

Il se penche, pour faire des confidences ou subtiliser mon portefeuille, et ses bras entrecroisent des lignes et des courbes auxquelles la fumée du cigare assure une brève survie.

— Je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais depuis que vous avez perquisitionné hier chez M. Barber au deuxième étage il ne faut pas être bien malin pour deviner d'où viennent les gens étrangers à l'immeuble quand ils vous ressemblent.

Pérégrinations vaines puisque le but attendu s'est volatilisé. Il est superflu d'écouter son boniment quand il m'assure qu'il parlait de messieurs bien mis à l'air distingué et ne voulait pas me blesser. Il suffit qu'une chance bizarre m'ait évité le pire.

Un homme jeune, coiffé d'un feutre, monte rapidement l'escalier et nous croise. Il a gravi quelques marches quand mon interlocuteur se retourne et lui lance d'une voix sonore :

— Faites excuse, inspecteur.

L'autre pivote d'une masse, sourcils froncés.

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

— Neuf heures dix ; et qui vous a dit que je suis inspecteur ?

Le bateleur rayonne de candeur.

— Ce n'est pas une insulte, n'est-ce pas ?

Le policier va redescendre. Mal à l'aise j'allume une cigarette. Il se ravise et poursuit son ascension.

Le gilet gris se bombe.

Je suis des yeux l'inspecteur qui sonne chez Barber et disparaît dans l'appartement.

Escamoteur qui exécute ses tours pour le plaisir gratuit d'arracher à l'un le faux nez qu'il va plaquer sur le visage de l'autre, car rien ne m'assure qu'il me prend réellement pour un membre de la police, il fait sauter les apparences comme dés ou cartes et recompose un monde non moins factice dont il n'est pas dupe puisqu'il me signale que Barber, point d'arrivée pour moi, n'est en fait qu'un nouveau paravent, l'ombre d'une ombre.

— Je ne veux pas diminuer votre mérite, à vous autres dans la police, mais vous vous donnez un mal fou, avalez un sandwich quand vous en trouvez le temps, vous détraquez l'estomac, et pour quel résultat ? Vous ne pêchez que du goujon. Ce Barber, je ne sais pas ce qu'il trafiquait, mais je suis bien certain, moi

Hector Swain, que ce n'était qu'une couverture. Ceux qui sont derrière, on ne les connaît pas et jamais on ne met la main dessus. C'est la vie !

Son geste désabusé m'enveloppe de spirales d'azur.

— Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ? Au revoir inspecteur.

Mon portefeuille est toujours en place.

J'avance dans un monde dont je ne parviens pas à raccorder les fragments. Le rabbin cabaliste qui prétend être un converti, la vaste artère populeuse et cosmopolite aux confins de Soho, la première cour quadrangulaire fermée par des murs plats où s'atténuaient les bruits de la circulation, le porche crasseux et la deuxième cour silencieuse, plus petite, dans laquelle j'ai cogné sur le voyou, la porte du fond qui introduisait dans la pénombre de l'escalier… Et le bateleur dissolvant les formes d'un nuage de fumée que perçaient pourtant ses yeux d'un bleu trop porcelaine, innocents et fureteurs, qui donc est-il sinon incarnation inédite des irisations sans cesse recommencées, égarant une marche qui se voudrait droite ? Avatar prêt à s'évaporer pour laisser place à son successeur, que l'intervention se révèle bénéfique ou non.

Les dangers se concentrent. Le soleil qui éclaire Londres avec une violence inaccoutumée m'est certes le bienvenu après le déchaînement nocturne. Pourtant, dans la lumière bienfaisante qui découpe les formes, il me semble que se dissimulent des rayons acérés comme des harpons. Je ne crois plus dans les impressions premières et leurs évidences. En revanche je commence à prendre conscience de la férocité qui se cache dans le burlesque.

Il est nécessaire de conférer avec Diana. Et pourquoi ne se serait-elle pas évaporée elle aussi, ainsi que le sac de livres ?

2

Diana est au rendez-vous, en haut du grand perron à double volée qui conduit à la National Gallery. Elle ne regarde pas Trafalgar Square blanchi par le soleil et converse amicalement avec deux garçons dégingandés aux cheveux longs. Comment une fille à la silhouette aussi précise, jamais décoiffée, qu'on peindrait en accentuant tout naturellement les contours, apprécie-t-elle la fréquentation de ces individus hirsutes aux limites indéfinies, vagues de corps et d'esprit ?

Cependant elle est là et elle rit, accoudée à la rambarde de pierre. Elle me présente Tom et Cricket aussi confusément barbus l'un que l'autre, et m'entraîne à l'intérieur du musée en les quittant d'un geste désinvolte. C'est pourtant à cet univers de

formes en quête d'une harmonie dont chaque toile nous renvoie la présence qu'elle appartient, et la netteté de son profil hanta les Ferrarais.

Diana estime raisonnable ma proposition de nous rendre chez Lévy, après nous être arrêtés toutefois devant le Saint Georges accroché dans la salle voisine.

Elle s'immobilise devant le tableau, regard fixe, et reste immobile, longtemps, perdue dans la toile qui l'absorbe, au point que je ressens un certain malaise à voir ma partenaire au sang-froid jamais entamé ainsi fascinée. Je reconnais que du tableau se dégage une atmosphère étrange ; pourtant je crains que nous ne l'introduisions en fraude. Après tout il s'agit d'une anecdote assez simple, mythologique, toute christianisée qu'elle ait été. Georges de Cappadoce sauve une princesse du dragon qui doit la dévorer, comme Persée avait sauvé Andromède. Après la victoire la princesse conduit le dragon domestiqué avec sa ceinture et les deux moments sont montrés sur le même tableau, ainsi qu'il était courant.

Diana m'a écouté la bouche plissée par un léger sourire.

— Vous récitez convenablement votre leçon… Ne faites donc pas cette grimace. Essayez plutôt d'inverser l'itinéraire et de ne plus partir du beau chevalier à l'armure éclatante.

Elle poursuit sur ce ton que je lui connais, une inflexion qui n'est pas magistrale, non, qui simplement se veut lucide, de la même façon qu'elle envisageait nos problèmes d'itinéraire. Madame Sésostris parle ainsi quand elle n'est pas en présence de ses consultants.

— Regardez le croissant lunaire, en haut à droite, mince, acéré ; glissez au long d'un rayon oblique imaginaire, vous rejoignez la princesse dont le profil pâle et précis présente la même netteté que l'astre. Elle est réplique sur terre des forces lunaires et, comme telle, nocturne et humide. Il est bien naturel qu'elle règne sur l'étang, au fond de la caverne d'où a surgi le dragon, et qu'elle ait maîtrise sur le dragon lui-même. D'ailleurs elle le tient en laisse avec sa propre ceinture. Elle le conduit là où Georges de Cappadoce pourra l'affronter. Maintenant considérez Georges. Le chevalier sort d'un tourbillon de forces obscures qui matérialisent son désarroi intérieur. L'éclat de son armure et la blancheur de son destrier ne sont qu'apparences, éclats de surface ; elles incarnent ce qu'il voudrait devenir. Mais pour cela il lui faut vaincre le dragon difforme de sa propre difformité. La princesse le lui offre et, comme elle sait que les forces du chevalier ne vaincront pas sans aide, elle protège le jeune homme et tient le dragon en laisse.

J'ai l'impression ambiguë de la connaître depuis très longtemps et de ne jamais devoir la rejoindre, aussi hermétique et impassible que la princesse qui mène secrètement le jeu.

3

Pimlico. Une rue interminable aux maisons basses sous les énormes parallélépipèdes blancs des ensembles neufs. Plusieurs brocanteurs dont le bric-à-brac déborde sur le trottoir. C'est gris, neutre, calme, bras mort à l'écart du fleuve londonien. Le taxi nous dépose devant une vitrine vieillotte encombrée de petits objets accumulés sans ordre : pendulettes, bougeoirs en laiton, porcelaines japonaises de bazar, Jerseys dépareillés, Wedgwood de la mauvaise époque, et, comme toujours en Angleterre, de l'argenterie de tout style et de toute nature. Sur une enseigne défraîchie un David très médiéval caresse la crinière d'un lion placide. Nous poussons la porte délavée en faisant sonner une batterie de clochettes.

Personne dans la boutique.

Nous ouvrons une porte à droite. Un immense soleil rayonnant en bois doré, pièce d'apparat telle qu'on les aimait au temps de Louis XIV, est suspendu au plafond mais tombe si bas qu'il nous faut contourner ce signal indicateur d'une direction incertaine. Si telle est la cohérence solaire, elle dépasse mon entendement.

Un mur de baromètres accrochés à des bahuts empilés sur des tables entre les pieds desquels s'entassent de grands thermomètres muraux au mercure comme on les fabriquait au XIX^e^ siècle, nous barre le chemin. Nous n'attendions pas, faisant suite à l'exiguïté de la façade qui suggérait une boutique petite, sorte d'antre pour marchand de couleurs des temps jadis, aux rayonnages méticuleusement remplis encerclant un volume réduit limité vers le haut par des têtes d'O'Cedar, un espace aussi vaste et surtout coupé dès l'abord par cette muraille aux éléments complexes imbriqués les uns dans les autres, pas impeccablement car chacun donne l'impression qu'il suffirait de le pousser avec quelque énergie pour provoquer un cataclysme général ; impression erronée au demeurant puisque c'est précisément cette imprécision dans l'entassement qui confère à chaque rouage une autonomie suffisante pour se déplacer à l'intérieur de sa bulle sans mettre en péril l'échafaudage tout entier. Derrière cet écran inattendu nous ne pouvons deviner jusqu'où s'étend la boutique, peut-être tout de suite arrêtée par l'enclos des murs, peut-être indéfiniment prolongée sur des arrière-cours qui se perdent dans de lointaines remises.

Par-delà rien ne s'éclaire et ce sont empilements branlants et sonores de seaux à charbon, ces structures de cuivre curieusement semblables aux casques d'une chevalerie rêvée qui coiffaient César ou Alexandre sur les panneaux Renaissance, mais inversés et transformés en objets utiles par le mercantilisme victorien ; résistant pourtant à cette dégradation par métamor-

phose en cavités vénusiennes ; ils se dressent en trophées dont les courbures sensuelles reflètent encore, par places, la pâle lumière qui s'infiltre jusqu'ici. Ce sont colonnes dangereuses autour desquelles il convient d'évoluer avec grande prudence car elles s'inclinent au sommet et pourraient bien s'abattre en lourd tintamarre sur la tête de l'imprudent qui les frôlerait, englouti sous un excès de casques protecteurs. Bosquet difficile à traverser qui allume le désir d'en savoir davantage sur cet entrepôt dans lequel nous avons pénétré, par erreur sans doute, la boutique proprement dite s'ouvrant probablement sur une porte voisine que nous n'avons pas remarquée. Le métal creux fait écho à nos pas discrets et nos murmures étouffés lorsque nous essayons de situer nos positions respectives car, ayant emprunté des allées différentes, nous ne nous voyons plus et les sons se réverbèrent et s'enfoncent dans le creux des seaux où ils se mettent à tournoyer avec la matité d'ailes de chauves-souris, de sorte que les couloirs sont tapissés de lignes sonores qui rendent malaisée l'identification de l'origine des appels.

Des vitrines bourrées d'argenterie de toute époque, dans un espace relativement aéré, cèdent soudain la place à des amas beaucoup plus compacts, fers de toute nature, noircis ou rouillés, enseignes, chenets, serrures, d'où pendent, redoutables, des mousquets et des sabres qui ne sont pas tous protégés par leurs fourreaux. Une paire de pistolets d'arçon se balance à hauteur de mon front et je suis contraint de me baisser ; d'autres instruments contondants, tout aussi chers à Mars, leur succèdent de plus en plus bas, au point que je vais bientôt devoir ramper pour continuer ma progression. Ces masses de ferraille effacent les bruits qu'elles absorbent autant que la lumière maintenant très faible et Diana n'est même plus audible. J'avance de côté pour éviter les hérissements inquiétants qui pointent de partout. Des animaux fantastiques, griffons aux langues tendues en flammes bifides, se font face d'un bloc à l'autre, laissant un si faible intervalle entre les pointes de leurs dards que chaque pas pose un problème tactique. Au coin d'un empilement de suspensions je bute sur la fille qui époussette avec désinvolture de son plumeau archaïque cet agrégat impossible à nettoyer et je l'enserre d'un bras tandis que mon autre main plonge dans le décolleté de son chandail pour écraser les seins fermement tendus ; elle rit en renversant la tête, et son cou, jugulaire saillante, s'allonge sous le menton, rejeté vers les dragons qui ornent de vieilles armes indéfinissables. Lâchant la taille je soulève la courte jupe sous laquelle s'embroussaille une toison épaisse. Par malheur il n'est pas de surface plane suffisante pour l'étendre sur le sol et les tranchants des parois m'interdisent de l'y appuyer ; je la pousse vers l'issue des concrétions ferrugineuses mais, au moment où l'air parcouru de reflets d'étain afflue, elle a disparu dans une

venelle latérale que ma hâte n'avait pas remarquée.

Il ne sert à rien de revenir en arrière, d'autant moins que, pardessus les pichets aux formes saugrenues d'alambics ou de tiares, j'aperçois de nouveau le visage de Diana et sa main qui me lance un signe de reconnaissance. Les coupes d'étain et les écuelles se multiplient autour de mes pieds que je pose avec grand soin pour ne pas écraser ces objets que je sais faciles à plier ; ils sont ternis, oxydés, et leur teinte qui m'avait d'abord frappé quand j'étais sorti du magma de ferraille me paraît maintenant ambiguë, affleurement d'une épaisseur ignorée, prélude naturel à la galerie de ludions qui emplissent des étagères sans nombre.

J'ai perdu de vue Diana qui a emprunté une autre allée car les casiers s'élevant jusqu'au plafond bas ne laissent entre eux que d'étroits passages ; et voici que celui que j'ai suivi débouche sur un cul-de-sac, nouvelles étagères où me font face des homoncules qui montent et descendent indéfiniment dans un liquide épais. Ils me regardent de leurs yeux immenses, et les prunelles démesurées dans leurs faces ridées de vieillards me fixent, braquées depuis les hauteurs ou issues des étages inférieurs ; je ne peux les refuser sur-le-champ car la voie est trop étroite pour me permettre de me retourner et je dois m'enfuir à reculons, sans excès de précipitation pourtant car je crains de les bousculer, les basculer, et les voir alors s'échapper de la fiole de verre qui les tient prisonniers, rampantes évolutions de larves plombées aux mouvements indécis. Dans l'autre allée leur succèdent des masques bizarres que la malléabilité du plomb modifie à chaque instant suivant leur ascension ou leur plongée. Aucun n'est identifiable. Les paupières s'étirent sur des yeux vite résorbés pour reparaître ailleurs, plasticité inquiétante lourde de tous les possibles que je sens prête à échapper aux prisons pour se répandre au hasard de sa pesante viscosité chaotique et que seul un alchimiste saurait transmuter en or. Ma démarche en est ralentie tant cette vie inconnue offre de curiosités, et je m'attarde, quand la voix claire de Diana, toute proche, m'arrache aux engluements et aux envoûtements. En quelques pas j'émerge auprès d'elle, devant le cagibi vitré éclairé par une fenêtre qui donne sans doute sur une arrière-cour. Elle me sourit et me lance une plaisanterie :

— Alors, cosmonaute d'occasion, votre excursion interplanétaire s'est-elle bien déroulée ?

Un grand jeune homme mince, nez retroussé, visage de ouistiti sort du cagibi ; il s'approche en souriant, l'œil vif.

Il est désolé que nous ayons dû frayer notre chemin à travers l'entrepôt, d'autant plus que, en raison d'arrivages récents, il n'a pas eu le loisir de répartir le bric-à-brac dans les remises. Il poursuit avec un accent cockney prononcé :

— Il y a de quoi s'y perdre. Mais à toute chose malheur est bon, et vous avez pu constater que ce n'est pas le choix qui manque chez nous ; et à des prix défiant toute concurrence, ce qui ne gâte rien.

Il se tourne vers Diana en arborant un sourire commercial.

— Alors, Madame, avez-vous trouvé quelque chose qui vous plaise ?

Dans son anglais impeccable et sans accent, Diana lui explique que nous désirions voir M. Lévy en personne. Lui s'appelle Katz, Mercurio Katz pour nous servir ; M. Lévy lui fait pleine confiance et nous pouvons traiter avec lui comme avec Lévy ; de toute façon il se chargera de transmettre ; pour l'instant son patron est en province ; une des nécessités de la profession, il faut constamment se dédoubler, l'un gardant le magasin, l'autre courant ventes et rabatteurs ; ils s'en chargent à tour de rôle. Mais puisque décidément nous tenons à rencontrer M. Lévy, il nous suffira de revenir demain. M. Lévy rentrera dans la nuit et il sera certainement très content de nous revoir puisque nous semblons le connaître. Mais que cela ne nous empêche pas de jeter un coup d'œil sur les jolies choses dans le magasin, sans aucun engagement de notre part, cela va de soi. D'ailleurs il nous faut bien retourner par-là ; nous n'allons pas nous lancer à nouveau dans le dédale de l'entrepôt, avec toutes ses ferrailles coupantes qui ne sont même pas correctement rangées ; il n'a pas de goût pour la ferraille, mais les clients en demandent. Encore une nécessité du métier… Alors c'est entendu, nous n'avons qu'à revenir demain matin pour voir M. Lévy.

Brutalement le sourire jovial s'efface et, me fixant avec intensité :

— M. Lévy est d'un grand secours dans les affaires délicates.

L'accent cockney s'est singulièrement atténué. La cordialité commerciale et l'accent reviennent tout aussi subitement pour nous souhaiter une bonne journée en nous ouvrant la porte. D'ailleurs comment la journée ne serait-elle pas bonne en compagnie d'une aussi jolie femme que Madame ?

Tom est seul pour nous recevoir dans l'immense appartement au-dessus du parc. Marginaux peut-être mais appuyés sur une solide fortune familiale. Partout des coussins, des divans, des disques qui traînent, des cendriers pleins sur la moquette, des revues éparses.

Il bégaie légèrement et sa chemise rouge ne le virilise pas. Obligé de s'absenter, il reviendra en fin d'après-midi, ou demain, il n'est pas sûr ; nous n'avons qu'à fouiller dans la cuisine pour trouver des boîtes de conserve ; il doit y en avoir ; c'est ce que laisse présumer un geste imprécis ; ou écouter des disques, ou dormir, ou faire l'amour…

VIRGO

La matière est notre miroir énergétique.
Gaston BACHELARD.

Diana raconte…

1

Mes parents se tuèrent dans un accident d'automobile avant d'avoir pu m'imposer plus qu'une teinture de sottise. J'ignore comment mon grand-père maternel s'y prit pour que lui fût confiée mon éducation. Il avait conservé beaucoup d'amis influents. Toujours est-il qu'un matin des tantes qui faisaient mine de l'ignorer me remirent à ce petit homme vif, en me rappelant qu'il me faudrait suivre les bons principes inculqués par ma famille et ma gouvernante ; et il m'emmena dans sa Lamborghini gris perle décapotée jusqu'à son hôtel particulier en Avignon.

Un matin mon grand-père me convoqua. Assis derrière son bureau rocaille il fumait la pipe ; il me fit asseoir face à lui et m'expliqua gravement, comme s'il s'adressait à un adulte, qu'avant de s'occuper de moi il lui fallait s'assurer définitivement que j'étais digne de son intérêt. Il me donna un problème à résoudre. Le voici :

Deux voleurs descendent dans une maison par deux cheminées différentes et se retrouvent dans la même pièce ; le visage de l'un est propre, celui de l'autre sali de suie. Y en a-t-il un qui se lavera et, dans ce cas, lequel ?

Il refusa que je réponde sur-le-champ. Le soir, j'attendis à la porte du bureau. Quand mon grand-père arriva, agile et souriant, je récitai en tremblant :

— Celui qui est propre ira se laver parce qu'il croit être sale comme l'autre qu'il voit devant lui.

Il déboucha un flacon de cristal taillé, se versa un verre de porto qu'il leva en me regardant et dit :

— Désormais tu t'appelleras Diana et nous ferons quelque chose de toi.

Il but le verre. Je ne comprenais pas très bien. Puis, avec une gravité ironique :

— Mais il te faut encore faire des progrès car, dis-moi, Diana, quand verras-tu un homme descendre par une cheminée sans se salir le visage ? Réfléchis sur ce point.

Ainsi commença mon éducation.

Je m'étais fabriqué un rituel. Chaque jour j'avançais en soulevant peu la pointe du pied sur le parquet marqueté de façon que se taise l'enfilade des salons et j'y longeais de hautes vitrines où reposaient, rangés méticuleusement, des objets qui m'étaient alors inconnus, rassurants volumes géométriques ou branchages squelettiformes dont les maigres déchiquetures m'indisposaient.

Les vastes pièces aux plafonds caissonnés ou moulurés ainsi qu'il était d'usage au XVIII^e^ siècle se succédaient de telle sorte que l'axe de chacune d'elles formait un angle de trente degrés avec celui de la précédente, l'ensemble constituant un dodécagone régulier qui ceinturait le grand escalier central.

Face aux vitrines, de hautes portes-fenêtres s'ouvraient sur les couronnes des arbres ; la surface parquetée donnait l'impression du vide, si peu la meublaient le guéridon en son centre et les deux chaises disposées selon des places variables.

Quotidiennement je répétais ce mouvement cyclique et les formes derrière les vitres me devenaient peu à peu familières, êtres bizarres reconnus à force de les côtoyer, dont il m'arrivait de pressentir le caractère paisible ou arrogant, sans être capable d'en définir les particularités.

Chaque pièce révélait un autre monde, dont la fixité imposée par le retrait sur les étagères contenait des forces de changement qui filtraient le soir quand les cristaux taillés des grands lustres animaient les choses de pans d'ombre d'où surgissaient leurs facettes lumineuses.

En dépit des fiches explicatives et du classement consciencieux ce n'était pas une collection telle qu'on a coutume de la concevoir actuellement. Les rubriques qui présidaient à l'organisation générale ne correspondaient à aucune branche de nos sciences : les objets étaient disposés suivant des affinités peu perceptibles, à la manière de ces cabinets de curiosités que Rodolphe II appréciait tant. La dernière salle donnant sur le palier d'entrée par une porte dont l'ingénieux mécanisme empêchait qu'on l'ouvrît de l'extérieur, j'étais contrainte de suivre régulièrement le même itinéraire.

Cette errance répétitive dura longtemps et acquit assez tôt un rythme qui me semblait naturel. Un matin, à la fin de mon périple, je trouvai mon grand-père sur le palier, fumant sa pipe. Il me regarda en souriant :

— Ainsi tu as terminé ton parcours quotidien du Zodiaque.

Interloquée je me tus, ignorante de ce qu'était le Zodiaque. Il entreprit patiemment de m'expliquer que les humains, pour tenter d'ordonner l'Univers, avaient divisé le ciel en douze secteurs qui rythment l'espace et le temps ; et que les objets dans chacune des pièces correspondaient à un signe tout en respectant le déroulement de l'ensemble.

Je lui demandai la raison de ce jeu ici en Avignon. Il me répondit gravement :

— Pour capter un reflet de l'universel. Un microcosme dans le macrocosme.

Et devant ma mine ahurie :

— Plus tard tu comprendras le sens de ces termes rébarbatifs. Il suffit que tu te sois familiarisée avec un ordre plus ample que celui de notre quotidien, la présence du ciel sur la terre.

Et, pour lui-même, il ajouta :

— Ou mieux, leur interférence.

Là-dessus il prit personnellement mon éducation en main et m'enseigna la balistique, la criminologie et les arts martiaux.

2

Les feuilles tombaient sur l'humus des forêts granitiques et leur teinte sourde se diffusait dans les sous-bois brumeux. Je marchais en silence, une cartouche de huit pour la bécasse, une de quatre pour le poil, dans les deux canons juxtaposés de mon vieux fusil à chiens apparents. Je préfère ce modèle, depuis bien longtemps abandonné au profit des hammerless puis des fusils à répétition, non par refus des techniques modernes, simplement parce qu'il permet d'encadrer le gibier entre les deux chiens pour tirer à l'épaulé. Le risque d'accident par accrochage dans rameaux ou broussailles est affaire d'apprenti.

Je tirais peu et vite. Le sang aveugle ceux qui, rassemblés pour s'assouvir en dérisoires massacres collectifs, sont aiguillonnés par le délire de tuer et ne retrouvent qu'eux-mêmes. Les branches grises et noires m'humectaient le visage ; le brouillard dans les bas-fonds dressait des masses énormes aux structures dilatées et j'allais doucement sans que craquent les brindilles sous les semelles de mes bottes. Le parfum lourd des champignons m'enveloppait du poids de la terre et, quand s'assombrissait la grisaille, je suivais le courant dont l'éclat noirâtre se coupait de ressacs d'écume, pour regagner la maison basse encore paysanne.

Hors des bois se dessinaient les nervures des haies vives et, dans le ciel du soir, s'envolaient les bandes d'étourneaux.

Patiemment je guettais les animaux que tout bruit insolite inquiète, apprenant à relever leurs traces et suivre leurs sentes. Marcher lentement au long d'une haie, œil en attente et pensée disponible, est préliminaire obligé à la connaissance des secrets. Sans doute faut-il tuer pour entrer en ce monde. Les bêtes sauvages, pour amicales qu'elles soient, vivent dans un univers où vie et mort sont facettes d'une réalité unique. Encore faut-il tuer avec discernement, et le sentimentalisme de vos safaris photo-

graphiques est aussi vain que les battues présidentielles.

Bien souvent je me suis agacée à entendre des hommes intelligents s'étonner sarcastiquement que je puisse protéger, soigner les animaux, et aussi les abattre. Je ne répondais pas. Leur logique était imperméable aux ruissellements des forêts.

Je partais seule ou, pour la plume, accompagnée d'un setter irlandais dont j'aimais le flair et l'indépendance. Mon grand-père, tireur excellent, était trop vif. Son esprit, constamment en alerte, remarquait, déduisait, concluait, toujours à propos mais sans laisser le temps à sa pensée de flotter dans l'imprécision végétale. L'orgueil de porter une casquette avait fait perdre au garde-chasse, convenable technicien, le sens du monde caché.

Mon grand-père ne faisait que de brèves incursions dans le pays de granit où je séjournais souvent jusqu'à l'hiver.

J'éprouve peu d'intérêt pour les humains, bien que leur prolifération me touche comme celle des lapins ; obscure obéissance aux desseins de l'espèce dont ils se prétendent si volontiers et si vaniteusement libérés. Mais je n'aime que ceux qui savent errer dans les bois et sur les lacs, ceux qui n'ont d'autre choix que se retirer s'ils refusent d'alimenter la gestation, le travail ou la gloire.

Aussi ne suis-je guère sensible aux courses de taureaux et aux pitreries des matadors. Leur habit de lumière, les hurlements de la foule sur les gradins, la pompe artificielle, sont à mon sens pittoresque clinquant tourné vers l'extérieur, où la mort se fait cérémonial somptueux conçu pour provoquer l'adulation du héros, communion expansive dans l'éclat du visible, abandon de soi au profit de la mise en scène.

À la lisière des prés une très vieille femme s'abritait dans le chêne creux pour surveiller ses chèvres ; vêtue de noir, elle se confondait avec l'obscurité, et il fallait s'approcher jusqu'au tronc pour distinguer cette forme immobile et refermée.

Elle me disait la geste des hameaux perdus et les fibres dures amplifiaient la voix cassée qui avait acquis la tonalité des bêlements de ses chèvres. Elle parlait de la lutte héroïque qui opposa jadis le forgeron et le puisatier, deux hommes d'une force étonnante, l'un grand et maigre qui ne se séparait jamais de son tablier de cuir, l'autre si gros qu'on l'aurait dit obèse, ce que démentait sa remarquable agilité. Elle disait comment ils s'évitaient et comment, un matin, sur la place de l'église, ils s'affrontèrent en un combat sans merci, en dépit des objurgations du curé dont les appels affolés se perdaient au milieu de l'excitation villageoise, mais dont ils sortirent paradoxalement réconciliés. La terre avait tout absorbé de ce passé légendaire et ses arrière-petits-enfants qui habitaient la ville se moquaient des souvenirs

d'une époque pauvre et brutale.

La terre avait tout absorbé, et la vieille femme aimait s'enfoncer dans l'arbre si vieux que ses racines pénétraient le monde souterrain et que j'en vins à le considérer comme une cheminée de volcan d'où pouvaient encore jaillir des pierres éruptives emmaillotées d'un filet de nervures cryptiques.

3

À la corne du bois il m'advint de rencontrer deux filles que j'aimai aussitôt pour leur beauté ambiguë d'adolescents, leurs longues jambes rapides et leur grande incertitude. Je leur ouvris les horizons dont elles rêvaient confusément, et elles se jetèrent avec bonheur dans la liberté des petits matins mauves quand l'herbe scintillante s'incline encore dans le sens où l'ont couchée les passages nocturnes.

Elles découvrirent aussi, et j'appris avec elles, les plaisirs de l'amour et la détente de la volupté. La veulerie dominatrice des mâles m'ennuyait.

J'aimais pourtant changer les hommes en bêtes ; je regrette seulement que la métamorphose soit d'ordinaire de courte durée, car l'expérience est belle. Un personnage indécis, mal à l'aise, troublé d'aspirations contradictoires, se modifie à vue d'œil, et voici qu'il s'ennoblit, aisance retrouvée, félin aux allures déliées ou mouton sacrificiel ; pourceau même, indifférent aux malédictions que la société des hommes a jetées sur la fange. Il a déposé le fardeau de son gros cerveau, trop pesant boulet de galérien qui faisait tituber sa démarche ; lui-même enfin, il avance et l'éclat opaque de ses yeux reflète les émotions élémentaires de la peur, de la victoire ou de la faim.

Il en est qui résistent et, dans un bel orgueil, tentent d'allier à l'eau le feu et le roc ; solitaires que j'aime plus encore mais ne rencontre que trop rarement.

Mon grand-père, quand je lui amenai mes petites amies, poussa la délicatesse jusqu'à ne pas leur faire de propositions galantes, lui qui séduisait chacun lorsqu'il le désirait. C'était un petit barbichu toujours en mouvement sans jamais paraître pressé, et des poches de ses grosses vestes en tweed il sortait des pantins polonais, des colliers de perles roses, des serpents chinois, des fume-cigarettes de jade, mille objets surprenants et enchanteurs. En dépit de son âge, de son expérience et de ses capacités de réflexion, il avait conservé les vertus de la jeunesse et je l'ai toujours connu entouré d'une constellation de jolies femmes qui n'étaient pas même vénales.

Il avait été médecin. Un caducée en aluminium monté sur un cube de jaspe dressait sur son bureau l'enlacement des deux serpents autour de l'axe fixe. Contraint de se retirer pour une affaire d'avortement à une époque où on ne badinait pas avec cette question, il était devenu, par curiosité de criminologue, médecin personnel et clandestin de plusieurs truands d'importance, chez lesquels je l'accompagnais généralement car il tenait les exercices pratiques pour nécessaires ; j'acquis ainsi fort tôt une bonne connaissance de ces milieux dont la respectabilité pointilleuse ne me plut guère.

Il tenta sans doute une expérience prématurée dans le laboratoire qu'il s'était fait installer au sous-sol, et l'hôtel particulier fut en partie pulvérisé. Le reste flamba et mon grand-père, dont on ne put même identifier le corps, alla promener son esprit infatigable dans d'autres sphères. Je fus triste et ne pleurai point car la fin d'un homme qui a réussi sa vie n'accable pas.

L'assurance ne versa rien ; les titres brûlèrent dans le coffre et j'abandonnai la majeure partie des sommes restantes à sa femme dont il était depuis longtemps séparé et à sa fille survivante qu'il tenait pour une dinde. Il me suffisait qu'il m'ait révélée à moi-même au lieu de m'étouffer.

Un de ses amis, eurasien de grande culture, me téléphona de Macao, où il possédait nombre de tripots, pour me demander ce que je désirais. Je ne voulais rien. Il me fit néanmoins parvenir une très belle émeraude.

Je me suis installée dans la vieille maison que vous connaissez et que j'affectionnais assez pour y avoir transporté livres choisis et armes familières. De temps à autre j'enfourche ma Guzzi et m'en vais à l'aventure. Mais j'aime la pureté de ce pays désert et nu dont les pentes se couvrent soudain d'épaisses forêts de châtaigniers.

DEUXIÈME SPIRALE

Ah ! qu'il est lent, ah ! comme il se traîne
Le Temps, l'horrible limaçon.

Heinrich HEINE.

I

1

J'erre à travers les pièces au rythme des blues, et les irruptions des trompettes, de porte ouverte en autre porte ouverte, introduisent une déchirure à travers l'éclairage tamisé. L'air s'embrume de la fumée des cigarettes dont les rubans s'enroulent autour des abat-jour ou flottent dans le faisceau des spots. Pourtant par les fenêtres la finesse de la nuit pénètre ces lieux avachis et m'entoure de légèreté aérienne. Ce ne sont pas les couples enlacés en silence dans l'ombre des divans ou contre des coussins épars sur la moquette qui me gênent. Je connais de trop longue date ces soirées qui s'étirent jusqu'à l'aube en affaissement complice pour en être encore affecté. Peut-être même y pourrais-je trouver du plaisir si… Je bute contre ce conditionnel et les flaques de lumière sur les pelouses du parc ne montent pas à mon aide.

Les jalons plantés en signe de reconnaissance, bornages provisoires sans doute mais rassurants au regard, ont été subrepticement recouverts par la submersion d'eaux immobiles, sans couleur de catastrophe, sans dérive arracheuse. Au-dessous de moi s'étend cette nappe uniforme, grise et neutre, dont les contours débordent l'horizon. L'Anatolie qui hantait mon souvenir s'est dissoute dans cette indistinction.

En position d'équilibre, j'attends l'influx qui me poussera dans une direction ignorée. Le sol qui me fut familier s'est dérobé tandis que mon attention se fixait ailleurs ou bien que je dormais. Vide et sans attaches j'erre à travers ces pièces qui pourraient être dépeuplées.

J'ai dû franchir quelque chose et ne sais quoi, ascension insidieuse et ouatée ; le coup d'œil quand je me retourne m'offre un paysage inconnu d'où sont absentes les marques d'un passé discernable.

J'y suis seul. Diana s'est éclipsée dans une chambre en compagnie d'un de ces êtres falots dont elle aime à s'entourer et il l'a suivie de son pas traînard, dos voûté, guitare à la main.

Quatre heures. La nuit s'adoucit d'une brume à peine devinée. Quand blanchira le jour une aube nouvelle éveillera de nouveaux courants qui m'entraîneront, à moins qu'ils ne m'abandonnent au creux de la zone sans remous où j'erre sur place.

Nulle part.

Blond aux yeux délavés, appuyé contre un mur, il fixe son verre de gin.

— *In vino veritas.* Kierkegaard voyait juste, et la vérité n'est pas réjouissante.

Il s'exprime avec l'accent de Cambridge qui saute sans cesse des graves aux aigus.

— Je suis mort.

Il est possible en effet que nous soyons morts, sans nous en apercevoir, inaccoutumés à la vacuité de ce nouvel état privé de brises matinales. Le ciel pâlira-t-il jamais ou sommes-nous appelés à léviter dans ce crépuscule annonciateur de quelque chose qui ne viendra pas ?

Je m'égare à me complaire dans l'évocation de cette Fin du Monde silencieuse… Ses divagations d'ivrogne occasionnel finissent par m'arracher au cauchemar qui ne me troublait même pas :

— Nous sommes tous morts à l'Université ; des charançons blafards qui s'alimentent de papiers et de formules ; quand nous engraissons nous devenons de plus en plus blancs, comme les vers. Connaissez-vous le poème que Seymour-Smith nous a consacré ? Nous essayons de faire croire que nous vivons.

Il regarde le fond de son verre et ses cheveux filasse lui retombent dans les yeux.

— Nous vivons sur les cadavres de ceux qui ont vécu ; nous les disséquons ; à l'occasion nous les embaumons, et nous prétendons les interpréter et même les faire vivre.

Il rit, probablement avec amertume, mais son rire se transforme en hoquet ; il étouffe, pleure, tente de reprendre son souffle, se cramponne à mon bras.

— Je vais vous confier un secret : quoi que nous touchions, nous le stérilisons.

Une voix narquoise s'interpose :

— Beau secret, il est éventé depuis longtemps.

Sab est immense, roux, barbu et débraillé. Son visage se contorsionne. Il empoigne le professeur par sa cravate, le soulève ; l'autre se violace.

— Va donc te coucher. Pour un mort ce que tu peux être bavard !

— Parler c'est notre façon de faire croire que nous vivons, proteste faiblement l'universitaire masochiste à demi étranglé.

Sab, chemise rouge ouverte sur sa poitrine velue éclate d'un rire énorme qui secoue son thorax, et le lâche. L'intellectuel s'affale sur un sofa.

Je les laisse à leur comédie. À chacun la sienne.

— Vous lisez *Tess.*

Je sursaute sous le coup de cette voix rauque et accusatrice, et me retourne face à un masque d'ombre jailli d'un fourreau noir. Le maquillage outrancier creuse les orbites en concavités obscures. Seules émergent des pommettes livides et un vaste front auréolé d'un plumage de corbeau.

Je n'ai nulle raison de nier que je viens de tirer le roman de Hardy d'un rayon de bibliothèque. La silhouette de nuit s'écarte, franchissant avec indifférence deux corps probablement en train de faire l'amour dans les ténèbres inférieures. Je la suis.

Elle reprend, d'une voix émouvante et usée :

— Le Président des Immortels avait fini de jouer avec Tess. Il en aura bientôt fini avec moi aussi.

Dans l'angle sombre où elle s'est retirée il m'est impossible de distinguer les traits de son visage, mais j'en devine l'extrême émaciation.

— Tess a eu le privilège de passer sa dernière nuit de liberté sur une pierre sacrificielle. Elle a dû comprendre quelque chose que Hardy ne dit pas, dans son sommeil peut-être.

La voix se fait étrangement heurtée.

— Il faut qu'elle ait compris quelque chose ; il ne peut en être autrement. Croyez-vous qu'ils m'accorderont de finir sur un autel ?

J'ignore de quoi elle parle et j'hésite à l'accompagner dans son délire.

— Qui ?

Elle s'ébroue avec agacement.

— Les Supérieurs Inconnus, vous le savez très bien ; alors pourquoi me poser la question ?

Elle n'attend pas de réponse.

— Je me demande parfois si je n'ai pas eu tort de les écouter, j'ai peur d'être tombée dans un piège. De toute façon il est trop tard.

L'immense lassitude qui sourd des derniers mots me touche. Mais que faire sinon attendre ?

— J'ai voulu jouer mon rôle dans le Grand Jeu et sortir du troupeau en écoutant leurs propositions.

Le ton se gonfle de passion.

Rêve qui m'était familier : partir sur les chemins sans balises, en quête d'aventure ; ignorant que l'aventure n'existe pas et que l'inattendu se joue d'un fantoche apeuré devant des forces inconnues et mortelles.

Je voudrais lui tendre une main secourable, mais que puis-je ? Je ne sais rien de son univers où je flaire une magie frelatée.

Elle parle très bas maintenant.

— J'ai peur de m'être trompée.

La longue silhouette fut sans doute belle, mais la maigreur a tout décharné et les tendons du cou saillent en cordons. Le corps entier s'est réfugié dans les yeux qui éclatent d'un noir hypnotique.

La voix est devenue inaudible. Ce n'est plus qu'à elle-même et ses fantômes qu'elle parle.

Spectateur impuissant d'un théâtre peut-être tragique, je reste sur place, bras ballants.

Un homme de haute taille aux cheveux argentés la prend doucement par le bras.

— Venez mon petit ; il est tard et vous avez besoin de votre piqûre.

Le ton est calme, persuasif, médical. Elle se cabre et lui fait face. Je n'en connais pas mieux le visage creusé de nuit.

Il insiste, sans agacement, si bas que je ne comprends pas ses paroles. À mesure qu'il parle elle se laisse aller, appuie sa tête sur son épaule. Il l'emmène, se retourne un instant vers moi :

— Ne prenez pas garde à ce pénible incident. Madame est dans un état de grande fatigue nerveuse et je n'aurais pas dû la perdre de vue.

Ils disparaissent.

Scènes éparses que rien, me semble-t-il, ne relie. Coulisses d'un théâtre où chacun débite ses tirades pour son propre compte. Univers disjoncté, déconnecté qui est devenu le mien depuis que pour moi l'ordre des choses s'est défait.

Presque confondu avec la grille du parc, un homme, chapeau rabattu sur le front, observe la maison. Si les tueurs ont retrouvé notre trace je crains fort que l'abolition du passé ne projette aucun avenir mais je ne sais plus si je m'en soucie.

— Ce bonhomme vous intéresse.

La voix de basse gronde à mes oreilles. Sab insiste :

— Avouez donc qu'il vous inquiète.

Je ne désire pas le regarder. Il s'impose devant moi et tord son visage de faune qui se plisse en courbes de mascaron baroque.

— Je sais voir, moi. C'est même pourquoi je suis peintre. Je vous ai repéré depuis le début ; il y a quelque chose qui vous tracasse.

Il avale un verre qui traînait à sa portée et s'essuie les lèvres d'une patte de tigre.

— J'aime les gars comme vous qui ne ressemblent pas au petit employé. La vie, c'est des taches de couleur avec pas mal de rouge.

Ses yeux s'allument.

— Attendez ; vous allez voir.

Le voilà disparu. Inutile de bouger. Personne n'a rien remarqué. La voix pure de Joan Baez se développe sur les corps allongés.

Sab traverse la chaussée à longues foulées, brandissant des bras simiesques d'où jaillissent les bâtons des doigts écartés. La silhouette qu'il approche rapetisse, atteint à peine ses épaules. Sab allonge vers elle des membres démesurés. Jeu d'ombres chinoises où gesticulent comiquement des images trop plates. L'homme recule en esquissant un geste de dénégation. Sab avance, le surplombe, et l'autre, maladroitement, se déplace en arrière.

Lame noire, la tranche de la main fait voler le chapeau qui plane dans la nuit. Les bras se referment sur la taille de l'inconnu soudain soulevé, ballot lancé en l'air bien au-dessus de la tête de son agresseur, rattrapé dans sa chute par deux bras dressés. Le petit homme agite gauchement les pattes en un désordre bouffon. Le géant le secoue, le projette, le saisit de nouveau, et d'un bras, main à plat sous les reins, imprime au corps une vive rotation. Un balancement feint la préparation d'une voltige par-dessus la grille du parc. Et d'un coup redressé, le pantin retombe sur ses pieds, chancelant, titubant, tandis que les soubresauts de Sab, mains sur les hanches, sont mimiques d'un rire sauvage. L'autre détale.

— Quel homme ! Une force de la nature !

L'universitaire bafouille son admiration. Je me détourne. Ce numéro de cirque n'a rien résolu…

Sab est de retour, rayonnant, pas même essoufflé. Il saisit une bouteille de rhum et boit au goulot.

— Vous avez vu ? Il n'y reviendra pas, celui-là. Rassurez-vous, je lui ai seulement dit que sa gueule ne me revenait pas.

Il s'est pris d'amitié pour moi ; il parle beaucoup ; il ne veut pas interroger mais je peux lui faire confiance. Il déteste ce qui est organisé et se dit prêt à tout contre cette civilisation de guignols.

Les mots s'accumulent. La voix prend le ton de la confidence ; on dirait l'écho étouffé d'un torrent de montagne charriant des cailloux sans nombre. Son bras entoure le mien et je me sens agrippé par un câble de grue, ligoté délicatement par une force primordiale, envoûté par l'éclat d'anthracite de ses prunelles. De ce roulement continu émergent quelques blocs :

— Il faut tout lâcher mon vieux… Vivre c'est secouer les chaînes… La morale c'est de la merde…

Triomphant il se redresse, frappe sur sa braguette gonflée en bosse.

— Moi, c'est avec ça que je peins.

— J'ai déjà lu cela quelque part.

Sans se déconcerter il grimace, incisives en avant :

— Et après ? Qu'est-ce que ça prouve ?

Penché sur moi il m'enveloppe de son haleine au rhum.

— Hein ! Qu'est-ce que ça prouve ? Que le gars me connaissait, tout simplement.

Je hausse les épaules.

— Vous n'étiez pas encore né.

Il se plie sous l'ébranlement d'un rire volcanique, se tape sur le ventre, pleure, hoquette, et empoigne une bouteille de gin qu'il vide elle aussi au goulot. J'esquive de justesse une tape amicale qui m'aurait sans doute démis l'épaule. Déséquilibré par son élan, il s'étale sur une table basse dans un tintinnabulement de verres brisés ; la table se renverse, il roule avec elle, la repousse d'un doigt, se relève toujours riant et s'immobilise brusquement après avoir fixé je ne sais quoi, puis fait volte-face et disparaît.

2

Je regrette le départ de Sibyl. Sa longue silhouette se déplaçait sans remuer d'air, et de lourds cheveux cuivrés encadraient un visage impassible envahi par des yeux gris-vert. Lointaine et silencieuse, elle se tenait au milieu de groupes auxquels elle paraissait étrangère. Elle appréciait la peinture de Sab.

— Elle lui ressemble tout à fait ; une puissance mal contrôlée mais authentique.

Nous nous étions assis dans une pièce déserte et retirée où les dissonances du jazz nous parvenaient assourdies. Les fauteuils étaient profonds, le tapis moelleux, et je m'étais emparé d'une bouteille de Martini et d'une flasque de gin.

Elle était préoccupée par l'état de santé d'une vieille amie, celle qui m'avait interpellé à propos de Tess. Quand elle a dit sur le ton de l'évidence que jeu, réalité et imaginaire se confondaient aisément je me suis senti très proche d'elle. Un de ses amis venait d'en offrir un triste exemple. Jeune et brillant économiste il avait été abattu par un autre joueur. Devant ma surprise elle a expliqué :

— Ted était un Tuath e'Danan et il est tombé sous les coups d'un Fomore.

Les membres de ce club rejouaient les mythes celtiques où ces deux peuples s'affrontaient. Il était évident qu'il devait y avoir des victimes et que les profanes, y compris Scotland Yard, ne sauraient jamais qui étaient les meurtriers. L'information m'a

laissé perplexe. Je pressentais confusément un univers qui ne m'était pas étranger et je désirais en savoir plus.

— Pourquoi s'engagent-ils à ce point ?

Elle a répondu d'une moue évasive. Puis :

— Ils considèrent que les dieux veulent des sacrifices pour survivre. Songez aux Aztèques. Et aussi, aller jusqu'au sacrifice est une preuve que leur croyance est juste. Articles de foi et morts d'hommes n'ont-ils pas été de tout temps étroitement unis ?

La nostalgie de ce moment ne s'est pas assoupie au cours de cette interminable nuit. De sa voix émanait une sonorité de mystère, sans exaltation trompeuse ni sotte crédulité. Je la voyais le long de canaux, au pied de hautes maisons patriciennes dont les pignons ornés se reflètent dans l'eau noire et lisse. Une Hollande où surgissaient des hérésies obsédées par la quête du sens. Et l'idée saugrenue m'est venue que peut-être Madame Sésostris lui avait ressemblé jadis. Je n'avais jamais songé que ma vieille amie avait pu être jeune et même mince. La pensée m'en a fait sourire, mais Sibyl ne s'est pas moquée de la tireuse de tarots. Elle a commenté calmement :

— Les messages significatifs nous sont transmis avec sobriété et une bonne dose d'ironie, souvent sous forme de plaisanteries. À nous de les entendre sans tomber dans le délire.

Elle m'a quitté en levant légèrement une main en signe d'adieu et ce départ m'a fait mal. Derrière son masque impavide j'avais senti l'intuition, la lucidité, la mélancolie, et aussi l'énergie pour y faire face.

N'y pensons plus ! Elle n'a pas même laissé son adresse.

Il n'est rien à espérer du ciel lilas où se traînent des filons violacés dans un irréductible engluement ; coagulation immuable de lumière mélangée de jour et d'obscurité, coupole définitive qui enserre des espaces au fourmillement trompeur, car le temps s'est figé, pris au piège de cette couleur qui unit les opposés en inexorable échec alchimique, tout élan annulé par la sourde violence de l'immobile. Grouillement vain de moignons qui voudraient croire encore à la construction d'un futur et tentent de rétablir un passé dont le souvenir s'est évanoui.

Il était irréfléchi d'imaginer que l'homme nous surveillait ; il se serait mieux dissimulé. Lévy échangera les billets, à un mauvais taux mais qu'importe ! Dans quelques heures j'aurai de l'argent, de l'argent, de l'argent.

La répétition ne confère à ces mots qu'un sens incertain et Lévy s'estompe derrière les volumes emboîtés de son entrepôt.

Sibyl aurait dû vivre au XII^e^ siècle dans une Vicomté de Langue d'Oc. Elle y aurait inspiré des poèmes savants et passionnés qui auraient dit le désespoir de jamais accéder à ce visage hermétique et rédempteur, intercession sur un ciel de délivrance enfin ouvert, en rimes subtilement entrelacées et cadences complexes, jeu d'échecs d'une abstraite gravité.

J'erre sans me déplacer et les casiers se succèdent, identiques à eux-mêmes.

« *Je n'atteindrai jamais Cordoue, bien que j'en sache le chemin.* »

3

La grâce radieuse qui infléchit la démarche selon une harmonie sans cesse recomposée diffuse un éclat charnel, auréole d'une splendeur que multiplie en paillettes la pesante chevelure blonde.

Prisonnier de mon émerveillement, je la contemple.

— Je vous en prie, délivrez-moi de cet hurluberlu dont je ne parviens pas à me débarrasser.

La caresse des ondes frémissantes se propage sur ma peau.

Je m'interpose entre elle et Sab, indifférent au ridicule de mon geste, car une tape du géant suffirait pour me mettre hors de combat et je le sais. Mais Sab a perdu ses pouvoirs ; il ricane, plisse le front, s'essaie à prendre une allure goguenarde et, brusquement, s'esquive.

Elle me sourit et ses yeux, bleu de Prusse foncé, teintent de gravité le visage lisse. Une main jaillie d'un lourd bracelet d'or aux antiques ciselures joue avec son collier de perles roses.

— Permettez-moi Madame…

— Appelez-moi Lyssa.

De ses doigts dont les ongles répètent les irisations du collier, elle effleure mon bras et les impulsions me guident dans une direction à laquelle je m'abandonne.

Elle fend la morne lourdeur de nuit opaque qui s'ouvre docilement et l'or de sa chevelure dissout la moiteur compacte ; sillage d'aube sur un golfe lydien.

— Faites-moi danser.

Ondulante Apsara dont le plus fugitif frôlement gonfle une houle qui aspire à déferler sur les secrets de ce corps pressenti renouvellement inépuisable, que jamais n'inondera suivant d'identiques courbures l'écume éclatée génératrice d'une vie toujours renaissante.

Une main cherche appui sur mon épaule et la voix pâteuse à l'extrême de l'universitaire balbutie à mon oreille :

— Méfie-toi… hic !… de l'Aphrodite… hic !… marine.

Je me secoue et l'envoie promener je ne sais où, sur le tapis probablement.

Nous plongeons dans un divan côte à côte et la tension nonchalante de ses cuisses se referme avec la pudeur impudique suggérée pour attiser la convoitise.

Et pourtant, dans son ivresse, l'intellectuel a ouvert un pan. Ce visage, si beau et si pur au premier regard, dissimule quelque chose de déjà entrevu. Mais quoi ? Mais où ? L'image jaillit brutalement de la femme ou de la déesse, gravée sur le frontispice d'un livre antique dans la bibliothèque de Diana. Les yeux océaniques aux éclats enjôleurs à la surface font oublier les grands fonds indifférents de la volupté impersonnelle, abîmes dont je redoute la révélation, où sinuent des entrelacs de pieuvres et de poissons au venin d'anesthésie, qui suceront celui qui s'efforce à grand-peine d'être un homme verticalisé, distinct et indocile. Je vais de piège en piège et soupçonne un nouveau filet de rétiaire aquatique.

— Si nous allions voir le matin se lever sur la Tamise.

Je me rends soudain compte que je délire. L'absence de sommeil, l'alcool, l'ambiance ouatée, déstructurée, de cette nuit hors du temps ont débridé l'imaginaire, laissé les mythes m'envahir et me suggérer qu'une aimable aventure libertine est jeu exceptionnel et périlleux.

Elle se lève et le mouvement découvre la cuisse jusqu'à l'approche d'une touffeur dorée qui abolit les appréhensions.

Le hippie joue de la guitare en sourdine. Diana, étendue dans un fauteuil, fume une longue cigarette russe. Je parle très vite :

— Excusez-moi, Diana, mais maintenant que l'affaire est pratiquement terminée, pourrions-nous partager tout de suite…

Elle m'interrompt d'un geste et fait signe de sortir au guitariste qui s'exécute sans bruit. Elle tend la main gauche.

— Prenez le sac ; j'ai tout partagé.

Interloqué je ne bouge pas et brusquement j'enrage. Je ne pourrai donc jamais la prendre au dépourvu, briser un instant l'impassibilité de ce visage, fracasser le halo qui l'entoure. Je saisis le sac, violemment…

J'hésite pourtant, bafouille :

— J'aimerais que vous compreniez…

Elle me coupe avec un calme amical :

— Évidemment.

Je m'empêtre. Les paroles que je voudrais prononcer se bousculent. Je m'arrache aux yeux sombres et lumineux de Diana.

Au fond, de la lie ; à la surface, de l'eau ; au milieu, des vipères. Des serpents rampent sur les bords du vase, des lézards palpitent dans la liqueur.

Kalewala.

II

1

Lyssa,

Gerbes d'orages aveugles aux fusées d'aiguillons,
Bariolage brûlant de bigarrure acrylique
    Convulsé en inépuisables réveils
Cravaches cambrées pour zébrer une croupe en attente

Cogne et pousse
        Enfonce et plante et trique
                Sous tension d'étincelles

Griffes d'emprise d'une lumière noire
Griffes d'ivoire, griffes d'acier

        Taille et mords et remords
        Corps fendu disloqué
    Dissous
        Dans le bain d'acide sucré

Tressaute, gicle épais
            Au fond de la corolle du lys tacheté
            Aspire
    Fleuve visqueux de musc
    Fleuve de miel maculé

        Explosé en mille lucioles
                Tôt éteintes
Dans la lumière noire du sirop glucide

        Plus rien que courbes de phosphore terni

Piqué de trop de pointes
        Sucs pesants de la nuit

Dans le silence étouffé des cris
La corolle du lys aspire
Pétales palpitants
Moites et lisses
Carnivores

Lyssa

La valve hermétique de l'eau noire, dont les taches éparses de mazout coloraient la surface d'un spectre frauduleusement décomposé en reflets miroitants, s'est refermée, nappe sans fissures unie en globalité homogène. Esclave passif j'ai glissé dans l'envoûtement des bras morts où m'aspirait l'eau torpide, plongée oublieuse des eaux claires et jaillissantes que ce serait blasphème d'évoquer.

La voie royale attendue s'est évanouie pour traverser ces lieux que les courants meuvent en dérive lente. L'arrondi sur lequel je m'attarde, me coulant au long de cette cuisse modelée par la lumière, est englouti par les bouillonnements qui gonflent les vases de bulles fluorescentes. Je m'affaisse en molle flottaison, porté par les algues aux prunelles mortes, parmi les couleuvres qui encerclent mon corps nu et complice, allongé au creux de leur mate splendeur ; et il accueille de gestes complaisants leurs enlacements collés sur une peau consentante, l'immersion dans cette eau tiède annulant les différences au point que les fourreaux lisses ont même chaleur, ou même froideur, je ne sais plus, que la chair où bat le sang, et que leur regard immuablement neutre me fascine quand, par intermittence, je le rencontre face à mes paupières soulevées.

La vase cannibale me berce d'un rythme obscur et bientôt disjoindra les attaches, démembrement indolore appréhendé dans une sombre jouissance. Les limites se sont étirées, cohésion interne dissoute, emportées et rejetées par la flexion des torses et des cuisses qui m'emprisonnent dans leurs replis.

.. ..

— *Inverse l'itinéraire.*

.. ..

Remonter les spirales engloutisseuses et rejoindre les beautés humaines que j'aime en une complicité limpide, serait-ce possible ?

La torsade d'argent qui m'a déjà sauvé est le dernier cercle où accrocher un poignet que, phalange par phalange, prolongent des doigts à l'ossature lentement renouvelée. Et de cette main à nouveau architecturée je hale l'engourdissement informe des vertèbres amollies…

Nous sommes seuls.

Vêtue d'un kimono blanc elle est assise sur le grand Bokkarah dont la soie des médaillons octogonaux alourdit la pièce d'un éclat rouge sombre.

— La fille est partie ?

Le bleu des yeux candides se tourne vers moi.

— Quand vous vous êtes endormi. Elle semblait vous plaire et c'est vous qui l'avez racolée dans le bar.

Pourquoi m'avoir attaché cette gueuse aux pieds sinon afin que je coule plus profond ?

Nulle trace ni marque sur le visage nacré.

Quand la porte s'est presque dégondée sous une poussée explosive, j'ai bondi vers le fauteuil blanc au pied du lit où se trouvait le revolver.

Trop tard.

Sab s'est interposé et son ombre m'enveloppe.

Bloc épais dont le sommet approche le plafond, il ricane et des étincelles sautent dans ses prunelles.

Il empoche mon Smith & Wesson, saisit le sac de livres, se penche, goguenard :

— Je t'avais dit que j'ai des yeux pour voir, mon petit truand à la manque.

Lyssa, impassible, égrène les mots avec lenteur et sa voix en devient menaçante :

— Sab vous savez que je n'aime pas ces intrusions.

Le couteau lancé a fendu au sein la Vénus de Cranach nue et blanche sous son chapeau emplumé.

— À titre d'avertissement, gouaille Sab.

Blême d'une rage débordante, j'articule avec une froide précision :

— Imbécile, les billets sont faux.

Les veinules de ses yeux s'injectent de rouge tandis que, hâtivement, il plonge une main dans le sac, froisse les billets, les examine en contre-jour. Il rentre la poitrine, boxeur groggy. Brève victoire ; il éructe :

— Crétin, tu ne les as pas encore échangés. Mais moi je m'en fous de vos embrouilles. Vos Services qui se disent secrets sans éclater de rire peuvent se les mettre là où je pense. Ce qu'il me faut, à moi, ce sont de bonnes sterling pour me payer des nanas, des bagnoles sport, des hôtels de luxe. Un régime ou un autre, tu parles si je m'en balance ; et c'est moi qui vais devoir me taper le boulot.

Il s'excite de plus en plus en débitant ces mots sans suite auxquels je ne comprends rien. Le bras se lève.

— Salaud, tu me le paieras.

Je vais tenter de passer au-dessus de sa garde pour frapper à la thyroïde.

Aï maï Diana !

Une fusée éclate en gerbes, le plafond se renverse…

2

Le réveil est confus. Menton engourdi j'avance d'un pas mal assuré vers la salle de bains. Assise sur le rebord de la baignoire rose Lyssa pleure silencieusement. À l'emplacement de la manche arrachée du kimono un cercle rouge troue la continuité de la peau qui commence à se boursoufler en gonflement blafard.

— Quand je lui ai ordonné de sortir il a lancé sa patte, les griffes ont déchiré la manche et il a écrasé sa cigarette, en appuyant ; elle grésillait… Je vais m'enlaidir si je pleure.

La combustion du tabac, fin et tassé, qui bourre les cigarettes anglaises s'opère à très haute température et le cône igné rougeoyant a découpé l'épiderme, s'est enfoncé en vrillant dans la chair tendre. Brûler cette texture soyeuse est inexpiable sacrilège.

Elle tape du pied avec colère.

— La brute ! Et pourtant je l'avais cru assagi.

La voix tremble, de douleur ou de rage, et les prunelles se sont violacées, flot méditerranéen aux approches de la tempête.

— Il vous faut voir un médecin.

— C'est inutile ; j'ai téléphoné à mon chirurgien ; il m'envoie un taxi.

Je l'aide à protéger la blessure d'un pansement de gaze, à enfiler son manteau. Je m'habille rapidement.

Elle est très loin de moi. Une fin d'après-midi gris-bleu se reflète dans la Tamise. Un taxi ralentit, stoppe.

Elle esquisse un sourire qui n'est plus que de convention.

Le taxi démarre.

Seul, soudain, sur ce quai étranger, vide, disponible, sans bagages, toute direction m'échappe. Ne subsiste que l'allégement d'avoir échappé aux eaux stagnantes qui m'ont introduit dans les franges de la dissolution, de pouvoir à nouveau évoquer Diana, Sibyl aussi… Lentement je me recompose, me reconstitue.

Mais je ne comprends pas. La sensualité avide de la femme qui s'en est allée — il y a si longtemps — me réjouissait, aussi fades que fussent nos relations. Quelle face obscure de la volupté des corps m'a donc fait découvrir Lyssa dans cette initiation à rebours ? Je ne me souviens de rien qui soit inscrit au catalogue des vices susceptibles de me révulser. Elle m'a enfoncé bien plus

profond, vers l'indifférenciation primordiale des replis du Serpent, couleuvres féminines ou androgynes enlacées en torsades, négatif de la torsade d'argent salvatrice. Puissance que l'universitaire, à travers la double vue brumeuse de son ivresse, avait pressentie, qui m'avait enveloppé et que j'avais repoussée au nom de la raison claire. Et pourtant nous n'étions que trois. Initiation noire en vérité.

Je contrains ma nuque à se redresser, mes yeux à recevoir la lumière éclatée du jour qui me lave.

J'appelle à l'aide le regard froid. Dégage-toi du brouillard magique des fantasmes, oblige-toi à penser logiquement. Elle s'est à coup sûr amusée à me droguer, à jouer des hallucinations de la marionnette, à me disloquer et m'immerger dans les algues de l'imprécis. En voie de restructuration je regarde le quai à hauteur d'homme, les distances renaissent dans l'espace et dans le temps, et l'ironie resurgit qui plisse mes lèvres en une moue moqueuse d'elle-même.

Mais que voulait dire Sab en parlant d'un jeu cryptique des Services Spéciaux à propos de cette fausse monnaie ? En saurait-il plus que moi, et de nouveaux emboîtements se dissimuleraient-ils à l'intérieur d'une intrigue que j'imaginais simple ? Quoi qu'il en soit cette affaire ne me concerne plus. L'argent s'est évaporé, nuage éphémère emporté par le vent. J'ai été traité comme je le méritais.

3

— Vous venez de chez elle. Ne niez pas, je vous ai vu sortir de sa péniche.

L'homme, jeune et distingué, est probable compagnon d'infortune.

— Je ne vous garde pas rancune d'être son amant, mais méfiez-vous. Vous risquez plus que vous ne croyez.

— Avertissement un peu tardif, j'ai déjà tout perdu.

Peu importe qu'il s'en réjouisse. Incapable encore d'ordonner mes pensées, toute compagnie me divertirait, fût-elle hostile.

Il incarne avec une minutieuse perfection l'officier en tenue civile des Gardes de Sa Majesté la Reine : costume sombre rayé, cravate régimentaire, parapluie et je ne sais quelle indéfinissable aisance guindée. Pas même la trentaine, mince, très droit, mais des poches sous les yeux.

— Vous me prenez sans doute pour un grossier personnage. Permettez-moi de me présenter : Capitaine Fitz-Granville, ex-capitaine en fait. Voudriez-vous me faire le plaisir de prendre un sherry avec moi ?

Et tout à coup lamentable :

— Acceptez ; je n'en peux plus de cette vie, vous comprendrez.

Nous entrons dans un pub dont il est familier à en juger par le salut cordial du patron et nous nous asseyons face à face dans un recoin, à l'écart du bruit de conversations qui emplit le bar, encadré par les boiseries de chêne sombre. La fenêtre à petits carreaux épais laisse flotter des ombres confuses sur la Tamise.

— Avez-vous lu *Eva* ?

— Bien sûr, et vu le film de Losey.

— Je ne sais pas ; je vais rarement au cinéma. Le livre m'était tombé sous la main au hasard d'un cantonnement.

Il se tait. Je lui offre une cigarette. Il se hâte de me tendre un étui à cigares en cuir fauve.

— Voulez-vous essayer un de ces cigarillos ? Je les ai rapportés de la Jamaïque.

Il voudrait parler et les mots ploient déjà la courbe des lèvres ; il aspire à se confesser mais la barrière de l'éducation s'interpose, solide, presque palpable.

Nous allumons nos cigares. Je m'étonne d'être aussi détendu.

— Vous me parliez d'*Eva* ?

Il me regarde avec angoisse ; quelque peu rassuré par mon attitude neutre et sympathisante il tourne son verre dans sa main, secoue une cendre imaginaire de son cigarillo, baisse la tête, pitoyable visage, long et fin, d'aristocrate anglais aux yeux liquides. Enfin d'une voix sourde qui feint un monologue intérieur et silencieux :

— *Eva*, oui ; j'y pense souvent ; je crois m'y retrouver tout entier.

Il me fixe brusquement.

— J'ai grandi dans le sentiment de l'honneur, ainsi qu'il sied à un futur officier de Sa Majesté. Il est de tradition dans ma famille que les aînés se consacrent au service des armes. Eton, Sandhurst ; je ne quittais le Collège ou l'Académie que pour retrouver le vaste parc de notre manoir. Mon père était un homme rigide qui avait pris tôt sa retraite après une grave blessure reçue en Cyrénaïque ; mon admiration se partageait entre lui et ma mère, une femme remarquable, encore très belle, qui consacrait une grande partie de son temps à l'orphelinat du comté. Mais il ne s'agit pas de cela…

» C'est à Chypre que j'ai rencontré Lyssa, à l'occasion d'un bal à l'ambassade. Son père était un gros actionnaire de la Shell. Je n'avais encore jamais aimé, et ses yeux d'or comme ceux d'un chat me révélèrent un hémisphère ignoré. Je l'ai revue. Elle semblait accueillir ma présence avec plaisir. Et, au moment où j'allais me déclarer, j'ai été muté sur les Caraïbes. Ce fut atroce. Je lui écrivais, elle me répondait en lettres ambiguës qui me laissaient espérer.

Il serre son verre. Pour ma part je me demande comment des yeux d'or sont devenus bleu de Prusse.

— Lyssa, c'était la beauté du monde ; j'aurais voulu être son chevalier…

Son désarroi réel ne s'exprime que par l'anxiété du regard. On croirait que nous devisons de sujets indifférents.

— J'avais reçu le commandement d'une chaîne de postes sur la côte de l'île où j'avais été affecté pour surveiller une assez vaste étendue de territoire ; mission de routine en temps normal, mais depuis que des illuminés veulent acquérir cette stupide indépendance et que les Travaillistes leur donnent la main, des raids terroristes et des infiltrations se produisaient fréquemment. Un jour Lyssa m'envoya un câble ; elle passait par les Caraïbes, me donnait rendez-vous. Les Renseignements nous signalaient des mouvements suspects m'interdisant de m'absenter.

Il s'interrompt, très pâle ; j'hésite, tant pastiche et sincérité se superposent.

— J'ai répondu que c'était impossible. Je ne pouvais agir autrement, n'est-ce pas ? J'étais certain qu'elle me jugerait digne d'elle. Le surlendemain un messager m'apporta un mot de Lyssa ; elle m'écrivait que si je ne l'aimais pas suffisamment pour la retrouver le soir même, tout était rompu entre nous ; elle repartait au matin.

» J'ai passé la journée dans une espèce d'hébétude. Mon secteur était calme ; les services de renseignements nous avaient souvent alertés en vain. J'ai retrouvé Lyssa. Elle m'attendait, seule sur son yacht. Elle était très tendre. Elle m'a dit que j'étais différent des autres, hésitant et courageux en même temps. J'ai seulement compris qu'elle m'aimait.

Il rougit.

— Je connaissais peu les femmes, je tenais l'armée pour un sacerdoce. Je suis revenu à l'aube, bouleversé. Vous allez me mépriser.

— Il y avait eu attaque pendant la nuit.

— Et des morts dans ma compagnie ; j'étais déshonoré. On m'a évité le Conseil de Guerre par égard pour ma famille. J'ai démissionné.

Son front est moite. Je devine aisément les conséquences : clubs fermés, camarades de collège qui se détournent, solitude par incapacité d'entrer dans un autre milieu, humiliations, remords, et pour faire bonne mesure, parents morts de chagrin.

— Il ne me restait plus que Lyssa. Je l'ai rejointe à Beyrouth.

Il est devenu livide.

— Et savez-vous comment elle m'a reçu ? Elle a ri. Elle était encore plus belle. J'ai voulu la prendre dans mes bras. Elle m'a fait mettre à la porte par ses matelots. J'ai tenté d'oublier, sans

succès. Je rôde autour de ce quai, pour l'apercevoir, essayer de lui parler ; je me méprise et elle m'ignore. Elle choisit les hommes pour les détruire.

Le silence s'installe.

Dans ce que je croyais être mon vide quelque chose se développe qui étouffe l'image de Lyssa. Je le regarde songeusement. Il est passé par la même étape que moi, l'épreuve de la dilution. Épreuve ironiquement anachronique quand elle s'incarne dans une femme fatale. Mais lui n'a pas émergé. Je refuse de me laisser happer à nouveau dans cet engluement où ramper en quête d'une issue introuvable. Il attend mon verdict.

— Je suis navré de vous décevoir mais le seul rapport que vous ayez avec Chase ou Losey est de traiter un sujet archaïque. En réalité, mon pauvre vieux, vous sortez en droite ligne de Meredith, au mieux.

Je pense surtout à Pierre Benoit mais il ne doit pas le connaître.

— Aussi fâcheux que ce soit pour vous, vous ne marchez pas dans le sens de l'histoire. Votre mésaventure aurait pu passer, à la rigueur, il y a une cinquantaine d'années. Vous êtes un fossile.

Touché par son ahurissement, je tente d'expliquer.

— Je conçois que vous ayez peine à l'admettre. Vous avez conservé votre fortune ?

Il fait un signe d'assentiment.

— Et votre nom indique l'appartenance à l'aristocratie. En quelque sens que je retourne votre histoire, elle est plongée dans un climat victorien, qui s'éloigne très vite. Traditions familiales, honneur militaire, trahison provoquée par une femme, idéal de collégien, tout y est. C'est usé.

Abasourdi, désemparé, il proteste :

— Mais tout est réel, ma démission, mon dossier au ministère.

J'en suis navré mais ne peux rien y changer.

— Je ne le nie pas. Malheureusement votre cas a été trop souvent traité, et mal traité. Pour exister il faudrait vous adapter.

— Que faire ?

L'intonation est celle de l'affolement maîtrisé. Il respecte toutes les règles.

— C'est une tâche difficile, j'en conviens, pour le représentant d'une espèce en voie d'extinction. Allez au cinéma, au théâtre, voir du Pinter par exemple, ou du Bond.

— Comment les appelez-vous ?

J'épelle. Il note fébrilement sur un agenda. Je lui propose quelques autres noms. En revanche la fréquentation des marginaux l'obligerait à un saut dépassant ses capacités. Il se cramponne à moi et j'en suis d'autant plus gêné que mes ressources sont limitées. Je me lève.

— Surtout ne perdez pas courage.
Je me retourne une dernière fois.
— Et faites un effort pour sortir du liquide.

Tandis que je m'éloigne, une pensée inattendue, gênante, me traverse soudain : je croyais énoncer une évidence en affirmant le caractère archaïque de la femme fatale ; et si, au lieu d'un personnage désuet, elle était au contraire, sous ses dentelles du XIX^e^ siècle ou incarnée dans la vamp des films et des romans noirs, une préfiguration du futur, l'annonce d'une femme nouvelle qui se jouerait des misérables hommes que nous sommes au stade actuel de l'évolution…

Mais alors… dans cette hypothèse… Diana, l'opposé lumineux de Lyssa… l'amie sans faille au pouvoir bienfaisant certes mais étrangement multiple dans son efficacité… ne serait-elle pas, elle aussi… Troublant sujet de réflexion…

Rêveries sans objet, je le décide, car il est des portes qu'il est préférable de ne pas ouvrir ; des portes qui débouchent sur des pièces de plus en plus lointaines, étrangères, au long de couloirs aux perspectives distordues.

Il y a des mystères enfouis dans toute parole humaine.
Honoré de BALZAC.

III

1

La camionnette à damiers turquoise et pourpres s'arrête à ma hauteur.

— Hello ! Vous dormez tout debout ?

Il est vrai que, plongé dans mes interrogations, je marche presque sur la chaussée. Hector Swain, melon imperturbable, penche la tête par la portière en hurlant pour couvrir les soubresauts du moteur qui secouent le capot.

— Puis-je vous conduire quelque part ?

Pourquoi pas ? J'escalade le marchepied archaïque et m'assieds sur une banquette de cuir avachie qui perd ses crins. Le véhicule repart dans un bruit de casseroles entrechoquées.

— Où allez-vous ? marmonne Swain, cigare bloqué entre les dents.

— Où vous voudrez.

Il s'étouffe avec la fumée et la couperose s'en accentue sur la peau tendue et sans rides du visage joufflu.

— Toujours le mot pour rire, ces Frenchies.

Je ne suis plus inspecteur. Pour raisons personnelles il a remisé sa comédie.

— Eh bien, allons-y. Si vous changez d'avis vous me prévenez.

Le bouchon de radiateur, centaure cabré tirant à l'arc, honorerait un musée automobile. Indifférent à la circulation, sourd au fond sonore entretenu par les moteurs, je suis des yeux le trajet imaginaire de la flèche prête à être décochée qui trace notre voie mais dont la direction varie à chaque détour par rapport à l'axe de la guimbarde.

Pièce unique, ce compas gyroscopique qu'un original avait fait monter sur sa Rolls-Royce, pourvu de la curieuse particularité d'indiquer l'ouest, si bien que lorsque la voiture se dirige vers l'est le centaure tire par-dessus le pare-brise.

La giration ne m'incommode pas, mais plutôt la fixité de l'alliage d'aluminium de la statuette dont la flèche ne jaillira jamais pour se planter au loin, dans la cible qui est but,

provisoire du moins. J'aimerais que la corde se détende en claquant comme celle de l'arc d'Ulysse ou de Çakyamuni dont la flèche, à son point d'impact sur le sol d'un lieu inconnu, fit sourdre une limpide rivière purificatrice. Mais où se situe la cible, que je crains sans cesse mouvante, pour moi qui ne suis plus qu'errance dépouillée et liberté sans but ?

Swain, pour sa part, est d'humeur joviale.

— Connaissez-vous l'histoire de l'agent secret très spécial qui appartenait à un service tellement spécial que lui-même ignorait en faire partie ?

Là-dessus il s'esclaffe en s'étouffant avec son cigare. Je ne me sens pas d'humeur à écouter des histoires soi-disant drôles et fais mine de n'avoir rien entendu. Swain a le bon goût de ne pas insister.

Alignement de monotones maisons aux façades plates de briques rouges noircies par la fumée.

Un encombrement nous immobilise. Le hasard nous a conduits devant la boutique de Lévy. Sur le seuil le jeune cockney est engagé dans une conversation animée avec une jolie rousse. Je les regarde avec amusement. L'arrêt se prolonge. Après tout, pourquoi ne pas profiter des suggestions de Mercurio et demander un conseil à Lévy ?

Je remercie Swain et ouvre la portière. Il tire le frein à main, coupe le contact. Le moteur, indifférent, continue à tourner et cogner. Swain m'adresse un sourire presque complice et, toujours avec chaleur :

— Content de vous avoir revu. Farewell et bonne chance.

Mercurio me fait un signe de tête amical, s'entend avec la fille pour qu'elle garde la boutique et me précède. Franchie une porte à la peinture délavée, nous traversons une cour où s'entassent des ferrailles attaquées par la rouille, gravissons un escalier extérieur mal protégé par les planches disjointes d'un auvent, enfilons un couloir étroit aux murs sales. Mercurio frappe à une porte, l'entrebâille, s'efface pour me laisser passer et disparaît.

L'espace s'est brusquement élargi, et, sous le halo diffusé par les vitraux d'une haute fenêtre qui épanouit la lumière du couchant, palpitent les teintes sourdes d'antiques tapis de Perse et du Caucase, aux couleurs de vitrail, si nombreux qu'ils se chevauchent au point de cacher le sol. Très loin, debout derrière un coffre gothique, Lévy m'attend, tête nue encadrée par une abondante chevelure grise autour de sa kippa. Doucement j'avance sous le poids d'ombre du plafond dont je devine les entrelacs gravés dans le cèdre, tandis que les teintes soyeuses s'entrecroisent autour de mes pieds en un chatoiement qui unit les vibrations du saphir à celles du rubis et de la topaze. Lévy étend sa main droite dont une agate orne l'index pour me prier de m'asseoir.

Sur les livres anciens qui tapissent les murs, la dorure des titres et la pâleur des reliures de parchemin oscillent dans un clair-obscur qui dissout les contours d'instruments cuivrés d'apparence scientifique parmi lesquels il me semble reconnaître des astrolabes.

Je m'enfonce dans un canapé face au bureau dont je distingue mieux les sculptures en feuilles de papyrus qui se déploient, pages hermétiques marquées d'une écriture invisible. À hauteur de mes genoux un tapis de prière recouvre une table basse et son fond rouge introduit la présence du crépuscule dans la steppe illimitée.

— Je suis ravi de vous revoir.

Lévy s'est assis. Ses yeux gris-bleu scintillent dans le visage osseux, très pâle et me détaillent avec une vivacité amusée.

Les deux triangles de l'étoile à six branches se dessinent sur le plateau du coffre, répétés par les intailles des poufs.

— Nous avons été avisés de vos difficultés. Il s'agit, je crois, d'une marchandise non directement négociable, qui vous a été adroitement subtilisée.

J'aurais voulu baisser la tête car son visage était devenu transparent, et un regard autre, qui perçait l'opacité protectrice des corps, passait à travers ses yeux agrandis et simplifiés comme ceux des apôtres sur les fresques qui s'allongent aux parois des églises romanes.

— Cette activité précise reste évidemment en dehors de notre domaine. Toutefois, par sympathie pour vous, nous avons accepté de vous communiquer les renseignements que nous ne manquerons pas de rassembler. Car changer le faux pour l'authentique est une bonne chose si on n'oublie pas que le vrai lui-même offre plusieurs niveaux et doit être le premier échelon d'une ascension.

Nul n'est au courant, sinon Lyssa pour qui mon sort est chose indifférente.

Il sourit, de ma surprise sans doute, qu'il doit juger naïve.

— Il va de soi que votre larron tentera d'échanger la marchandise en question. À ce moment il vous sera aisé d'intervenir ainsi que vous le jugerez bon. Il est toujours fâcheux que le faux, au contenu problématique, tombe entre des mains susceptibles d'en faire un usage pernicieux.

Il me regarde paternellement. S'attendait-il à de l'enthousiasme ? Ma pensée se ralentit dans les reflets changeants et moelleux des couleurs étouffées. Accepter… cela signifie risque de tuer et d'être tué, obligation de me protéger ; m'enchaîner à nouveau. Je n'y tiens pas.

J'ai prononcé les derniers mots à voix haute. Lévy ne réagit pas. Le faisceau qui rayonne de la fenêtre éclaire sur une console

une collection de pierres ; éclats de cornalines, de jaspes, de marcassites.

Il parle avec une sérénité détachée :

— Loin de l'attribuer à la peur, je vous félicite de ce désintéressement où je soupçonne une certaine illumination dont je ne saurais trop me réjouir. Toutefois, réfléchissez soigneusement pour déterminer si, en agissant de la sorte, vous ne trahissez pas un engagement. Car l'engagement contracté ne se rejette pas, et toute entreprise doit être conduite à son terme avant qu'on s'en dise libéré.

Il est vrai que je me suis engagé envers un homme qui est mort peut-être parce que je n'ai su le protéger. Il y a si longtemps que je l'avais oublié.

Il est vrai qu'il me faut ébarber mon passé avant de repartir et que je ne peux négliger les limailles qui se colleront à ma peau.

Lévy sait qu'il m'a touché au vif. Immobile, lumineux derrière son bureau, il me scrute calmement.

L'air est plein d'un réseau de questions pour moi sans réponses. Sont-ce ces très anciens livres qui les enchevêtrent ? Peu importe !

— Réfléchissez. Il est presque huit heures ; si vous acceptez ma proposition, téléphonez ce soir à onze heures trente. Je vous répondrai personnellement et vous enverrai un jeune motocycliste en qui vous pourrez avoir pleine confiance.

Il écrit une suite de chiffres sur un bristol blanc. Je me lève, mets le papier dans ma poche, salue le grand prêtre impassible, et m'en vais.

2

Accoudé au parapet de Waterloo Bridge — où m'ont conduit mes pas, somnambuliques tant je retardais le moment de penser — je m'incline vers le miroir sombre de la Tamise. Il me renvoie mon image : un pantin, trop léger pour couler, bras en croix, qu'emporte le courant languissant du fleuve. Je le vois sur l'eau noire percée par le scintillement des réverbères, dévié, dérivé d'appontements en embarcadères, de barges en remorqueurs, sur un échiquier aux cases ondulantes, distordues, où des forces jouent un jeu aux règles inconnues.

C'est bien moi qui suis ainsi reflété par le miroir magique. Un pantin perdu qui ne sait plus qui il est, où il est. Pourtant l'heure est venue de tenter un effort ultime, d'empoigner d'une main qui ne lâche pas prise la chaîne d'une péniche, de me hisser hors du liquide, encore une fois, de décider. Mais quoi ?

« Intervenir au moment où aura lieu l'échange », a dit Lévy. Sur quelle case de l'échiquier, avec quels instruments ? Sab, à lui

seul, suffirait pour me mettre hors de combat, et je présume que ceux qui lui proposent l'arrangement ne sont pas d'inoffensifs promeneurs. Que pourrai-je faire sinon, au mieux, regarder en spectateur ce qu'il adviendra de ces faux billets ?

Big Ben a fini de sonner onze heures. Je dois me résoudre à choisir seul dans cette partie absurde où je n'ai pas souhaité entrer. Je ne sais comment joindre Diana, qui connaît mieux que moi ce milieu. Un sac de livres sterling… fausses. L'ironie me fait ricaner. Lui aussi me renvoie mon reflet. Qu'a donc été ma vie sinon un entassement de faux-semblants ? Fausses amours, tôt rompues ; fausses amitiés, vite oubliées ; fausse réalité de ces paperasses que je manie, signe, transmets, sans trop savoir quel sens elles peuvent receler autre qu'accroître une complexité que nous ne maîtrisons pas. La brume légère qui m'enveloppe sur ce pont, voilà mon passé. Tout y est perceptible mais rendu flou, sans consistance, par le brouillard argenté, condensé de-ci de-là en halo autour des lampadaires. Seule figure à conserver sa densité, ma vieille amie, Madame Sésostris. Que voulait-elle donc ne pas dire quand elle m'a regardé si intensément en proférant des banalités ? Peut-être que c'était à moi de choisir : oser le coup décisif ou retourner fouler à pas lents les ornières de ma vie.

Les mêmes tentations d'abandon se répètent, indifférentes aux variations de décor. Quel est mon rôle dans cette embrouille ? Pourquoi m'envoyer, moi, récupérer ce sac si d'autres, mieux informés, savent où aura lieu l'échange et si les billets leur importent ? Quel besoin ont-ils d'utiliser un amateur, un profane ignorant de leur jeu ? Questions, questions, questions… insolubles.

Il ne me reste qu'une issue, verticale : continuer à ossaturer l'ombre incertaine que je fus, m'efforcer de conférer une réalité à ce que je décorais jadis frauduleusement du terme pompeux de « moi ».

Le miroir noirci s'est dissous, confondu avec l'eau du fleuve. Je me redresse devant Diana, qui me fixe avec un détachement objectif : « Méritais-tu que je fasse de toi un compagnon ? N'es-tu capable que de fuir ou te laisser conduire ? »

Et impérieusement s'impose la décision. Je ne peux penser en vaincu avant même d'avoir essayé, peut-être l'impossible ; je ne peux renoncer à mes engagements, accepter abandon et trahison, ou alors je m'enferme sans espoir de jamais m'extirper des ornières boueuses.

À onze heures vingt-cinq, dans une cabine publique, je compose le numéro de Lévy.

3

L'aigle déployé sur le dos du blouson de cuir noir emplit mon champ de vision ; les flots d'air rejetés par la moto lancée à grande vitesse frappent avec violence. Cramponné sur le tan-sad je me courbe, ramassé en boule presque, et quand je soulève les paupières l'œil rond du rapace au bec tourné de profil me regarde avec insistance, à l'aise dans les tourbillons que fait tournoyer la Harley-Davidson.

Le choc des courants froids sur la rétine dépourvue de lunettes brouille la clarté des contours, et les ailes battent par moments, en accord avec le rythme de notre course. Blafard sous l'éclairage des lampadaires au néon qui abattent une lumière étale sur le boulevard périphérique, l'aigle est le messager, immobile dans la rapidité de son vol, qui me conduit là où je dois aller, dédaigneux de toute explication.

Et la moto accélère encore, ronflement du moteur noyé dans le vacarme de l'air déchiré qui siffle et vrille dans mes oreilles. Cuisses serrées en pince je me laisse guider par les mouvements du torse athlétique de Dann, et la chaussée monte vers nous en menaçants arcs de cercle, pour s'aplatir à nouveau, floue sous l'élan de la vitesse, terre lointaine entr'aperçue au travers de nuages mouvants.

L'aigle souverain enlève la moto et ses chromes étincelants pour un envol vertigineux à travers les failles du ciel.

Nous traversons un pont, jambages du parapet unis en plan ininterrompu qui répercute les chocs en grave écho répété…

Les taches intermittentes des réverbères s'espacent, l'allure se ralentit assez pour que je puisse me redresser.

De chaque côté s'élèvent les mornes surfaces de hauts murs de béton grenu, hérissés d'instruments en forme de trémies et de roues. Des grillages épais obturent les rares ouvertures. Silencieuses prisons piranésiennes, porches aveugles frôlés par le noir glissement de la moto. Les murs gris se resserrent, passage étréci vers la butée finale, incrustée de formes imbriquées aussi foisonnantes que celles d'un bas-relief hindou. Dann a coupé les gaz et la Harley roule sur son erre.

À travers une fente il pousse son engin dans un terrain vague. Nous avançons de quelques pas sur un chemin dégradé. Trois marches au-dessous de nous, l'eau noire et huileuse de la Tamise clapote doucement.

Dann descend les marches, tire à lui un filin immergé et hale un youyou. Il godille sans bruit au long de coques écrasantes, masses métalliques prolongées obliquement par leurs chaînes qui plongent dans les irisations de la grasse pellicule superficielle. Il navigue habilement, traçant sa voie par le dédale entre barges et remorqueurs sans quitter l'ombre protectrice des bâti-

ments. Dans le ciel bleu-noir des grues dessinent un réseau de lignes pures entrecroisées.

Il amarre le youyou au bas d'une plate-forme en ciment. Un rétablissement, et nous avançons prudemment dans un chantier encombré de monticules de sables et de graviers. Au pied d'un mur de brique il chuchote :

— Votre homme est de l'autre côté du mur. En montant sur mes épaules vous atteindrez facilement une ouverture. Vous ramperez sur un faux plafond. Le gars sera dessous.

Le visage est très jeune, viril et harmonieux, d'une grande pureté. Dann sort de son blouson un gros automatique muni d'un silencieux.

— Le patron m'a dit de vous donner ce P. 38 ; il est armé. Vous disposez d'une demi-heure environ.

Il ajoute très bas, avec écœurement :

— Ne comptez pas trop sur moi.

Je ne demande pas d'aide, satisfait d'agir enfin seul.

La rugosité gratte la peau de mes gants ; à quelques centimètres au-dessus de ma tête une charpente métallique est froide au toucher. Mes mains tâtent le vide. Très lentement je soulève la nuque. Sous moi la pénombre d'un entrepôt bétonné, vide, où une lumière jaunâtre venue de l'extérieur laisse de vastes niches de nuit. J'attends, à plat ventre sous les poutrelles d'acier. Rien que le silence embrumé qui monte de la Tamise.

Sab a surgi d'une ouverture invisible dans un recoin. Il est trop tard maintenant pour parlementer ; la demi-heure s'est écoulée. La seule solution sera d'intervenir après l'échange, qui va s'opérer dans l'ombre de cette salle, où Sab, proche de deux gros fûts, n'est qu'une tache sombre aux détails indiscernables.

Je n'ai pas vu d'où l'homme a débouché. Il me semble tout petit, étriqué dans son imperméable, et sa calvitie s'étale largement ; il tient une mallette à la main. Sab se détache de la muraille, énorme en dépit de la perspective.

Ils marchent l'un vers l'autre. Sab, nonchalant, balance le sac. Ils se sont presque rejoints.

Le petit chauve fait une enjambée de côté et, exactement au même instant, poppe un double bruit sourd de bouchons de champagne qui sautent.

Sab tournoie sur place et s'effondre tête en avant.

De l'ombre de mon plafond sortent deux silhouettes en gabardines claires que leurs feutres mous achèvent de rendre identiques. Ils sont très proches, et le cylindre du silencieux allonge les revolvers au bout des bras. Ils avancent vers Sab.

La tempête balayant l'entrepont d'où avait surgi le tueur du ferry s'engouffre dans la salle qu'elle engloutit. Je braque le canon de l'automatique.

Le chauve s'approche du sac tombé auprès du corps immobile.

Brutal serpent qui se détend, un tentacule surgit de cette masse à l'apparente flaccidité, agrippe la jambe du petit homme qui perd l'équilibre, le soulève de terre, le fait tourner comme une fronde, et, mouvement circulaire soudainement interrompu par la main ouverte qui le lâche, il file dans le même plan selon une tangente rectiligne, tête en avant, trajectoire tendue, vers le mur de brique que son crâne percute dans un craquement d'os broyés.

La rotation a été si prompte et inattendue que les tueurs ont perdu l'impeccabilité de leurs réflexes devant ce qui est pour moi répétition d'un numéro de cirque, mais cette fois d'un comique sanglant.

La paroi vibre encore que Sab roule sur lui-même vers la Tamise et trois coups de feu éclatent presque simultanément : les deux silencieux et le Smith & Wesson.

L'une des deux silhouettes en gabardine saute à la façon d'un pantin à ressort en lâchant son arme et boule sur le sol où elle s'affale.

Sab ne roule plus. Une main griffant le ciment, il tressaute lourdement. Il a perdu le Smith & Wesson.

L'autre est sur lui. D'un coup de pied il envoie dans le fleuve ce qui doit être le revolver.

Sab halète bruyamment. Les efforts spasmodiques de la carcasse gigantesque se répercutent douloureusement dans mes côtes. Je baisse le cran d'arrêt de l'automatique ; mais le tueur bouge trop vite pour un tireur moyen posté en surplomb. Il a déjà dévissé la bonde d'un fût, le pousse, l'incline et le liquide coule sur le corps qui, dans un effort panique, parvient presque à se soulever.

L'odeur de l'essence monte jusqu'à moi.

Le baril cache ma cible.

Trop tard.

La flamme jaune orangé jaillit en éclair. Sab hurle, rugit, fauve qu'on écorche vif.

Le baril roule et tombe dans l'eau avec un floc assourdi. La flamme illumine l'entrepôt sordide d'une lumière crue, projetant des triangles d'un rouge jaunâtre sur l'eau mate. L'odeur de chair grillée me pique les narines.

Les rugissements du géant résonnent en échos distordus. Je transpire abondamment.

L'homme s'est placé entre le feu et moi, bien découpé en ombre chinoise, jambes écartées, mains sur les hanches. Mon poignet tremble.

Je cale le P. 38 au creux de mon bras gauche replié. Sab râle. J'appuie sur la détente, à trois reprises.

L'homme écarte les bras comme s'il cherchait à retrouver son équilibre, ploie les genoux et tombe sur le dos en perdant son chapeau.

Je remets le P. 38 dans ma ceinture, m'accroche des deux mains au rebord et saute. Au milieu d'une puanteur de graisse frite la fumée brunâtre monte en grosses volutes qui s'étalent sous le plafond, tournant lentement sur elles-mêmes et obscurcissant les contours de l'entrepôt ; le miroir lisse de la Tamise rougeoie plus sourdement. L'homme est bien mort.

Sab s'est tu, tas informe rétréci qui continue à flamber et fumer en grésillant ; à côté du petit chauve dont la cervelle coule sur le sol. Le sac de cuir est resté posé, intact, ironique. Je vais vomir ou pleurer, nerfs à bout.

Je sens une présence dans mon dos, plonge ; une brique éclate. D'un coup de reins je me retourne et tire sur une ombre à peine entrevue qui s'effondre.

Abasourdi je me relève lentement, le P. 38 incliné en direction du corps étalé sur le ventre ; il n'est pas possible que je l'aie touché, et pourtant il ne bouge plus. Une voix calme sort de l'abri d'un pilier :

— Ne me tirez pas dessus, camarade, ça ne plairait pas au patron.

Dann, muscles détendus, s'avance en balançant les bras. Je baisse la tête pour examiner ce que je ne peux croire être ma seconde victime. À égale distance des omoplates, juste au milieu du dos, placée avec une exactitude géométrique surprenante, se gonfle une protubérance : le manche noir d'un couteau.

— C'était leur chauffeur. Filons. Dans un instant nous aurons tous les flics du port de Londres sur les reins.

Il commente néanmoins sur le ton d'un connaisseur :

— Joli jeu de massacre mais ça pue.

Il jette un coup d'œil circulaire.

— Vous oubliez l'essentiel.

Désinvolte il se penche, ramasse la mallette, l'ouvre ; il constate avec un sourire qu'elle est vide et empoigne le sac de cuir.

À mesure que la flamme décroît la fumée s'épaissit. Dann disparaît dans l'obscurité. Je lui emboîte le pas, mécaniquement. Des sirènes de police se répondent dans la nuit.

Par chance j'ai obéi sans intervention de la pensée à cette sensation d'une présence. Je passe la main sur mon front, je voudrais chasser les images, me laver de l'odeur.

Le youyou se glisse, anguille à travers les algues géantes de la mer des Sargasses. Les bateaux à l'ancre s'allument ; la police fluviale met ses projecteurs en action, des bateliers s'interpellent.

Nous avons déjà dépassé la zone de tumulte.

Dann roule lentement et, après quelques centaines de mètres, emprunte une large artère bien éclairée. Un car de police nous croise à grande allure. Mon pilote se retourne, sarcastique :

— À leur tour de faire de l'excès de vitesse.

Tous les accents de la nature morte ou animée ont leur écho et leur consonance dans la nature vivante.

LUCRÈCE.

IV

1

De nouveau l'enchevêtrement des rues de la proche banlieue, cette banlieue qui commence si près du centre pour s'étaler sur des dizaines de kilomètres. Nous nous arrêtons devant un pavillon en brique rouge précédé d'un minuscule rectangle de gazon. Des rais jaunes filtrent à travers les volets baissés.

Maison comme tant d'autres, génératrice d'une chaîne d'images : le métro bondé de huit heures, le rite du thé, la chorale de la paroisse, le veston de tweed, le laitier matinal, la vie qui s'écoule sans heurt. La première Angleterre que j'ai connue, reposante et agaçante. J'accueille avec gratitude le calme banal de cette rue, de ce quartier paisible.

Je rejoins Dann sous l'auvent à l'angle de la maison.

— Le père Chalk est un vieux fou mais vous serez tranquille. Je me charge de tout. Je reviendrai demain matin ; je sonnerai trois brèves, deux longues.

La porte s'ouvre sur un petit bonhomme au visage maigre, osseux, au front très dégarni, affublé d'une énorme paire de lunettes sans monture ; il est difficile de lui donner un âge. Il grommelle :

— Bon, bon, encore un de vos obsédés de marchandage qui n'a plus trouvé d'hôtel. Suivez-moi.

Derrière nous la Harley Davidson démarre en trombe.

Il m'introduit dans un fouillis confus ; des livres partout, serrés au long d'étagères, entassés sur des guéridons, à même le sol ; des revues chiffonnées occupent le vieux fauteuil de cuir brun. La lueur pâle d'un lampadaire ajoute au caractère poussiéreux de l'ensemble.

Chalk, dans sa longue blouse délavée, se perche sur un tabouret au fond de la pièce devant une table de dessinateur qui occupe toute la cloison et allume une forte lampe de bureau. Il ne me prête plus attention, a repris règle et compas et travaille sur des diagrammes. Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule ; des symboles bizarres s'alignent ou se regroupent en cercle.

Il se retourne brusquement.

— Voulez-vous un œuf dur ?

Excellente idée ; depuis le sandwich avalé à la hâte en attendant Dann je n'ai rien mangé. Chalk tend la main vers un compotier plein d'œufs durs.

— Je n'aime pas perdre mon temps à faire la cuisine, et encore moins avoir chez moi une bonne femme bavarde qui me le ferait perdre doublement. Je fais cuire cinquante œufs à la fois ; ça me permet d'être tranquille pendant un bon moment.

— Vous ne mangez rien d'autre ?

Ses lunettes à fort foyer lui donnent un air perpétuellement étonné.

— Pour quoi faire ?

Nous mastiquons nos œufs durs. Je jette la coquille dans une corbeille à papiers débordante et lui offre une cigarette.

— Je ne fume pas.

— Vous n'auriez pas de whisky par hasard ?

— Je ne bois pas.

Dommage ; un whisky m'aurait fait du bien.

— Je peux m'asseoir ?

— Dans le fauteuil ; posez les revues par terre.

Je m'exécute en soulevant des colonnes de poussière. Je n'ai pas sommeil. Chalk se tortille sur son tabouret. Les plis de sa bouche expriment un profond dégoût.

— Vous avez vu le travail absurde que je suis en train de faire ? Les questions stupides que les imbéciles peuvent poser à un astrologue ! Ils me prennent pour un père omniscient, pour un dieu, les ânes bâtés !

Il rit tristement en agitant ses longues mains sèches.

— Un dieu ! Comme s'ils avaient jamais réfléchi à ce qu'est un dieu ! D'ailleurs, même s'ils avaient pris cette peine, cela ne leur aurait pas servi à grand-chose.

Il laisse tomber un menton découragé, puis soudain agressif :

— Et vous ?

— Moi ?

— Oui, vous, y avez-vous réfléchi ?

Il me domine du haut de son perchoir, professeur prenant subitement à partie le cancre apathique. J'hésite entre irritation et amusement.

— Ma foi non.

— Bien sûr ; mais moi j'ai tout lu là-dessus.

D'un geste circulaire il embrasse la pièce.

— Et pas seulement les modernes et les contemporains, occultistes, anthropologues, historiens des religions, scientifiques… pas seulement les Anciens ; j'ai fouillé les théologiens, les procès de sorcellerie, les néo-platoniciens d'Alexandrie et ceux de Florence ; j'ai annoté Kircher et Paracelse, et combien

d'autres ; et je ne sais toujours pas… Vous ne parvenez pas à les fixer. D'ailleurs écoutez ce qu'écrivait Xénophane, fragment 34.

Il articule en détachant les syllabes :

— « *Il n'y eut dans le passé et il n'y aura jamais dans l'avenir personne qui ait une connaissance certaine des dieux. Même s'il se trouvait quelqu'un pour en parler avec toute l'exactitude possible, il ne s'en rendrait pas compte.* »

Il est distrayant à sa façon et je n'en demande pas davantage. Il recommence à gigoter, toujours sur le point de perdre l'équilibre.

— Évidemment, quoi qu'en pensent certains, les planètes sont les foyers de polarisation des dieux ; je ne dis pas comme Paracelse, qui est ambigu sur ce point, qu'elles sont les dieux, notez-le bien. Reportez-vous plutôt à Bernard Sylvestre.

Je n'ai jamais entendu parler de ce personnage mais préfère me taire. Chalk pointe un index doctoral.

— Tout le mal vient de la Grèce du VI^e^ siècle, la naissance du rationalisme, et Heidegger l'a bien compris. Homère savait que les dieux sont parmi nous.

Le ton se fait grave.

— Des poètes l'ont pressenti parfois, comme celui qui écrivait que « *l'homme passe à travers des forêts de symboles qui l'observent avec des regards familiers* ». Mais l'homme, yeux fixés sur ce qu'il croit chemin tracé, ne voit pas la forêt, même quand elle l'entoure de toute part, inconscient d'avoir franchi le voile invisible et d'être happé par le tourbillon des sentiers qui lui font côtoyer le caché. Les puissances peuvent bien se manifester et entraîner dans leur ronde un peuple ou un individu ; l'homme est devenu trop orgueilleux pour l'accepter ou s'y soustraire. Il lui faut inventer des causalités explicites, historiques ou psychologiques.

Le lyrisme de sa tirade l'a échauffé et maintenant il crie presque.

— Parfaitement, cela vous étonne, mais ils sont au milieu de nous et toujours mouvants, participent à nos affaires ; ils ont besoin de nous pour concrétiser leurs antagonismes ou leurs alliances.

— Des Martiens en somme.

J'ai sans doute mal caché mon ironie. Il se renfrogne.

— Superstition stupide dont, j'espère, vous n'êtes pas victime. S'il y a une forme de vie sur Mars elle est élémentaire. Mais, puisque vous évoquez Mars, sachez que nous vivons en ce moment une opposition entre Mars et Mercure conjoint à la Lune, en bon aspect avec Jupiter. Je vous épargne les dissonances mineures avec Vénus et Uranus…

Il poursuit son soliloque à voix si basse que je ne déchiffre plus son marmonnement.

— … trop élusifs pour nous. Leurs combats se soldent par des morts qui ne sont qu'illusion. Comme des acteurs ils se relèvent pour jouer une autre pièce… sous une autre apparence, ce qui achève de nous égarer.

La crainte de déclencher un déferlement de commentaires ésotérico-farfelus me retient de demander des explications. Il semble m'avoir oublié et c'est encore à lui-même qu'il adresse un gargouillement difficilement compréhensible :

— Ils incarnent des étincelles de leur puissance chez certains, peu nombreux, qui exercent le privilège humain de choisir et par là sont dignes de leurs faveurs, mais manipulent sans hésitation ceux qui n'aspirent qu'à être dépossédés. Et le Jeu n'est inoffensif ni pour les uns ni pour les autres de ces mortels. Pour régler leurs comptes ils peuvent déclencher une guerre et raser Troie ou se satisfaire de quelques mortels. Voyez Phèdre.

Du coup le souvenir de ce que m'a appris Sibyl se réveille. Avec une perfidie que je me reproche aussitôt, car mon hôte m'accueille généreusement, je lance :

— Et comment distinguez-vous les dieux ou les héros de leurs imitateurs ?

Il ne se fâche pas comme je m'y attendais. Il se borne à soulever le bras droit, et le laisser retomber avec une lassitude spectaculaire.

— À moins de connaître les gens depuis très longtemps distinguer est impossible. Le monde est une perpétuelle énigme où tous les plans s'enchevêtrent.

De nouveau silence méditatif qui se prolonge. Soudain il se réveille au monde extérieur et m'interpelle, agressif :

— Et de plus vous refusez de les reconnaître et de lire les signes. Ils nous incitent à devenir des humains…

Songeusement :

— L'Übermensch qu'a rêvé Nietzsche mais plus divers, plus souple qu'il ne l'a entrevu dans son délire… En même temps ils nous freinent, infiltrent en nous l'inertie de la pensée et sa dislocation destructrice, la programmation, tous les dogmes limitateurs. La double face de Saturne…

Sa voix a pris une profondeur surprenante.

— Ils distribuent la vraie et la fausse monnaie.

Du coup je dresse l'oreille. Serait-il au courant ?

— Clément d'Alexandrie l'avait pressenti lui qui évoquait le rôle capital du changeur, celui qui déprogramme, qui hominise.

Chalk se lève, casse un œuf dur sur son genou et poursuit, la bouche pleine :

— La fausse monnaie, et les babioles du même style ne sont qu'un exercice magico-pratique… crunch… il faut que l'homme surmonte… woumph… l'épreuve du faux… gulp.

Il ne sait rien de mon affaire. Tant mieux. Brusquement la fatigue m'envahit. Chalk achève d'avaler son œuf dur et, accablé :

— Et puis, il y a les forces archaïques primordiales dont même les dieux doivent tenir compte, celles qu'on a tenté d'identifier, de singulariser en dessinant la roue zodiacale et les signes qui la composent, que chacun ressent à sa façon quand il les rencontre, filtre en fonction de son tempérament, de son imaginaire… s'il en a un. Et au-delà l'Inconnu, qui transcende temps, espace et nombre. L'Inconcevable.

Il se tasse, descendant de ce personnage de Ben Jonson réclamant un tabouret pour y être mélancolique. Tout devient très flou ; l'engourdissement me gagne. Sa voix ne me parvient plus qu'étouffée, lointaine.

— Il faut… décrypter… les signes…

2

La sonnerie du téléphone insiste. Je décroche l'écouteur d'un appareil en bois qui doit dater du temps du bon roi Édouard VII. J'ai froid, des lambeaux de rêve adhèrent à ma peau, se détachent malaisément. Mon coude fait tomber un des livres qui encombrent le guéridon.

Entendre la voix de Diana me surprend. Comment sait-elle que j'ai passé la nuit chez Chalk ? La communication est brève :

— Prenez le train pour Canterbury. À la Falstaff Inn vous trouverez une enveloppe contenant les indications nécessaires. Vous me rejoindrez en taxi.

Encore somnolent je balbutie :

— Mais quelqu'un doit venir me chercher.

— Aucune importance. Partez tout de suite.

Pourquoi ne pas lui faire confiance ? Je suis très vide ; je ramasse mécaniquement le bouquin sur le parquet, une traduction d'Eschyle. En haut de la page où il s'est ouvert je lis : « *sembler être fou est le secret des sages* ». Dans ce cas je ne cesse pas de rencontrer des sages. J'empoigne le sac de voyage qui ne veut plus se décoller de moi, et sors.

Un homme basané au profil anguleux, mains dans les poches de son imperméable passé, s'approche. Parvenu à ma hauteur il fait volte-face de façon à se placer contre mon dos. Il parle bas, il veut les billets. Pourtant ses yeux brillants ne sont pas ceux d'un tueur. Je me demande avec agacement d'où surgit ce personnage inattendu. Je suis las de ces livres. Il dit m'avoir vu fouiller dans le sac et le sait bourré d'argent acquis de l'exploitation des hommes. À travers l'imperméable mince le canon d'un revolver

pointe contre mes reins. Je tourne la tête. Le visage dur est impassible. Les lèvres s'écartent à peine pour signifier qu'il n'hésitera pas à tuer car qu'est-ce qu'un homme comparé aux malheurs de son peuple, et la révolution a besoin d'argent. Quand je suggère qu'ils fassent moins d'enfants la mâchoire se crispe sous la poussée d'une fureur sauvage et le cylindre d'acier entre dans mon dos. Qu'il prenne les livres ! Elles causeront quelques morts de plus, ce n'est pas mon affaire. Sa colère n'est pas calmée. Il m'interdit de confondre les morts des assassins et celles des victimes ; il a sans doute raison ; bientôt cependant sur les tombes des victimes naîtront de nouveaux assassins. Lorsqu'il dit se battre pour que les enfants dont je parle avec légèreté connaissent la justice, je le crois, mais les foules suscitent le knout. Qu'il prenne la sacoche et me laisse tranquille.

Une voiture noire stoppe à notre hauteur. Il se retourne. Trois détonations étouffées. Deux hommes le reçoivent dans leurs bras et l'enfournent dans la limousine qui repart. Je tiens toujours le sac à la main. Pourquoi pas ?

La vie serait-elle juxtaposition de casiers préfabriqués, chacun avec son contenu stable pour l'essentiel ? Charge à nous de passer de l'un à l'autre, d'aller et de revenir du pas le moins gauche possible. On peut imaginer qu'un bon danseur serait même capable, par l'élégance de son style, d'introduire une certaine cohérence dans cet ensemble disparate.

Le métro londonien, bien plus profond que celui de Paris, est un assez bon substitut d'une descente aux Enfers. Les escaliers roulants dévalent à des angles vertigineux vers des profondeurs labyrinthiques où circule un air à l'origine imprécise. Une foule dense et morne qui porte tous les caractères des ombres sans consistance peuplant le royaume de l'Érèbe s'y presse en silence. La chute continue est scandée à intervalles très rapprochés par des images caricaturales, rêves déjà plus que souvenirs du monde de la surface : machines à laver rutilantes d'où surgit un linge étrangement immaculé, femmes prenant le thé en soutien-gorge, voitures démesurément allongées par la nostalgie vague de l'univers d'en haut. Dans la lumière égale et tamisée qui s'étale avec une implacable régularité la pensée claire se dilue très vite. Le bercement monotone des wagons glissant au long des parois bétonnées impose son rythme hypnotique, vide les regards, creuse les orbites.

Derrière Lévy et les autres je soupçonne des ramifications aussi complexes que celles de ce réseau souterrain dont je ne connais qu'une seule ligne, et de cette ligne seulement ce qu'on veut bien me laisser voir. D'ailleurs qui connaît la totalité du

labyrinthe ? Lévy semble s'y orienter avec aisance mais rien ne prouve qu'il en pratique plus que quelques canaux. Chalk a raison d'affirmer la présence de l'énigmatique, mais quel besoin d'y mêler les astres, et des dieux dont lui-même avoue qu'on ne sait rien ? Le bizarre est ici, à portée de notre vue, de notre main. Les Administrations, les Mafias, les jeux politiques sont aussi mystérieux, imprévisibles et bouffons que les forces qu'il a évoquées. Sans parler des imitateurs mentionnés par Sibyl, qui rejouent les mythes héroïques, ou des Services Spéciaux auxquels Sab a fait allusion. Outre naturellement les vulgaires malfrats. Et pourquoi pas des mutants, comme me le suggère le roman de science-fiction que lit mon voisin ? Des individus aux pouvoirs développés, encore peu nombreux, qui joueraient leur jeu personnel sans se faire reconnaître. Hypothèse intellectuellement séduisante bien accordée à notre intérêt pour la biologie. Le monde à l'organisation hiérarchisée que j'ai connu n'est peut-être qu'une apparence, un vernis de surface pour éblouir les naïfs de mon acabit ; en arrière-plan, invisibles, se cacheraient d'autres organisations. Et rien ne m'assure qu'elles seraient plus cohérentes que celle que j'ai pratiquée. Peut-être disposeraient-elles seulement de plus de puissance… ce qui leur permettrait d'accroître la confusion.

Ce microcosme somnambulique me pèse ; mes songeries se chevauchent ; je voudrais me promener au hasard des bois, échapper à ce fleuve souterrain qui charrie une fortune. Huit morts, quel acharnement démentiel ! Il serait prudent que je me paye des gardes du corps… et que je devienne à mon tour chef de bande ? J'ai mis le doigt dans un sinistre engrenage. Je refuse ; il me suffira de conserver quelques milliers de livres ; que Lévy s'occupe du reste ! Je ne trahirai personne en me retirant du jeu. De toute façon il me faut d'abord rencontrer Diana.

3

Au sortir des futaies de hêtres silencieux où rêvait le passé, un chemin de terre s'allonge dans un espace dégagé à travers une immense lande sablonneuse, pointillée de touffes cendrées, basses et raides. Aboutissement du dédale de voies rurales et de chemins creux qui ne cessaient de se rétrécir, au long desquels m'avait guidé le trait foncé appuyé par Diana sur la carte à grande échelle.

Le ciel gris à peine bleuté qui rejoint une terre incolore, le crachin bouchant l'horizon confèrent à ces lieux désolés un aspect étrangement hivernal. Un crochet découvre une vaste étendue vaseuse et, très loin, les reflets brillants de l'estuaire. Franges indécises, marécages du mélange. Le poids du ciel et le

silence alentour tombent sur la platitude de cette région indéfinie. À la surface aucun mouvement n'est perceptible mais, sous la vase vitrifiée striée de gris métallique, se meut, pressentie, une vie larvaire qui prolonge la végétation affleurante.

Le blockhaus terré dans la dune était si bien camouflé qu'il m'a fallu le longer pour l'apercevoir. Diana, debout, s'appuie contre la muraille de béton, et sa silhouette blanche et noire impose un centre à la continuité uniforme où je me déplaçais. Sa simple présence suffit pour ordonner l'étendue.

Elle me sourit et l'angoisse se défait. Je respire plus amplement un air allégé. Et sa parole aussi me rassure, quand elle affirme l'imminence du règlement définitif.

Elle me précède à l'intérieur du tunnel entre les blocs de béton. Elle a déjà tourné à gauche pour entrer dans une casemate.

L'injonction de lever les mains est venue derrière mon dos.

Je hurle l'alerte en me raidissant pour encaisser le choc de la balle dans les reins.

Un rire gras, une voix gouailleuse :

— Avance, andouille.

Étourdi, béant, j'obéis.

Deux meurtrières éclairent faiblement la longue casemate.

Diana s'assied sur une table, un sourire amusé aux lèvres, près d'un athlète brun. Plus loin, grisailleux, deux autres hommes.

Un creux à l'estomac ; la vague me soulève et me rejette, brisé, ventre tordu par la douleur de l'agonie. Diana a changé de camp.

L'athlète ricane et montre ses dents ; dans la pénombre les autres s'esclaffent en écho.

— Il a mis du temps à comprendre.

Et, soudain, le grand calme détaché. C'est la fin d'une route qui fut brève, et où je ne me suis pas illustré.

Ils sont laids : le prognathe dégingandé aux oreilles décollées de boxeur, qui joue avec sa mitraillette, adossé contre la paroi sale ; le petit employé endimanché devant la meurtrière ; le catcheur sans cou qui vient de m'enlever mon P. 38 ; et même leur chef, trop fier des muscles qui gonflent ses manches. Le nuage d'étrangeté qui a coloré ces journées n'était donc dû qu'à mon ignorance d'un milieu sordide où des voyous règlent leurs comptes autour d'un sac de billets. Ainsi se dissolvent les illusions de noblesse…

La beauté inchangée de Diana m'est apaisement, ainsi que sa voix, qui pourtant raille avec ironie. Je ne peux haïr Diana. Je me souviens du miroir de béryl, je me souviens du bateau, et de son sourire aussi. Très bas au-dessous de moi, il y a un corps qui a peur, atrocement, dont l'estomac se contracte en douloureuse

angoisse, dont les lèvres tremblent par saccades ; et, en face, ils le pensent épouvanté. Ce qu'ils pensent n'importe pas. Rien n'a plus d'importance. La mort est chose ordinaire dont la place est inscrite, niche de pierre parmi d'autres.

Les lèvres résistent et il me faut les guider syllabe par syllabe pour qu'elles articulent le refus de la haine.

Diana caresse la joue du bellâtre.

— Comment le trouvez-vous, Sam ? Il est gentil, n'est ce pas ?

C'est donc là que conduisaient les cheminements distordus aux allures d'initiation, à ce corps déchiqueté, ou à cette tête écorchée dont l'ossature disloquée, les muscles étirés et recroquevillés, comme je les vis sur ce qui restait de Sab, grimacent sous la trompeuse espérance d'un ciel qui n'est que plaque de béton pour clore un caveau ?

— Assez parlé, finissons-en.

— Pas si vite, patron, permettez qu'on s'amuse un peu avec lui.

Les petits yeux du catcheur suggèrent beaucoup, d'autant plus que le prognathe à la mitraillette en a dépouillé sa morosité.

— Soit, mais pas longtemps, Fob, je suis pressé.

— Une petite heure, patron.

Diana ne s'émeut pas. Bientôt je ne serai que loque hurlante. J'erre encore dans les sous-bois cendrés mais je sais de sûre certitude que nul ne résiste à une torture savante et qu'ils s'emploieront à me ramener dans ce corps terrifié et tellement sensible. Il convient de me faire tuer au plus tôt.

Diana parle et sa voix a conservé la fluidité des étangs.

Je me blâme d'avoir été si lent à comprendre qu'elle joue à gagner leur confiance. Ensuite, plus tard, elle se débarrassera d'eux et gardera l'enjeu pour elle seule. Il est regrettable qu'elle soit forcée de me sacrifier ; telles sont les fatalités du jeu. Nous avons tous couru après une chimère et nos ombres s'effacent l'une après l'autre. Danse macabre d'un comique très noir. Pourquoi pas ?

La bruine a couvert le blockhaus et l'air s'épaissit.

La longue tirade de Diana use d'un langage qui m'est inconnu.

Comment les pousser à me tuer ?

Le petit employé qui, ai-je cru comprendre, s'appelle Dimo plisse le front. Sam se tourne vers le boxeur avec agacement :

— Accompagne-la et prends garde.

Il quitte nonchalamment son pan d'obscurité, mitraillette pointée en direction de Diana qui pleurniche en s'enfonçant dans la nuit. Ce serait de la bonne comédie si j'y pouvais appliquer mon attention mais j'aurais trop aimé sortir de ce caveau bétonné pour être capable de m'en divertir.

Salut lune salut lunaire est cet abîme.
Raymond QUENEAU.

V

1

De la brume blafarde Fob a surgi, dense et net.

— Tu vas parler quand on t'interroge, non ?

Son genou frappe sous le diaphragme avec la brutalité d'une catapulte. Plié en deux, souffle coupé, poumons s'exténuant à récupérer un filet d'air, je chancelle. La douleur s'irradie à travers le torse. Je hoquette.

Sur le béton, face à moi, trois lignes superposées de trois chiffres chacune, à demi effacées, s'organisent en carré, et ce qui fut sans doute numéro de code pour des soldats ordonne ma vision brouillée en segments perpendiculaires et diagonaux générateurs de délivrance :

4 9 2
3 5 7
8 1 6

Les corps rapprochés ont acquis poids et précision. La douleur s'estompe. Dans cette lueur indécise ils craindront que je leur échappe et tireront mécaniquement.

Je m'appuie contre la paroi rêche. Adieu Diana, je sais que vous me vengerez à votre façon. Je me rassemble pour l'élan. Saute.

Trop tard. Sam, plus rapide que moi, a tendu la jambe et je m'étale tête en avant. Trois rires se mêlent sur des tons différents. J'ai perdu ; tant pis ; je fais front.

Le faciès épais de Fob tressaute et ses paupières se plissent pendant qu'il replace son revolver dans l'étui sous l'aisselle. Le rire de Dimo est glacé ; il referme son veston, le boutonne soigneusement. Sam, très grand, mains dans les poches d'un éclatant prince-de-galles rouille et gris, me regarde d'en haut et les coins de sa bouche s'abaissent ironiquement.

— Ce n'est pas gentil de vouloir nous fausser compagnie.

Ses traits se durcissent, violence mise à nu.

— Tu prends Sam Serra pour un enfant. Maintenant tu vas parler. Fob, occupe-toi de lui.

Le catcheur s'avance pesamment, sa bouche sans lèvres élargie d'un sourire de jouissance.

Et, brusquement, leurs visages se figent ; le courant du temps s'est gelé. Le sourire de Fob, immobilisé, tranche les joues à la manière d'une cicatrice précise ; Dimo, bouche entr'ouverte, est figure en cire de l'employé modèle, bien peigné, raie sur le côté, regard sérieux. Mais, démentant cette paralysie, les mains plongent sous les vestons avec la rapidité de celles d'un manipulateur battant un jeu de cartes, au point qu'il est difficile de saisir le mouvement, plutôt deviné que perçu, reconstitué quand la main a déjà empoigné la crosse sous le bras et fait jaillir le canon d'acier noirci.

Simultanément un crépitement claque au-dessus de ma tête et la paroi de béton se constelle de petits points éclatés. Sam et Dimo portent une main à leur ventre et s'affaissent très doucement sans que leur expression se modifie. Fob, agenouillé, crispe son énorme patte poilue sur le revolver qui tremble et se redresse par saccades. De nouveau le crépitement emplit la casemate ; le revolver tombe, un filet de sang coule de la bouche du catcheur, ses petits yeux deviennent vitreux et, toujours souriant, il s'incline en arrière et se tasse en boule.

J'ai assisté à cette scène avec le calme détaché d'un spectateur et c'est avec le même détachement que je lève posément la tête vers le canon fumant de la mitraillette calée au creux de la hanche de Diana. Elle se penche.

Je voudrais la rassurer, lui dire que je suis heureux, de sa présence plus que de ma vie, de sa loyauté envers moi, envers elle ; d'être ainsi réintroduit dans un univers où l'amitié garde sa place, solide, inentamée. Mais je ne peux pas parler ; mes dents s'entrechoquent, échappent au contrôle, résonnent dans mon crâne.

— C'est fini maintenant.

Je lutte sans succès contre mes mâchoires ; mes jambes frémissent quand je tente de les redresser, les muscles des cuisses se contractent par spasmes brefs. Diana pose la mitraillette sur la table.

— Appuyez-vous sur mon épaule.

Sur le sol de la casemate presque opaque, coulant des trois corps flasques, le sang commence à se répandre en taches brunes. Soutenu par Diana j'avance à pas heurtés le long de l'étroit corridor et nous émergeons du béton, dans la lumière.

Juste à nos pieds, tout près de leur voiture, le boxeur est allongé, avachi sur le ventre, les bras symétriques un peu écartés du corps, le visage… Le visage regarde le ciel, yeux grands ouverts ; le cou a été déboîté et la tête retournée sur les épaules.

— Et pourtant il n'était pas poète, commente calmement Diana.

La pomme d'Adam proéminente saille dans le prolongement de la colonne vertébrale. Je détourne le regard.

— Le dernier. Ils étaient dix petits nègres. Faites le compte.

Tête penchée je bois la pluie où les irisations se condensent, gouttes voltigeantes, taches colorées, qui explosent en soleils intenses à travers le rideau devenu transparent. Pierres luisantes dont le tourbillon s'apaise autour de la grande étoile de pure citrine.

La fontaine s'enfle de l'eau accumulée et, pulvérisant la frêle écluse, s'épand en ondes puissantes, courant homogène, infissurable, qui m'engloutit de fraîcheur oxygénée, bondissante cataracte d'écume vivifiante, liquide lustral qui emportera vers les océans lointains la crasse des cadavres lourds. Primordiale découverte d'un rire qui perle au long de fils diaphanes.

2

Les entasser au fond du blockhaus. Les rats s'en chargeront.

Partir.

Il pleut à verse. Le béton se dilue.

Les grandes silhouettes molles des arbres balayées par les essuie-glaces.

Suivre des routes de traverse.

Le ciel et la terre soudés.

Les roseaux se décomposent.

Dormir.

La longue main magique de Diana sur le volant, sur mon front.

Vitres embuées. Il pleut.

Dormir.

Bruissement, cliquetis, clapotis.

Les pneus patinent sur la terre spongieuse.

La première à 6 000 tours stride comme une sirène.

L'asphalte luit en laque. Visibilité bouchée.

Dormir…

Le garçon sur la BMW proteste contre le feu rouge en poussant les gaz au maximum. Je me secoue. La pluie a cessé. Encombrement banal.

— Nous abandonnerons la voiture ici.

La voix de Diana est encore étouffée. Je boirais volontiers un whisky.

— Prenez le paquet. Troisième porte à gauche. Je vous attendrai sous le porche.

Dans un petit bureau miteux Lévy est assis, rabbin courtois et discret que j'ai connu sur un bateau, frottant ses belles mains

l'une contre l'autre. Je dépose le sac à côté de lui, soulagé d'en être enfin débarrassé…

— Soyez le bienvenu, cher Monsieur ; asseyez-vous, je vous en prie. Voudriez-vous boire une tasse de thé ? Elle vous réchauffera ; le corps a besoin d'aliments.

Sans attendre de réponse il s'empare d'une théière électrique un peu déchromée et remplit une tasse.

— Je suis bien heureux de pouvoir vous remettre ceci.

Il se baisse, me tend une lourde sacoche noire.

— Voudriez-vous contrôler si cette marchandise vous convient ?

J'ouvre la sacoche ; elle est pleine de billets de dix livres. J'en prends quelques-uns uns au hasard, les compare avec un billet que je sors de mon portefeuille.

— Elle me convient parfaitement.

— Vous trouverez huit cents liasses de cent billets chacune.

Je n'ai jamais vu pareille somme mais regarde l'entassement de papier avec indifférence, pas même surpris que la manne attendue se soit ainsi multipliée, trop certain désormais que le jeu apparent en dissimulait un autre et probablement encore un autre derrière lui.

— Je vous fais confiance.

— Sans doute avez-vous raison car il est écrit : *Tu ne voleras point*, mais, s'il faut user du courage du lion, n'est-il pas également recommandé d'imiter la prudence du serpent ?

— Je vous fais confiance.

Il s'incline derrière son affreux bureau de bois verni.

— Vous m'en voyez très flatté. J'ai eu le plaisir de revoir votre charmante compagne de voyage. Je comprends à votre physionomie que cette nouvelle vous intéresse plus que les biens matériels et vous en félicite, car les biens matériels ne sont que le premier échelon…

Je l'interromps :

— Quand l'avez-vous vue ?

Il fait mine de réfléchir.

— Je ne me souviens plus exactement ; oh ! entrevue seulement ; au cours de la journée d'hier.

Il est très évasif. Je le connais assez pour savoir qu'il serait vain de l'interroger. Je me lève.

— Il ne me reste qu'à vous remercier.

Son sourire est plein de bienveillance.

— J'ai fait bien peu, bien peu ; je suis content que tout ait pu si heureusement s'arranger.

Ironise-t-il ? Ou ignore-t-il vraiment les massacres successifs ? Il est impénétrable.

Le monde est bien un patchwork où nous cherchons désespérément un principe capable de l'unifier.

Taxi. Mayfair. Immeuble de luxe. Premier étage. Tapis. Plantes vertes.

Bollington, Bollington & Bollington.

Grand, très distingué, cheveux grisonnants.

— Évidemment, Mademoiselle, nous avons bien connu Monsieur votre grand-père.

— Très aimable… À cette heure… En personne…

Geste à peine esquissé.

— Trop heureux… Si anciens clients… Honneur pour notre firme…

— Être en règle avec le fisc… Mais sur la provenance…

— Sans inquiétude… Vieille maison… Discrétion…

Taxi. La nuit. Bar. Le whisky brûle. Double.

Les autobus rouges à impériale se succèdent. Taxi.

— Aéroport.

Diana s'en va. Comme prévu.

3

La salle d'attente de l'aéroport a le charme des grandes halles vitrées, neutres et anonymes, ouvertes sur la nuit. Face à face dans nos fauteuils nous fumons en silence.

Reflets chatoyants de labrador nacré dont je ne connais qu'une face.

— Prenez garde que votre colt ne soit repéré dans le passage aux rayons X.

— N'ayez crainte.

Peut-être passera-t-elle inaperçue, évanescent rayon lunaire trop subtil pour les grossiers procédés d'identification, ou peut-être le colt 38 changera-t-il de substance l'espace d'un instant.

— Pourquoi avez-vous refusé de partager ?

Elle courbe ses lèvres, exhale un rond de fumée impeccablement circulaire et suit le halo avec attention.

— Je n'ai pas besoin de ces billets.

— Alors pourquoi m'avoir parlé de partage ?

Un miroitement amusé irise ses prunelles.

— Pour vous permettre une entière liberté d'action.

Elle n'en dit pas davantage. Liberté d'action, en suivant quels détours ? Il faudrait remonter pas à pas les méandres d'un passé qui s'enchevêtrent dans ma mémoire, jalonnés de brusques coups de projecteur dont les rapports m'échappent, circuits évadés dans des zones incertaines où je suppose des images latentes que l'avenir peut-être densifiera, sans que, pour le moment, je sois à même d'y guider une démarche assurée.

Étrange réussite finale pour un voyageur sans éclat dévoyé par le hasard.

— Beretta, Smith & Wesson, P. 38, les armes m'ont été offertes pour m'être retirées, confisquées au mauvais élève, et c'est dans le dos que j'ai frappé. Normalement j'aurais dû échouer.

— La criminologie m'a enseigné à me méfier de cet adverbe. Vous prétendez juger des courants par les voltes de l'écume sous les vents capricieux.

— Est-ce aussi grâce à la criminologie que vous êtes entrée en contact avec Sam, ou grâce à Lévy ?

— Bien sûr ; plus un peu d'intuition évidemment.

Elle esquive ; je n'en saurai pas davantage. J'insiste pourtant :

— Vous auriez pu me laisser porter le sac directement à Lévy.

Elle hausse les épaules.

— Je ne suis pas assurée de savoir ce que souhaitait Lévy. Il est aussi bienveillant et insaisissable que mon grand-père. Mais, en ce qui nous concerne, il fallait nous débarrasser de Sam et de sa bande. C'étaient des forces brutes qui n'avaient qu'une perception brumeuse du sens de leur entreprise mais ils auraient couru à nos trousses pour nous faire payer leurs pertes. C'est pourquoi, hier, j'ai contacté Lévy. Je voulais savoir où vous passeriez la nuit avant que vous ne vous rendiez chez lui. De la sorte nous les avons supprimés tous ensemble.

Je m'accoude sur la table pour la regarder. Elle était ainsi dans le bar du bateau, torsade pendue autour du cou. La lumière accroche les méplats de ce visage si pur, hâlé et pourtant pâle, encadré par les lourds cheveux noirs. Elle est plus belle qu'une statue archaïque.

— Vous me manquerez, Diana.

Elle allume une cigarette avec un briquet d'argent massif.

— Mais non. Et, si vous avez besoin de moi, vous m'appellerez. Je ne vous dis pas « adieu ».

— Où vous retrouver ? Dans la vieille maison ?

Son sourire est amical autant qu'énigmatique.

— Ne vous inquiétez pas ; je m'arrangerai.

Pourquoi douter ? Je la crois capable de tout.

— Plus tard je m'efforcerai de faire le bilan, mais sans vous j'aurais tout perdu.

Elle regarde la nuit au-delà de la paroi de verre.

— Sans moi, sans Lévy, sans d'autres aides que vous ne soupçonnez pas. Ne simplifiez pas trop, Horatio. Et souvenez-vous : quand on est amené à soulever un pan du voile et à regarder la vie en face, on est privé de ses repères accoutumés et l'impression première est de confusion. L'aventure n'est pas là où on l'imagine. Réfléchissez donc à ce qu'a dû vous raconter le père Chalk.

Le grésillement d'un haut-parleur nous interrompt. Une voix suave annonce le départ. Ses yeux bruns ne m'ont jamais paru aussi nuancés, pailletés de sortilèges. Nous nous serrons la main.

— Saluez vos petites amies de ma part.

— Promis ; nous nous reverrons.

Elle s'éloigne vers la clarté lunaire. La lumière ondule en vagues sur ses cheveux.

Sur la terrasse j'attends le décollage. Diana me quitte, peut-être pour toujours, et je suis étranger à l'angoisse diffuse qui escorte les départs, comme si elle restait présente en s'en allant, comme si elle se laissait derrière elle.

L'appareil s'envole. Les feux de position alternatifs clignotent dans le bleu limpide d'une nuit cloutée d'étoiles. La masse plus sombre de l'avion s'élève lentement vers un croissant de lune très mince et très pur.

MUTABILITÉ II

Pour trouver une aiguille dans une botte de foin :
Vous brûlez la botte de foin, l'aiguille apparaîtra et,
qui plus est, flambée.

Pierre DAC.

Sean O'Dein vide son verre de whisky et s'essuie les lèvres. Au plissement de son œil unique — un espar brisé par grand vent lui a arraché l'autre — je lis que la lune est sortie des nuages. Pêcheur au visage de pierre, sans âge, il interprétera les formes changeantes du disque selon les arcanes du très ancien savoir des hommes de la mer. Il vient parfois dans la petite maison blanchie à la chaux où j'habite sur les rives de l'Océan, à l'extrémité d'un monde, son choucas apprivoisé sur l'épaule. Taciturne il parle peu, mais, à l'occasion, me raconte les vieilles histoires de ce pays granitique dont ses traits sont le reflet, et il m'a enseigné les remous et les courants. Il m'a entretenu aussi des phases de la lune triple, magicienne, combattante et rêveuse, et aussi de sa phase obscure, brièvement et plutôt par allusions, comme s'il considérait que ce sujet m'était familier.

Je l'accueille amicalement, rupture fugace d'un isolement, sans doute transitoire car une impulsion neuve viendra un jour des flamboiements de l'Est, et je repartirai je ne sais vers où.

C'est pourquoi je me laisse glisser sur les eaux calmes que l'étrave du kayak rejette sans bruit.

L'eau s'est vaporisée en brume diaphane et le bateau plane silencieusement dans le liquide aux limites indiscernables. J'ai posé la pagaie en travers du pontage et la peau tendue sur la carcasse de bois dérive sous l'effet du courant paresseux mais puissant vers le dédale de la passe. Il me faudra imprimer une poussée pour éviter d'être déporté sur le récif aux cernes d'écume qui barre le chenal entre les deux îlots dont les pics sont abruptes pointes terminales de montagnes englouties. La mer est indifférente autant que compulsive ; il faut apprendre à s'y diriger, laisser le kayak suivre le courant ou bien obliquer, liberté de manœuvre toujours à décider… et appliquer.

Le gain, qui me fut sans doute premier moteur pour m'évader de la lourde emprise, me laisse indifférent et les intérêts s'accumulent chez Bollington. Les relevés bancaires seuls témoignent que je n'ai pas rêvé ou imaginé ces cinq jours qui m'ont fait basculer. Le drôle de jeu qui m'a enroulé m'a enseigné à reconnaître

les tourbillons argentés au confluent de deux traînées sous-marines, à m'en émerveiller, mais aussi à n'être plus dupe de leur magie envoûtante.

Un vagabond est passé hier devant ma maison ; il a hoché la tête en regardant la tour cylindrique se découper proche sur la colline, abri quand les proues hérissées de dragons pointaient dans le détroit. Il marchait au hasard des routes, baluchon attaché au bout de la canne posée sur son épaule, un roquet accroché à ses basques, et il s'est arrêté à ma porte pour boire une Guinness : il m'a fait caresser la patte de lièvre qui lui sert de talisman, puis est reparti en fredonnant.

Dans le calme obscur des grands fonds tombe inlassablement une pluie de rouges flocons d'argile.

J'ai pêché deux maquereaux, dos luisants d'aigue-marine, que je mangerai quand je regagnerai la crique. Cuits dans l'eau de mer, leur chair conserve la saveur des parfums de varech iodé que dépose la marée.

L'étrave du kayak se constelle de gouttelettes de brume. L'humidité a tout enrobé, brillance répétée par une multitude de reflets. Des mouettes au ventre argenté glissent entrevues au-dessus du kayak en lançant leur rauque criaillement augural.

Les cassures dangereuses du récif se sont dressées soudain, gris foncé tout proche, et mon torse pivote, axe des pagaies à hauteur des épaules, pales à angle droit l'une de l'autre, enfoncées tour à tour aux deux tiers de leur surface, pour arracher la mince embarcation. La pointe effilée file droit sur la petite île aux contours dilués, plongés dans ce poumon marin dont parlait Pythéas que les Méditerranéens incrédules qualifièrent de menteur.

Le passé aussi s'est dilué, d'où ne s'élèvent, par intermittence, que les visages à la bienveillance ironique de Lévy et de Diana, balises flottantes tutélaires et hermétiques. Diana m'a promis que nous nous reverrions et Sean m'a affirmé que je retrouverai ma compagne de combat. Je les crois, sans raison sinon que l'élément mixte d'air et d'eau où je navigue imbibe la pensée.

J'ai mis le cap sur la crique et pagaye régulièrement contre le courant sud-sud-est.

Sur la grève reposent trois blocs érodés, volumes ovoïdes aux incrustations de varech doré, que les siècles ont sculptés en arêtes et méplats de têtes humaines. Trois crânes de chefs ou de prêtres roulés sur la grève, qu'une marée du temps reprendra pour les enrichir de nouvelles concrétions organiques et leur ajouter une splendeur plus hiératique encore.

Les rocs émoussés s'entassent dans la crique dont ils multiplient les détours.

POSTFACE

Un récit métaphorique

« Le plus grand mérite, de loin, est d'être un maître de la métaphore. C'est le seul art qu'on ne saurait apprendre d'autrui. C'est aussi la marque d'un génie original. Car une vraie métaphore suppose la perception intuitive de la similitude dans les choses dissemblables. » Que ce jugement d'Aristote, vieux de plus de vingt-trois siècles, puisse nous ouvrir un accès à La Roue de Fortune *implique d'abord que les tribulations du jeune Horatio qui en forment la trame dépendent fort peu de leur contexte. Mais la dimension poétique de ce récit l'emportant sur la question de son rapport à l'Histoire, il convient de s'attacher surtout aux derniers termes de la citation d'Aristote.*

« La perception intuitive de la similitude dans les choses dissemblables » se définit en effet par opposition à la méthode scientifique fondée sur la déduction et le calcul. Concurrente de la science sans lui être étrangère, elle s'efforce de distinguer, à travers l'apparent désordre de nos perceptions, la basse continue d'une unité fondamentale du monde. Cette « ténébreuse et profonde unité/Vaste comme la nuit et comme la clarté », le poète Baudelaire l'a théorisée dans le sonnet des « Correspondances » que Jean Rigaud mentionne d'ailleurs en bonne place dans son récit. Mais, comme on a tôt fait aujourd'hui de taxer d'ésotériques les coups de sonde qui, dans le travail de déchiffrement du monde, attentent à l'exclusivité de la démarche rationnelle et technique, hâtons-nous de préciser les termes du débat.

Vu qu'elle projette la rationalité de ses hypothèses sur l'objet de son observation, l'approche scientifique est parfois exposée à ne recueillir de ses enquêtes que ce qu'elle en attend. Rien d'étonnant non plus à ce que ses critères la conduisent ordinairement à ranger le semblable avec le semblable, imposant à l'infinie diversité de l'expérience une classification dont l'efficacité, dans le domaine du moins des sciences et des techniques, n'est pas discutable.

À l'affût, au contraire, de « la similitude dans les choses dissemblables », l'approche poétique n'est certes pas incompati-

ble, et en particulier dans le domaine de la théorie, avec la méthode scientifique, mais elle s'en distingue le plus souvent par le caractère individuel d'une démarche qu'Aristote définit comme « un art qu'on ne saurait apprendre d'autrui ».

Enfin, là où la science, unissant le semblable au semblable, établit des classifications et des diagrammes, l'intuition individuelle découvre des stratifications et des symboles, car si l'unité qui lie des éléments dissemblables échappe à l'expérience commune, c'est précisément parce que leur similitude cachée s'exprime à des niveaux différents. Voilà pourquoi la parenté secrète des choses, lovée dans un jeu d'échos et de superpositions, ne peut être mise au jour par les poètes qu'au moyen de la comparaison ou de la métaphore.

Ainsi, tandis que la science s'efforce de décrire avec objectivité une réalité qu'elle rend plus prévisible et moins dangereuse, la vision subjective des artistes livre des aperçus d'autant moins démontrables qu'ils relèvent de l'ordre, par essence rebelle à la quantification, de l'esthétique, de la métaphysique et de la morale. D'un côté, donc, le déchiffrement de l'organisation de l'univers, de l'autre le déchiffrage de la musique du monde. Mais laissons ces considérations abstraites pour en venir à La Roue de Fortune*.*

Le symbole de la roue de la Fortune ouvre un éventail de significations dont les résonances se répondent dans le temps, l'espace et l'univers moral. Cette roue, attribut antique de la déesse Fortune, représente d'abord les vicissitudes des destinées. Il est naturel qu'on la retrouve dans les anciennes roues de loteries dont la descendance est aujourd'hui assurée par les jeux de la télévision. Cette roue de Fortune figure encore parmi les lames du tarot de Marseille, au dixième rang des vingt-deux arcanes majeurs réservés aux pratiques divinatoires. C'est que, pourvoyeuse ou annonciatrice d'avenir, la roue est étroitement liée au temps : ronde et rayonnante comme le soleil, elle égrène comme lui les heures sur ses cadrans. Enfin, si les alchimistes y ont vu, comme l'illustrent les rosaces des cathédrales, le lien entre la Terre et le Ciel, le profane et le divin, ils l'ont aussi choisie pour figurer, sous le nom de « feu de roue », le temps nécessaire à la cuisson philosophale, c'est-à-dire à la transmutation de la matière et des êtres.

Correctement exercé, un rêveur discernera donc un lien sourdement nécessaire entre une horloge où l'heure tourne comme la chance, et le ballet quotidien de l'univers où le soleil, les planètes et leurs satellites parcourent leurs cycles immémoriaux, tandis qu'ils sont eux-mêmes emportés dans les tourbillons des galaxies. Il ne s'étonnera pas non plus qu'un individu, entraîné par la rotation de la roue de Fortune, puisse choisir de décrocher du cycle où le manège de sa vie semble l'avoir irrémédiablement piégé, pour émerger dans une strate supérieure. Le temps circulaire où il piétine se combinant dès lors avec le temps linéaire où il aspire, une spirale se forme. Ainsi s'explique sans doute que l'aventure du jeune Horatio soit découpée dans le récit de Jean

Rigaud en parties dont les titres sont aussi explicites que Mutabilité I, Spirale I, Spirale II, Mutabilité II*. Mais il est temps maintenant de découvrir Horatio.*

Le personnage d'Horatio est, dans la célèbre pièce de Shakespeare, un proche ami d'Hamlet. L'Horatio dont Jean Rigaud fait, dans La Roue de Fortune*, le narrateur de son odyssée existentielle, se distingue de son homonyme en ce qu'il est un être en devenir. Mais il partage avec lui un même scepticisme initial à l'égard de ces choses « sur la terre et dans le ciel » qui débordent le cadre de l'immédiat. Il est certes, comme Hamlet lui-même, travaillé par l'hésitation et la paresse. Soit qu'il ait capitalisé suffisamment de lassitude de soi pour que le sablier de sa volonté s'inverse, soit qu'il ait bénéficié d'une sollicitude particulière des dieux, soit que ces deux facteurs aient cumulé leurs effets, Horatio décroche. « To become or not to become », ainsi pourrait-on formuler l'alternative qui est désormais la sienne. C'est donc après avoir longtemps et proprement tourné en rond que, menacé de pétrification par le double effet de son emploi subalterne dans une administration anonyme et de ses relations médiocres avec des femmes éteintes, Horatio s'engage dans une spirale qui, régulièrement freinée par ses doutes et ses rechutes, exerce sur lui une lente puissance de fronde. Une chose est d'avoir accumulé de l'énergie, une autre est de disposer d'un déclencheur. Or, abandonné par sa dernière et morne conquête et morigéné par son supérieur hiérarchique, Horatio vacille. Ayant décidé de partir en congé, il rend visite à sa vieille amie Madame Sésostris, voyante de son état. Celle-ci commente à son intention la lame de tarot que son chat, d'un coup de patte, vient de faire tomber : c'est l'arcane 10. Poliment, il l'écoute, tandis qu'après avoir évoqué les caprices de « la roue de Fortune », elle lui recommande maternellement de prendre soin de sa personne. Le « petit Horatio » ne sait pas qu'il va croiser le chemin des dieux.*

Il lui manquait encore, pour s'y engager, ce point fixe par lequel les longs-courriers accumulent, à l'entrée de la piste, la puissance nécessaire à leur envol. Il lui est fourni par un embouteillage sur l'autoroute : contraint à l'immobilité dans le lieu même de la mobilité, il est d'abord visité par le passé. L'entrée en force de sa mémoire est-elle liée à la situation d'impuissance où se trouve Horatio, alors même qu'il cherchait la fuite dans la vitesse ? Toujours est-il que les images qu'il reçoit en boucle sont deux souvenirs de dérobade : l'appel, resté vain, d'une femme nue au milieu des roseaux, et la troublante expérience, au sein d'un paysage désertique d'Anatolie, de présences mystérieuses qu'il s'est hâté d'occulter.

Agglutiné, comme un poisson dans son banc, à la colonne des automobilistes et travaillé par ses souvenirs, Horatio quitte brusquement la vallée pour s'engager dans des ruelles. De virage en virage et de pont en corniche, il perd toute orientation. Franchissant de secrètes limites, il sort du domaine de ses cartes et s'élève au-dessus du brouillard.

C'est alors que tout commence, car le mouvement circulaire qui l'emporte passe à nouveau, mais une spire plus tard, au voisinage d'un dernier souvenir cuisant. Comme s'il bénéficiait d'un nouveau tirage, Horatio se retrouve ainsi en présence d'une scène équivalente. Il ne s'agit plus d'une Porsche sollicitant vainement, du fond d'un ravin turc, sa solidarité, mais, au détour d'un virage, d'une Mercury fracassée au pied d'un éboulis. Gravement blessé, le conducteur est un truand. Horatio lui porte secours et accepte de lui une mission. C'est ainsi qu'une sacoche lourde de billets de banque l'attend au creux d'une cachette pratiquée dans le mur d'une maison en ruine.

Dès lors s'engrènent des épisodes que l'on regardera comme les ingrédients classiques d'un roman policier, si l'on ne s'avise pas de la nature métaphorique de La Roue de Fortune*. Or c'est bien ici l'occasion de vérifier combien l'usage du pluriel dépouille parfois les mots de leur puissance, car loin d'être un roman d'aventures, l'histoire d'Horatio est le récit d'une aventure. Ce personnage en effet, non content de mépriser les enfantillages auxquels il accepte de se prêter en jouant à l'aventurier, cesse peu à peu de croire, au fil des rencontres et des combats, qu'il se ménage ainsi la possession d'un dérisoire butin. Porté au contraire par un mouvement auquel il consent de plus en plus, il entre progressivement dans une révolution personnelle qui le portera à un échelon supérieur de son humanité.*

Sous des dehors de roman noir, ce récit ambitieux est donc celui d'une métamorphose. Un jeune homme, engagé à reculons dans une affaire apparemment crapuleuse, y joue le rôle que le hasard lui a tendu, parce qu'il a donné sa parole à un truand de rencontre. Épaulé par d'étranges présences et enhardi par son propre courage, Horatio domine son apathie et tire à grands frais de lui-même une énergie dont le principal effet est de le modifier lui-même. Mieux encore, tandis qu'il change, le monde aussi change de visage et des coins du voile s'entrebâillent. Ainsi s'explique peut-être la présence, auprès d'Horatio, d'une protectrice surgie d'on ne sait où, si ce n'est du monde d'Homère, par l'effet d'on ne sait quelle inquiétante ou généreuse facétie.

Révolution, conversion, valeurs, changeurs : désormais la métaphore est reine. Les faux billets dont Horatio a hérité doivent en effet être convertis. Que cette conversion affecte des fausses valeurs entraîne le lecteur dans la spéculation et il se prend à regarder l'échange de faux billets comme l'image même de la révolution d'Horatio. Mais il ne s'en tient pas là, car le magot lui-même, cette sacoche de billets confiée par un truand moribond, n'est que l'échafaudage nécessaire à l'édification intellectuelle et morale du personnage. Au terme du récit, ce soutien tombe de lui-même et les liasses de billets chèrement gagnées et dûment converties iront dormir sans emploi dans les coffres de l'avoué Bollington. La question, en effet, n'était pas là.

Entrés d'un demi-pas dans le récit, et comme suscités par la détermination lentement affirmée d'Horatio à « sortir de l'élément liquide », des dieux se penchent donc sur ce nouveau-né, non sans se livrer, comme dans les mythes antiques, à un conflit d'influence. Qui l'emportera de Lyssa ou de Diana, l'une brûlant de l'entraîner par le fond, l'autre de favoriser son émergence ? Horatio ne se laissera pas noyer. Faut-il comprendre que les dieux ne peuvent rien sans la faiblesse des hommes, et que la liberté humaine peut tenir tête à leurs efforts ?

Quelle spirale, enfin, entraînera Horatio, tandis que retiré au terme du récit sur un rivage d'Irlande, il est à nouveau en état de « mutabilité », et pour quelle émergence ? À une époque, en tout cas, où le devenir humain est toujours envisagé d'un point de vue économique et collectif, La Roue de Fortune *invite à regarder l'indispensable hominisation comme un arrachement essentiellement individuel qu'épaule, à l'aventure, la bienveillance des dieux.*

Michel LEROUX.